

LE SIMPLON.



49/1741

Rh. 47

Imprimerie de

Jules Didot aîné,

IMPRIMEUR DU ROI,
rue du Pont-de-Lodi, n^o 6.

16
S I M P L O N

Commande de Marboque

GENEVE

MILAN

PARIS

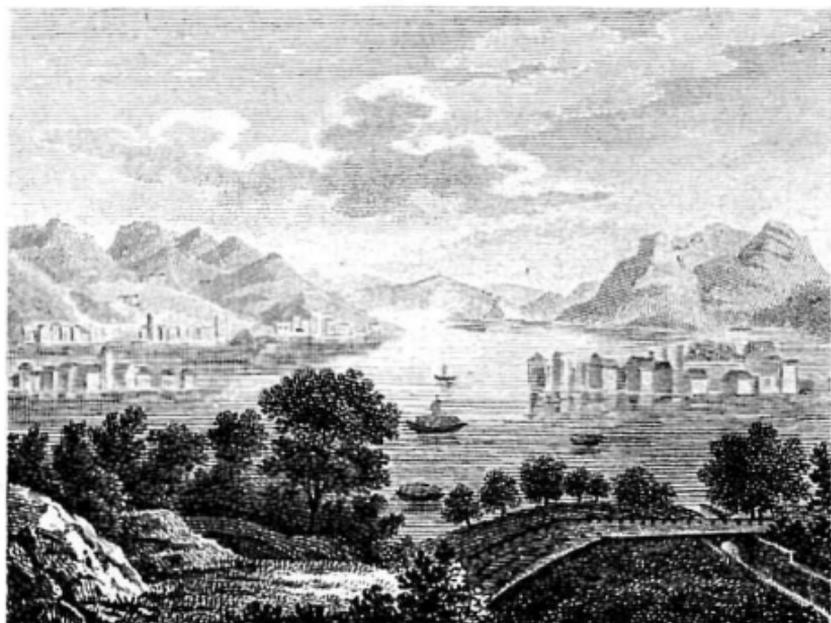
chez M. VET. LIBRAIRE

N. Jacques N. 601

Bh 4



LE
SIMPLON
Promenade Pittoresque
de
GENÈVE à MILAN



PARIS
LOUIS JANET, LIBRAIRE,
Rue S^t Jacques N^o 59.

[1824]

BH 4

Préface.

La Suisse est un pays si curieux pour tous les tableaux variés et les scènes pittoresques que la nature y déploie de toutes parts en profusion, qu'il est peu de voyageur qui ne l'ait visitée ou n'ait au moins eu le desir de la parcourir.

Le canton du Valais ne le cède guère en curiosités aux autres cantons de la Suisse; la nature s'y montre aussi belle, aussi imposante, aussi terrible qu'en aucune autre partie de l'antique Helvétie. Le voyage de Genève à Milan par

PRÉFACE.

le Simplon est donc une des promenades pittoresques les plus intéressantes que puisse exécuter un voyageur; je l'ai fait. Mais trop peu confiant dans mes propres lumières, et sur-tout trop distrait, trop ébloui (si j'ose m'exprimer ainsi) par la multitude et la sublimité des scènes qui s'offraient sans cesse à mes regards, j'avais négligé, je l'avoue, sur place, mille petits détails de localités intéressants, bien qu'assez minutieux, pour me livrer, avec plus d'abandon, à l'admiration exclusive des sublimes horreurs que j'étais, à chaque pas, appelé à contempler; en un mot, je jouissais en véritable égoïste sans paraître songer qu'il me faudrait tracer

PRÉFACE.

plus tard un narré fidèle de mon voyage, et transmettre à d'autres mes propres sensations.

J'ai mûri mon enthousiasme de voyageur dans le silence du cabinet; et, pour être à même d'offrir au public un livre moins indigne de lui, je me suis entouré des observations et des lumières des plus célèbres écrivains qui m'ont précédé dans la carrière; c'est nommer MM. Williams Coxe, Vernes, Saussure, Bourrit, Picot, Mallet, et Vaysse de Villiers; cette justice est d'autant plus due à ce dernier, savant d'ailleurs aussi modeste qu'écrivain distingué, qu'il est peu de voyageurs en France et en Italie auxquels ses ex-

PRÉFACE.

cellents Itinéraires descriptifs n'aient été du plus grand secours.

Puisse ma *Promenade pittoresque* être lue avec intérêt, accueillie avec bienveillance !

Table.

	Pages.
Genève.....	1
Curiosités des bords du lac de Genève.....	15
Saint-Maurice.....	29
Le Valais.....	43
Martigny, Sion.....	56
Sierre, Niège, Gliss.....	79
Aspect du Simplon.....	93
Passage du Simplon.....	103
Domo-d'Ossola, Ulla.....	129
Les Borromées.....	135
Arona, Gallarate.....	145
Milan.....	153
Les Glaciers de la Suisse.....	169
Le Mont-Cenis.....	177
Les Pyrénées.....	191
La Grande-Chartreuse.....	201

FIN DE LA TABLE.

LE SIMPLON,

Promenade Pittoresque

DE

Genève à Milan,

Par cette Route.

GENEVE.

Située au pied des Alpes, Genève est le rendez-vous ordinaire des savants ou des curieux qui vont visiter les glaciers. Cette cité est, en quelque sorte, le portique de la route qui conduit aux Alpes.

Divisée par le Rhône en deux parties inégales, cette ville, la plus peuplée de toute la Suisse, occupe une colline d'où l'on domine d'un côté une partie du lac et de ses bords, et de l'autre le pays qui s'étend entre les monts de Salève, de Sion, et du Jura; elle est fortifiée,

et ses remparts occupent une place considérable : ses maisons , bâties la plupart avec des pierres tirées des rochers de Meillerie , sont très hautes ; plusieurs ont de cinq à six étages : ce qui tient à ce que les fortifications ne permettaient pas d'en multiplier le nombre ou l'étendue latérale ; aussi toute la population de la ville est-elle resserrée dans un espace qui ailleurs en renfermerait à peine la moitié ; de là vient que les loyers des appartements sont , en général , d'un prix très élevé.

Les édifices les plus remarquables de Genève sont : l'église cathédrale de Saint-Pierre , bâtie il y a huit siècles environ , et dont la façade a été refaite au milieu du 18^e siècle , sur le modèle du Panthéon de Rome ; l'hôtel-de-ville jusqu'au sommet duquel on monte par une pente douce et sans escalier ; les casernes , l'hôpital , les maisons qui dominent la place et la Porte-Neuve.

L'origine de Genève est ignorée ; seulement on peut conjecturer qu'une position aussi avantageuse à l'extrémité d'un lac poissonneux , près du confluent de deux rivières , au milieu d'une

plaine vaste et fertile, y attira de très bonne heure des habitants. Déjà Genève était qualifiée de ville ou de bourg au temps où les Romains pénétrèrent dans la Gaule; elle faisait partie du pays des Allobroges; elle passa avec ces peuples sous la domination des Romains. Il est très vraisemblable que le christianisme y fût introduit dans le 4^e siècle; changeant de maîtres en 426, elle devint l'une des capitales du royaume des Bourguignons. Vers l'an 521, Théodoric, roi des Ostrogoths, s'en empara; ses successeurs la cédèrent alors aux Français en 536: dès-lors elle demeura au pouvoir des différents rois de la race mérovingienne qui possédèrent le royaume de Bourgogne. Soumise successivement à Pepin, à Charlemagne, à Louis-le-Débonnaire, elle entra ensuite dans le partage que firent les fils de ce dernier prince des États de leur père. En 888, elle fit partie du second royaume de Bourgogne. Dans le 11^e siècle, après la chute de ce royaume, ses évêques se firent céder des droits de souveraineté par les empereurs d'Allemagne; ils luttèrent pendant quatre ou cinq siècles contre les comtes

du Gènevois, ensuite contre ceux de Savoie qui leur disputaient la possession de la ville. Enfin Genève acquit, en 1535, une indépendance complète et se constitua en république au moment où elle embrassa la réformation. C'est à dater de cette époque que, devenu de jour en jour plus florissant, ce petit État acquit une consistance politique qui semblerait incroyable eu égard à l'exiguité de son territoire, si elle ne s'expliquait de reste par la position de Genève entre trois États jaloux les uns des autres, et intéressés à ce qu'aucun d'eux ne possédât cette ville, devenue par cela même très importante. Pendant près de deux siècles, elle jouit donc d'une paix intérieure qui facilita dans ses murs les progrès de la civilisation, des arts, des sciences, et du commerce : en 1792, ce bonheur fut troublé par des dissensions intestines; son gouvernement fut renversé par une faction populaire. Plus récemment Genève appartient à la France jusqu'au 30 décembre 1813, époque où elle recouvra son indépendance. Agrégée à la Suisse en 1815, le congrès de Vienne et les derniers traités de Paris et

de Turin lui ont assuré un agrandissement de territoire et une libre communication avec le reste de la Suisse.

Pénétrons maintenant dans l'intérieur de Genève ; parcourons les sites, les aspects qu'offre cette cité, car il est peu de villes dont les vues soient aussi brillantes, aussi variées, dont les promenades soient plus agréables. Faisons connaissance avec ses habitants, leur industrie, et leurs mœurs.

Genève forme un amphithéâtre gracieux : sa partie la plus élevée est au midi : ses tours, ses clochers, ceux de l'église cathédrale, couverts de fer-blanc, de même que les faîtes des maisons et les pommaux qui les terminent, enrichissent le coup d'œil : l'entrée de la ville, du côté du nord, est devenue depuis ces dernières années fort agréable. La première rue qui se présente, conduit par une pente douce jusqu'au Rhône ; au-delà du fleuve qu'une partie de la ville domine, on voit le petit Salève ; et, par-dessus ce mont, s'élèvent les trois sourcilleuses sommités du Mont-Blanc, accompagnées de la grande Jorasse et du Géant, rochers gigantes-

ques dont les bases reposent déjà sur l'Italie. C'est à l'entrée de cette première rue qu'on voit la maison où naquit Rousseau. Après cette rue que le voyageur laisse à gauche, on arrive à une autre rue grande et large, couverte, d'un côté, par des dômes élevés; elle s'élargit en descendant, et forme bientôt une place ornée d'une fontaine, pour aboutir ensuite à deux ponts construits sur le Rhône. Cette place est remarquable par une illusion d'optique vraiment extraordinaire. La partie de la ville au-delà du fleuve paraît bâtie au pied du Salève, bien qu'elle en soit éloignée de plus d'une lieue. Vient ensuite la place de Bel-Air, point de ralliement ordinaire des habitants des deux parties de la ville que le Rhône sépare. A droite de Bel-Air commence une rue qui conduit à la place de la comédie et à la Porte-Neuve. Cette place, très spacieuse, est la plus imposante de Genève par les édifices qui la dominent et par la beauté de leur situation. La porte est d'une construction moderne; les ponts sont beaux et ornés de balustrades en fer; une eau vive remplit les fossés. La Porte-Neuve est entre deux

bastions : celui de Hollande contient l'arsenal de l'artillerie ; c'est par ce bastion, qui n'était pas alors aussi fort qu'il l'est aujourd'hui, que la ville fut surprise dans la nuit du 11 au 12 décembre 1602. On y voit une inscription qui rappelle cet événement mémorable. De l'autre côté de la porte se trouve le bastion Bourgeois qui fut long-temps la promenade la plus agréable de Genève. L'étranger qui entre dans la ville par ce côté, est frappé de la beauté des édifices qui s'offrent alors à ses yeux ; les façades imposantes de quelques maisons particulières élevées sur des terrasses de soixante pieds ont plutôt l'air d'appartenir à des princes qu'à de simples citoyens ; la maison De Saussure, qui se voit à quelque distance, n'est pas moins belle ; elle offre la meilleure architecture de Genève. Toutes ces maisons jouissent d'une vue superbe sur un bassin de cinq lieues, en face le pays de Gex. Le confluent du Rhône avec la rivière d'Arve n'est pas une des moindres beautés de cette vue qu'embellit encore le parc de Plain-Palais, environné d'arbres antiques. La salle de la comédie, d'une jolie architecture, décore

aussi l'entrée de la ville. En prenant le chemin de droite, on passe près du Manège et du Jardin des Plantes pour entrer dans la rue de Beauregard, formée par une file de maisons d'un très bel aspect; et, de là, l'on arrive sur la place Maurice, la plus vaste et la plus aérée de toute la ville; une plantation d'arbres l'embellit jusqu'à son extrémité qui regarde le lac. De là, les points de vue sont magnifiques; le coteau de Cologni à l'orient est de la plus grande beauté. A la suite du point de vue du lac, se voient les villes de Coppet, de Nion, de Morges, et d'Aubonne. C'est encore sur cette place qu'est construit l'Observatoire, fondé par le célèbre Mallet, le même qui fut jusqu'en Laponie pour observer le passage de Vénus. De la plate-forme d'où l'on jouit de ces différents points de vue on descend à la porte de Rive; puis, tirant à gauche, on suit la rue du même nom jusqu'à la place du marché, et l'on parvient à la porte du Lac, défendue par des chaînes qu'on lève au niveau de l'eau pour en fermer le passage. Avant d'arriver à cette porte, on voit le port au bois, le chantier où on le

dépose, enfin les boucheries bâties sur le lac qui, vû leur éloignement de la ville, ne sauraient nuire à la salubrité de l'air : ces boucheries sont belles et bien entretenues. C'est du point du corps-de-garde des Chaines que les rives du lac offrent des aspects ravissants ; de jolies maisons entremêlées d'arbres, de bosquets, de pavillons, charment les yeux et forment de beaux contrastes avec les prairies émaillées de fleurs, la limpidité des eaux, et les belles montagnes qui couronnent la perspective. On revient sur ses pas pour suivre la rue de derrière le Rhône ; elle s'étend dans toute la longueur de cette partie de la ville, va aboutir à la place de Bel-Air, et, comme elle, suit constamment le fleuve ; elle renferme trois ports : celui du Molard est le plus considérable ; il est des temps où le concours des barques genevoises, suisses, valaisannes, et d'une multitude de petits bateaux lui donnent l'apparence d'un port de mer. Les petits bateaux sont, la plupart, destinés à la pêche et aux promenades sur le lac ; c'est, pour les étrangers, l'une des plus agréables jouissances qu'ils puissent se

procurer à Genève. Une arcade qui était autrefois une des portes du lac, sépare le port du Molard de la place de la Douane qui est grande et belle. L'enceinte que nous venons de parcourir jusqu'ici est d'environ trois quarts de lieue. De la place de Bel-Air, on passe sous une arcade d'où se présentent deux rues, celle de la Cité, qui mène au haut de la ville, et celle des rues basses. Cette dernière offre une foule de magasins et de boutiques, mis à l'abri de la pluie par des dômes de soixante-dix pieds de haut, attenant aux maisons dans leur partie la plus élevée. C'est en suivant la rue de la Cité, que nous avons laissée à droite, et dans laquelle on remarque çà et là de belles maisons, qu'on parvient à l'hôtel de la préfecture et à celui de la Maison-de-ville, embellis de l'esplanade de la Treille. De l'hôtel-de-ville à l'arcade du Bourg-de-Four, on trouve encore quelques belles maisons; c'est à l'entrée de cette arcade qu'est né M. Necker. La place du Bourg-de-Four, sans être régulière, est l'une des plus gaies de Genève; elle est ornée de grands arbres et d'une fontaine; cinq rues y viennent aboutir. elle est

terminée au nord par le temple des luthériens , édifice assez joli , et par l'Hôpital général , monument le plus considérable de Genève , et dont la façade est d'une bonne architecture : c'est le fruit de la bienfaisance et de la piété des Genevois. Revenons-en à l'Hôtel-de-ville : la place , quoique petite , est décorée d'assez belles maisons , et la fontaine surmontée d'une belle colonne de marbre l'embellit. Au midi , un portique soutenu par quatre colonnes forme une percée sur la Treille et les campagnes au loin. L'hôtel-de-ville a deux portiques de marbre noir d'assez bon goût. Quant à la cathédrale de Saint-Pierre , dont le côté méridional se présente à l'extrémité de la place de la Taconnerie , son pérystile , à colonnes fort élevées , est admirable ; les proportions en sont parfaites ; il fait face à une place entourée de belles maisons , ornées sur les côtés de quelques arbres : c'est le monument le plus imposant de Genève. Avant que le christianisme se fût introduit dans Genève , cette cité offrait ses principaux hommages à Apollon , sous le nom de Belenus. Il existait un temple sur le sol même où l'on a

construit depuis la cathédrale. Le rocher qui porte le nom de *Pierre de Niton* servait, à ce qu'on croit, d'autel aux pêcheurs, et était dédié à Neptune. On a trouvé, dans le 17^e siècle, au pied de ce rocher, deux petites haches et un couteau de cuivre. Ces instruments, qui servaient à égorger les animaux destinés aux sacrifices, sont conservés parmi les raretés recueillies dans la bibliothèque de la ville.

Les Gènévois ont toujours été distingués par leur esprit de commerce et leur industrie; ils excellent dans la plupart des arts mécaniques, sur-tout dans l'horlogerie. Transportons-nous un peu dans le quartier Saint-Gervais, qui, par parenthèse, fournit de l'eau à un grand nombre de fontaines par le moyen d'une machine hydraulique qu'on a construite au commencement du dernier siècle. Qu'y verrons-nous dans ce quartier? une population active et laborieuse: c'est là, pour ainsi dire, le foyer de l'horlogerie. Pour peu qu'il nous prenne fantaisie de visiter les nombreux ateliers que ce quartier industriel réunit: ici, c'est un artiste qui cherche les moyens d'épurer le laiton; là, un

autre qui donne à l'acier une trempe meilleure ; à côté, un cadraturier qui trouve le secret de diminuer les frottements ; des finisseurs qui perfectionnent les engrenages ; plus loin, un monteur de boîtes qui donne à son ouvrage des formes délicates et aux charnières un fini précieux. Les femmes, de leur côté, rivalisant de zèle et d'industrie, peignent les cadrans, font des chaînettes, vident les chiffres, fendent les roues, les polissent, font les aiguilles, que sais-je enfin ! Il fut un temps où cette seule branche d'industrie faisait vivre presque la moitié de Genève.

Placés entre la France et la Savoie, et près de la Suisse allemande, les Genevois participent à la physionomie et au caractère des habitants de ces diverses contrées ; ils sont moins vifs, moins gais, moins légers, moins gracieux que les Français ; moins flegmatiques, moins penseurs, moins silencieux que les Allemands ; ils ont d'ailleurs les qualités qui caractérisent les Suisses, et parlent la langue française ; mais l'accent du bas peuple a quelque chose de dur. Il règne au surplus par-tout à Genève un goût dé-

cidé pour l'instruction ; on y trouve tous les secours nécessaires pour faire de bonnes études, et un collège dont les maîtres sont payés par un établissement particulier, et dans lequel les riches et les pauvres envoient également leurs enfans : ce qui fait que les lumières sont répandues, en général, jusque dans les classes inférieures de la société. Ce collège fut fondé par Calvin qui institua aussi l'académie ; cette dernière s'est fait un nom dans les lettres, surtout dans les sciences, et a fourni un grand nombre d'hommes célèbres. Mais, à Genève, si les hommes sont instruits, les femmes le sont également. Elles ont le goût des lectures utiles, s'expriment bien, pensent mieux ; le plus souvent vives et piquantes, elles déploient une sorte d'énergie qui étonne les étrangers ; disons plus enfin, il est peu de villes où le sexe soit mieux : aux grâces qui le distinguent, il joint une élégance remarquable dans son habillement et dans ses manières.

Curiosités

Des bords du Lac de Genève.

De tous les lacs qui embellissent la Suisse, celui de Genève excite le plus vivement l'admiration des étrangers. Son étendue, la pureté de ses eaux, la richesse et la variété des points de vue dont on jouit de ses rivages, la beauté des villes, le nombre des villages, l'élégance des campagnes qui le bordent, ne sont pas les seules causes de sa célébrité; elle est aussi due à l'urbanité des habitants de Genève et des principales villes du pays de Vaud, à leur aisance et à l'agrément de leur société.

Vous, dont l'imagination active toujours ouverte aux songes riants de la jeunesse et du bonheur, aime à se peindre l'Élysée qu'elle voudrait habiter, essayez de vous retracer le plus doux de vos songes; autour d'une nappe d'eau plus pure, plus calme que l'Océan, et qui sem-

ble offrir aux regards une étendue aussi illimitée, rassemblez les beautés de la nature éparses en divers climats; ici des coteaux romantiques, des plaines fleuries; là, des montagnes cultivées jusqu'au sommet ou couronnées d'éternels frimats; que leurs sources s'épanchent en cascades, en limpides ruisseaux, en fleuves rapides et majestueux; peignez cet amphithéâtre des couleurs les plus fraîches du printemps; peuplez-le de villes, de villages, de châteaux, d'habitations où l'art ne montre ses attraits que lorsqu'ils servent ceux de la nature; embellissez enfin ce lieu de souvenirs intéressants, d'idées morales; ensuite visitez les bords du lac de Genève, vous verrez que votre rêve n'est point un mensonge et que votre Élysée est réalisé.

Une promenade sur le lac offre à l'étranger des jouissances indéfinissables. Qu'il est doux de voyager sur ce grand lac, et du centre de ce beau canal, de jouir à-la-fois de la vue des deux rives! L'œil aime à parcourir, à détailler ces coteaux, à se reposer sur ces plaines, à promener ses regards sur ces lieux favorisés,

où l'art n'ajoute que la propreté à la nature, la commodité aux agréments, et la culture à la fécondité. Genève, qui est au-dessus, se présente en amphithéâtre et domine sur toute la campagne. Plus loin, vous voyez une perspective charmante par sa variété, et bornée par des montagnes, où l'œil prend plaisir à se reposer. Leur aspect agreste et sauvage fait un contraste agréable avec le paysage cultivé qui est au-dessous. Ici, ce sont des collines couvertes d'épis dorés ; là, des vignes en pente, soutenues par des rochers qui réfléchissent les rayons du soleil et en augmentent la chaleur. Les bords du lac offrent de toutes parts des prairies couvertes de troupeaux, où l'eau serpente sur un lit de fleurs et de verdure qu'elle arrose et qu'elle embellit. Cérès moissonne, Pomone recueille, Bacchus vendange dans le même champ environné de maisons champêtres et riantes qui toutes annoncent l'aisance, et concourent à la décoration générale du pays. Du bas de ces rives charmantes, la vue remonte de tableaux en tableaux, de montagnes en montagnes, d'enchantement en en-

chantement, jusqu'aux cîmes glacées des Alpes. Au-dessus de ces bords qui s'avancent en promontoires, se creusent en golfes, on voit s'élever, d'un côté, la longue chaîne du Jura, de l'autre, les rochers brûlants et arides de Salève, les pentes cultivées de Montoux, les forêts et les pâturages des Voirons; les cîmes lointaines des glaciers paraissent couvertes de neige; on remarque à-la-fois le pic inaccessible du Dru, le dôme éclatant du Buet, et le Mont-Blanc, s'élevant au-dessus de cet amphithéâtre de montagnes.

La forme du lac de Genève est à-peu-près celle d'un croissant. Sa longueur, mesurée sur la rive septentrionale, est de dix-huit lieues et trois quarts; mais cette même distance, mesurée en ligne droite par-dessus le Chablais, n'est que de quinze lieues. Sa plus grande largeur, qui est entre Rolle et Thonon, est de trois lieues et un quart. Le Rhône, qui entre dans le lac près de Villeneuve, en sort à Genève: à son embouchure, c'est un torrent charriant des débris de bois, des amas de pierres, en harmonie avec le pays sauvage qu'il vient

de traverser, et avec les cabanes qui s'élèvent sur ses rives; à Genève, c'est un beau fleuve qui coule avec majesté au pied des édifices et des maisons de campagne.

De Genève à Dovaine on compte cinq lieues. La ville de Carouge est le premier endroit qui s'offre aux regards du voyageur; elle n'est qu'à une demi-lieue de Genève et compte trois mille habitants; en 1780, ce n'était encore qu'un chétif village, lorsque le roi de Sardaigne en fit la capitale d'une nouvelle province qu'il nomma province de Carouge, et entreprit de la rendre la rivale de Genève; elle communique avec Plainpalais et Genève par un pont en pierre sur l'Arve, récemment construit, qui peut passer pour l'un des plus beaux ponts de la Suisse.

Après avoir parcouru une demi-lieue encore en longeant la rive méridionale du lac, au milieu de nombreuses maisons de campagne dont elle est décorée, on parvient au joli coteau de Cologni, où finit le territoire gènevois. C'est à Cologni qu'on jouit d'un des points de vue les plus ravissants qu'offre l'horizon de Genève.

Cette ville qui s'élève à l'extrémité du lac, le Rhône qui la traverse, les riantes collines qui la dominent, les jolies maisons qui l'entourent, le lac enfin dans lequel se peignent la plupart de ces objets, tout cela présente un coup d'œil enchanteur. La chaîne du Jura, dont on voit à droite une des sommités les plus élevées, appelée Reculet, s'étend jusqu'à Bâle. Dans sa partie la plus rapprochée de Genève, ses sombres forêts de sapins et ses rochers nus contrastent singulièrement avec la richesse et la riante verdure de la vallée. Sur un riche coteau à droite, on distingue la retraite chérie de Voltaire, Ferney, seul village sans doute que jamais poëte ait fondé. En se tournant vers le nord, on aperçoit plusieurs villes du pays de Vaud et les riches coteaux qui les dominent.

Saint-Maurice et Corsier sont des endroits d'un intérêt nul. Après avoir traversé les plaines aussi riantes que fertiles du Chablais, on arrive enfin à Dovaine, où est le premier relais. Ce village est peu considérable; quatre lieues le séparent de Thonon; on passe Coudre et

Anthi, en rejoignant de plus en plus le lac, et l'on parvient à Thonon. Cette petite ville, forte de 3,000 habitants, consiste presque tout entière en deux rues; elle n'a rien par elle-même de remarquable, si j'en excepte une petite terrasse plantée d'arbres et décorée d'une fontaine en obélisque, près de laquelle on jouit d'une vue charmante sur le lac. Thonon, ancienne capitale du Chablais, fut pris par les Bernois en 1536, et retourna, quelques années après, à ses anciens maîtres. Les habitants de Thonon, sujets des Bernois, étaient protestants; ils redevinrent catholiques sous le duc de Savoie; François de Sales fut un de leurs pasteurs.

A peine a-t-on quitté Thonon qu'on aperçoit, à fort peu de distance, le château de Ripaille; Voltaire lui a consacré les vers suivants :

Au bord de cette mer où s'égarer mes yeux,
Ripaille, je te vois, ô bizarre Amédée!

Est-il vrai que dans ces beaux lieux,
Des soins et des grandeurs écartant toute idée,
Tu vécus en vrai sage, en vrai voluptueux,
Et que lassé bientôt de ton doux ermitage
Tu voulus être pape et cessas d'être sage?

Cette ancienne chartreuse de Ripaille, dont le nom est devenu le synonyme de l'abondance et de la gaieté, servit donc de retraite au bizarre et voluptueux Amédée VIII, duc de Savoie, qui, las des grandeurs, s'y fit moine pour être heureux. C'est ainsi qu'au milieu d'une cour choisie, dans une retraite délicieuse, délivré de l'assommante étiquette, Amédée jouissait de toutes les douceurs de la vie d'ermite sans en connaître les austérités, quand tout-à-coup un concile assemblé à Bâle dépose le pape Eugène IV, et nomme Amédée pour le remplacer. Une députation de vingt-cinq prélats vient à Ripaille pour annoncer au duc son élection. Le nouveau pape, après avoir donné quelques larmes à sa retraite chérie, se rend à Bâle où il est solennellement reconnu sous le nom de Félix V. Mais, cette thiare qu'il avait acceptée avec répugnance, il ne tarda pas, à la suite des dégoûts qu'il éprouvait, à l'échanger contre un simple chapeau de cardinal.

A un quart de lieue de Thonon, on traverse, sur un pont fort long et fort étroit, le large lit de la Drance, rivière caillouteuse et rapide, la

plus considérable, après le Rhône, de toutes celles que reçoit le lac. On avait eu l'idée de construire un nouveau pont dans un endroit où le lit de la rivière est moins étendu; mais ce projet devant changer la direction de la route et lui faire abandonner le passage de Thonon, n'a point été mis à exécution.

Dès qu'on a passé la Drance, la plaine se resserre et la route, qui jusqu'alors avait été assez monotone, change soudain : elle se présente bordée de noyers, de châtaigniers, d'une immense quantité de cerisiers et d'autres arbres à fruit; il semblerait qu'on voyage au milieu d'épais berceaux de verdure. A droite, les collines viennent en pente douce dominer la route et l'embellir; à gauche, les arbres qui la séparent du lac, laissent par intervalles des échappées de vues délicieuses sur cette large nappe d'eau et sur les paysages de la rive opposée.

De Thonon à Évian on compte trois lieues; dix minutes avant d'arriver à cette dernière petite ville, on est tout-à-coup surpris très agréablement en découvrant au milieu d'un groupe d'arbres, au bord du lac, un joli petit

édifice de l'architecture la plus élégante : c'est là qu'est renfermée la source d'*Amphion*. Les eaux de cette fontaine minérale, sans avoir en réalité toute la vertu de celles de Spa, en ont cependant assez pour attirer les habitants les plus éloignés des rives du lac de Genève; elles coulent au bas d'un coteau embelli d'une riche végétation.

La Naïade de ce rivage
 Verse à pleines mains la santé
 Dans des coupes dont la gaieté,
 Les plaisirs et l'oisiveté,
 Assaisonnent l'heureux breuvage
 Et doublent l'efficacité.

Poésie à part, ces eaux avaient autrefois plus de réputation qu'elles n'en ont aujourd'hui; elles la devaient moins à leur efficacité qu'à la situation délicieuse d'*Amphion* qui se trouve placé au centre du demi-cercle que décrit le lac de Genève, et à l'un des points de sa partie méridionale d'où la vue est la plus riche et la plus étendue. Le pays de Vaud, que l'on embrasse d'un seul coup d'œil, se déploie en amphithéâtre couronné par la cime bleuâtre du Jura; un nombre

infini de clochers, de villages, et de châteaux, que l'on distingue malgré leur éloignement, couvrent cet espace par-tout cultivé. Rolle, Morges, Vevay, semblent sortir du lac, et Lausanne, bâtie sur une hauteur, se peint avec les tours gothiques de sa cathédrale, dans le cristal des eaux, quelquefois calmes et tranquilles, quelquefois doucement agitées par le mouvement des barques qui sillonnent sa surface.

Évian, où l'on entre presque immédiatement, en s'éloignant d'Amphion, n'a de remarquable que sa position. Placé pour ainsi dire au bord du lac, plus rapproché en même temps des collines, sa situation est des plus gracieuses. C'est au sortir de cette ville que commence la magnifique route construite depuis 1805 par les Français. Jusqu'alors le chemin qui menait d'Évian à Saint-Gingoulph n'avait été qu'un sentier. La nouvelle route, large par-tout de vingt-quatre pieds, passe entre le lac et les collines de Saint-Paul. On rencontre, à peu de distance les uns des autres, les hameaux de *Grande-Rive*, *Petite-Rive*, et de *la Tour-Ronde*,

habités par des pêcheurs et par leurs nombreuses familles ; puis on cotoie le pied des collines qui précèdent la montagne de Meillerie, et enfin le pied de la montagne même. Tracée au bord des pentes, tantôt douces, tantôt escarpées, qui bordent le lac, la route lui sert presque toujours de rivage. A Meillerie elle offre un travail admirable : ces énormes rochers au front menaçant, aux flancs verticaux, contre lesquels venaient tourbillonner en gouffre, ou se briser en écume, les eaux du Léman ; ces rochers qui interceptaient l'ancien chemin de traverse, au point de ne laisser au voyageur qu'un mince et scabreux chemin de pied qui le transportait jusque sur les sommets, se sont comme reculés en masse à la voix du génie français. Taillés à pic dans toute leur hauteur, ils l'ont été une seconde fois par la main de l'homme.

Près de Meillerie, hameau plus triste que pittoresque, composé, comme tous ceux de cette route, de quelques misérables cabanes de pêcheurs, les montagnes, couvertes de houx et de sapins, se rapprochent de la route ; le lac,

d'une immense profondeur sur cette côte, puisqu'on l'évalue communément de huit à neuf cents pieds, vient battre les rochers à pic dans lesquels elle est taillée. Ce sont ces lieux que Rousseau rendit à jamais célèbres en y plaçant l'asile d'un amant malheureux. Quelle plume que celle qui sut embellir les fictions, au point de les faire confondre avec les réalités ! L'illusion est telle qu'on croit retrouver par-tout les traces de ces deux amants. Plus d'un voyageur a voulu gravir ces rochers pour y voir l'heureux chalet; tous se font montrer la ville de Vevay qui, sur la rive opposée, paraît s'enfoncer dans la colline; plus loin, le modeste château de Clarence qui rappelle de si touchants souvenirs; plus loin encore, celui de Chilon qui en rappelle de si tristes. Sa gothique et gigantesque masse s'élève non sur les bords, mais dans les eaux même du lac: tout ce qu'on voit là rappelle Julie et Saint-Preux.

On entre dans le Valais au village de Saint-Gingoulph, situé entre le lac et les bois qui tapissent toutes les pentes de la montagne et coupé en deux par le torrent de la Morge qui

sépare la Savoie du Valais. Le site ombragé et solitaire que ce village présente n'est pas sans agrément: on y découvre, dans le lointain, le Mont-Tendre qui sépare les plaines fertiles du pays de Vaud de la vallée du lac de Joux. A gauche du Mont-Tendre est la Dôle, au sommet de laquelle, chaque année, au premier d'août, les bergers des montagnes voisines célèbrent une fête champêtre.

Du pont de Saint-Gingoulph, partent la plupart de ces petits bâtiments qui viennent embellir la vaste étendue du lac. Ce village fait un grand commerce de bois à brûler qu'il tire des montagnes voisines; des bateaux remplis de poissons, des barques chargées de bois, de chaux, de rochers coupés à Meillerie, se rendent presque tous les jours à Genève et dans les autres villes de la Suisse. A peu de distance de Saint-Gingoulph, on fait remarquer comme une chose rare, des forêts de noyers. Les habitants de ce village ont la réputation d'être excessivement ivrognes.

Saint-Maurice.

En quittant Saint-Gingoulph, la route continue à suivre par des contours arrondis les bords sinueux du lac; mais les parois des rochers qui la bordaient près de Saint-Gingoulph s'abaissent en s'approchant du Boveret, et sont remplacées par des tapis de gazon qu'ombragent des châtaigniers touffus, et que rafraîchissent sans cesse des ruisseaux limpides. Ces ruisseaux, interrompus dans leur cours par la route, forment le long de ses bords de jolies cascades ou de petits réservoirs qui invitent les voyageurs à s'y désaltérer.

La largeur du lac, près du Boveret, a diminué d'une manière sensible; et ses bords opposés, jusqu'ici à demi-cachés par la vapeur, apparaissent alors distinctement aux regards. S'il faut en croire une ancienne chronique, la montagne du Boveret s'éroula l'an 563, avec tant d'impétuosité, qu'elle engloutit un château

et plusieurs villages avec tous leurs habitants : cela imprima un tel mouvement au lac que l'ayant fait sortir de ses rives, il submergea d'autres villages à son tour, entraîna plusieurs temples, renversa même un pont à Genève. Sitôt après cette catastrophe, trente moines se rendirent au lieu même où s'élevait naguère le château; les insensés se mirent à creuser la terre dans l'espoir d'y trouver des trésors; mais ils furent bientôt engloutis par une seconde chute de la montagne. La côte offre encore aujourd'hui des marques d'écroulement; la pente en est rapide, et les rochers qui la composent n'ont pas de continuité régulière, comme on le remarque plus loin, à droite et à gauche.

De Saint-Gingoulph à Vionaz, on compte quatre lieues et demie; nous allons nous hâter de les franchir, car ce petit trajet est, pour ainsi dire, sans intérêt. Après l'auberge du Boveret, la vallée s'est resserrée entre le Rhône et la montagne, elle est presque inculte; on a quitté le lac, on le perd lui-même de vue. Nous trouvons bientôt la porte de Scex, château antique, au travers duquel la route passe sur un

pont-levis qui ferme le pays ; il défendait autrefois l'entrée du Valais. Cette situation est infiniment pittoresque ; on cotoie d'immenses rochers qui s'élèvent à pic , pour s'enfoncer ensuite sous une voûte qui retentit sourdement , sous le poids des voitures , du bruit des chaînes qui soutiennent le pont. Près de ce fort , qui tombe presque en ruines et n'a , selon toute apparence , qu'un soldat et un concierge pour toute garnison , se trouve un bac sur lequel on traverse le Rhône à Chessel : ce passage est très fréquenté. De l'autre côté de la porte de Scex , la vallée s'élargit : on voit s'étendre de grandes prairies couvertes d'arbres fruitiers , et de jardins cultivés : tout annonce un pays nouveau. Les habitations sont entourées d'une galerie de bois ; le toit qui se prolonge extérieurement est construit de planches minces , chargées de grosses pierres. Sous la saillie qu'il forme , l'habitant range sa provision de bois , en ménageant des ouvertures pour les petites fenêtres de son logement ; il se procure ainsi un nouveau rempart contre le froid. Les granges sont élevées sur des pieux terminés par des pierres

plates et saillantes , afin d'empêcher les rats et les souris d'y pénétrer; ces cabanes, construites en bois de mélèze, d'une couleur rougeâtre, sont parsemées çà et là dans les prairies, et s'élèvent à une assez grande hauteur sur la pente des montagnes.

Le hameau de Vonory qu'on traverse n'est digne d'aucune mention; j'en puis dire autant de Vionaz où l'on relaie. Nous avons laissé tour-à-tour de l'autre côté du Rhône, Ville-neuve près duquel on trouve des champs fertiles et des marais mal-sains; Yvorne, dont le vin très recherché croît sur l'éboulement qui couvrit autrefois ce village; et Aigle, petite ville très ancienne, placée dans le voisinage dangereux de la Grande-Eau, rivière qui lui causa de grands dommages en 1740. Un fait digne de remarque, dans le district d'Aigle, c'est que le nombre de ses habitations en bois, disséminées sur les montagnes, est prodigieux; une même famille en possède quelquefois plusieurs, et en habite successivement jusqu'à huit ou dix, en passant des unes aux autres, à-peu-près comme les peuples nomades.

Nous venons d'atteindre Murat ; à mesure qu'on avance dans le Valais, les montagnes s'élevèrent ; la Tour d'Ay, les Diablerets, d'où découlent les sources des salines de Bex, se distinguent à gauche. A propos du Diableret, je ne saurais résister au desir de distraire l'ennui de la route que nous avons à parcourir jusqu'à Monthey, par le récit d'un touchant épisode que la chute de ce vaste mont, (catastrophe effroyable s'il en fut jamais), rappelle à mon souvenir. Il y a plus d'un siècle que le Diableret s'écroula tout entier. Un habitant des villes, las de leur bruit, de leur luxe, et de leurs vices, prit le parti de se retirer dans une de ces heureuses vallées que forment les Alpes du Valais ; là, de tranquilles peuplades, satisfaites de recueillir dans une paix constante le lait et la toison de leurs brebis, offraient, dans la simplicité de leurs mœurs, une image de celles de l'âge d'or : c'était en 1714. L'étranger arrive sous l'habit le plus modeste dans le Val d'Isérable ; la simplicité de son costume et de ses manières était un moyen pour lui d'en mieux connaître les habitants ; il fut reçu par-tout avec

la plus franche hospitalité; chacun se disputait le plaisir de le posséder. Un honnête vieillard chez qui logeait l'étranger, possédait deux filles, Élise et Boréli, l'appui et le charme de ses vieux jours. L'ignorance où ces jeunes Valaisannes étaient de leur beauté, leurs vertus simples et modestes, rappelaient au jeune voyageur ces fleurs des montagnes qui, moins brillantes et moins cultivées que celles de nos jardins, offrent néanmoins des suc plus purs et plus précieux. L'étranger, enchanté de l'accueil de ces bonnes gens, résolut donc de se rendre dans sa ville natale, pour y mettre ordre à ses affaires, et revenir ensuite finir ses jours au sein de la paix et de l'amitié. Élise devait d'ailleurs charmer son existence. Il avait touché son cœur. Le bon vieillard souriait à cet amour innocent. Quand l'étranger lui fit ses adieux pour le voyage projeté, il voulut qu'Élise lui servît de guide jusqu'au-delà du Val d'Isérable. Heureuse confiance d'une belle ame, quel éloge ne faisais-tu pas du peuple qui te possédait! Élise marchait devant son amant; elle le guidait dans les sinuosités de la vallée. Un ciel sans nuages

promettait le plus beau jour au voyageur. Les bergers avaient conduit leurs troupeaux aux pâturages, et les pipeaux champêtres répétaient les chants d'allégresse et d'amour; toute la vallée enfin, parfumée de ses aromates, semblait parée de ses plus doux attraits. Élise avait déjà franchi avec l'étranger le Val d'Isérable, sans qu'elle s'en fût aperçue; elle l'accompagnait encore, et il oubliait qu'il n'avait plus besoin d'elle; il fallut enfin se séparer. Élise le lui dit en rougissant et en s'efforçant de cacher une larme furtive qui mouillait sa paupière: «Avant de nous quitter, ma chère Élise, donnez-moi un gage de votre amitié; — Je ne sais trop, reprit-elle naïvement, ce qu'on peut donner à un ami.—Le sauriez-vous mieux, s'il était question d'un époux? — Non; mais demandez vous-même, je n'oserais vous refuser. — Une boucle de cheveux, et un baiser. — Soit, si c'est pour vous une preuve d'amitié.» Hélas! à l'instant où de si tendres adieux se cimentaient, où leur âme pure, doucement émue du nouveau sentiment qui la charmait, s'ouvrait à l'espérance du plus doux avenir, tout-à-coup un fracas

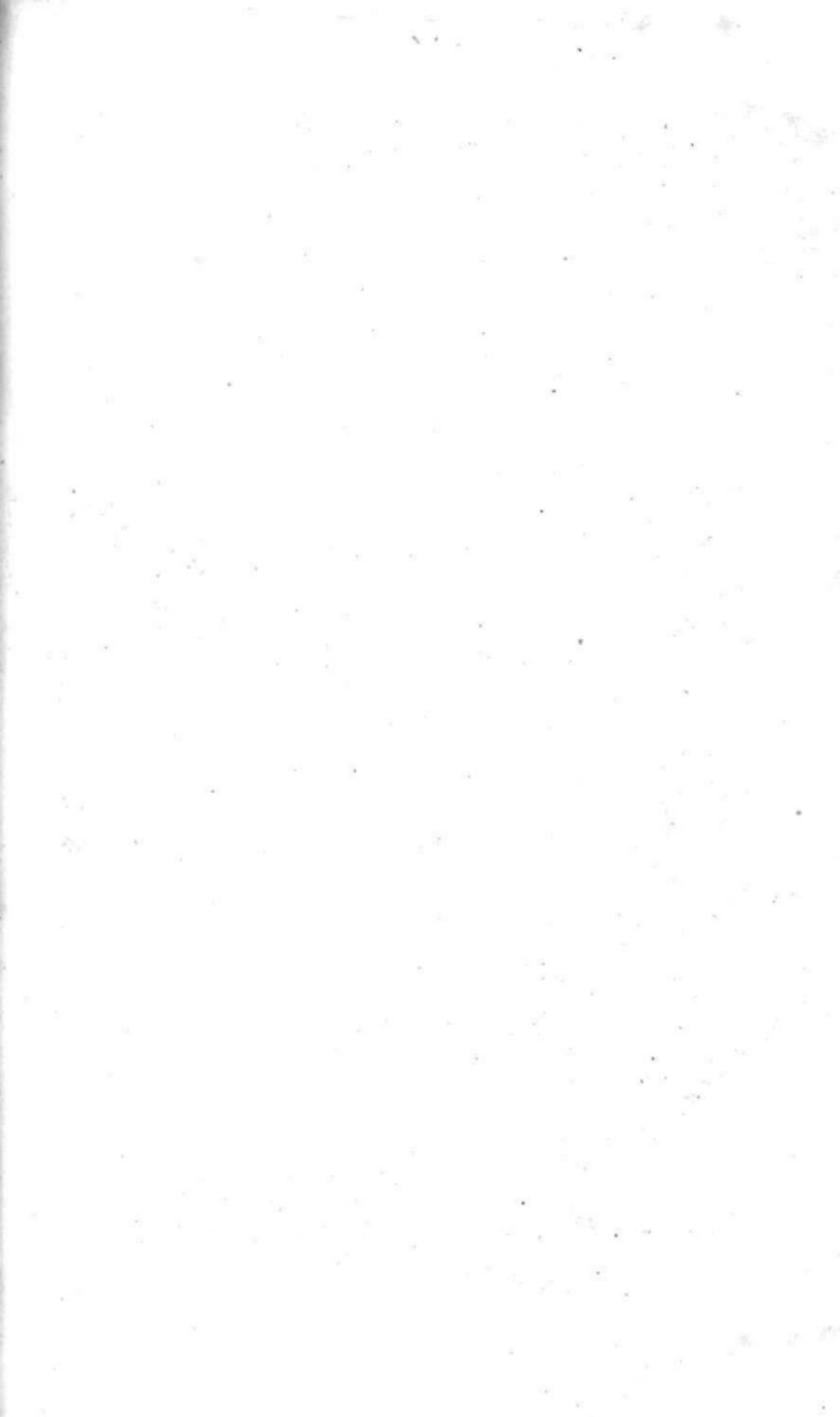
semblable à celui de mille tonnerres, leur fait tourner la tête et les glace d'effroi. O surprise ! ô douleur ! le vaste mont du Diableret, sur le flanc duquel s'étendait la vallée, croule tout entier sur lui-même ; la terre en tremble au loin ; la vallée en est comblée : habitants, hameaux, tout est englouti. « Mon père ! ma sœur ! sont les seuls mots, les seuls cris que peut proférer Élise en tournant ses bras vers eux, vers le ciel inflexible qui vient d'ouvrir et de fermer au même instant ce vaste tombeau ; puis, elle tombe évanouie dans les bras de son amant. Loin de pouvoir porter du secours aux malheureux ensevelis, il est obligé de fuir lui-même, emportant dans ses bras l'infortunée, pour éviter d'être étouffé par le tourbillon d'une noire poussière, dont la chute du mont a rempli les airs ; la lumière du jour en est interceptée ; l'univers a paru rentrer dans le chaos. Transportée au premier village, Élise recouvre enfin l'usage de ses sens ; elle veut voler au secours de ses parents, s'enfoncer dans cette terre sépulcrale pour les sauver ou périr avec eux ; elle entend leurs gémisse-

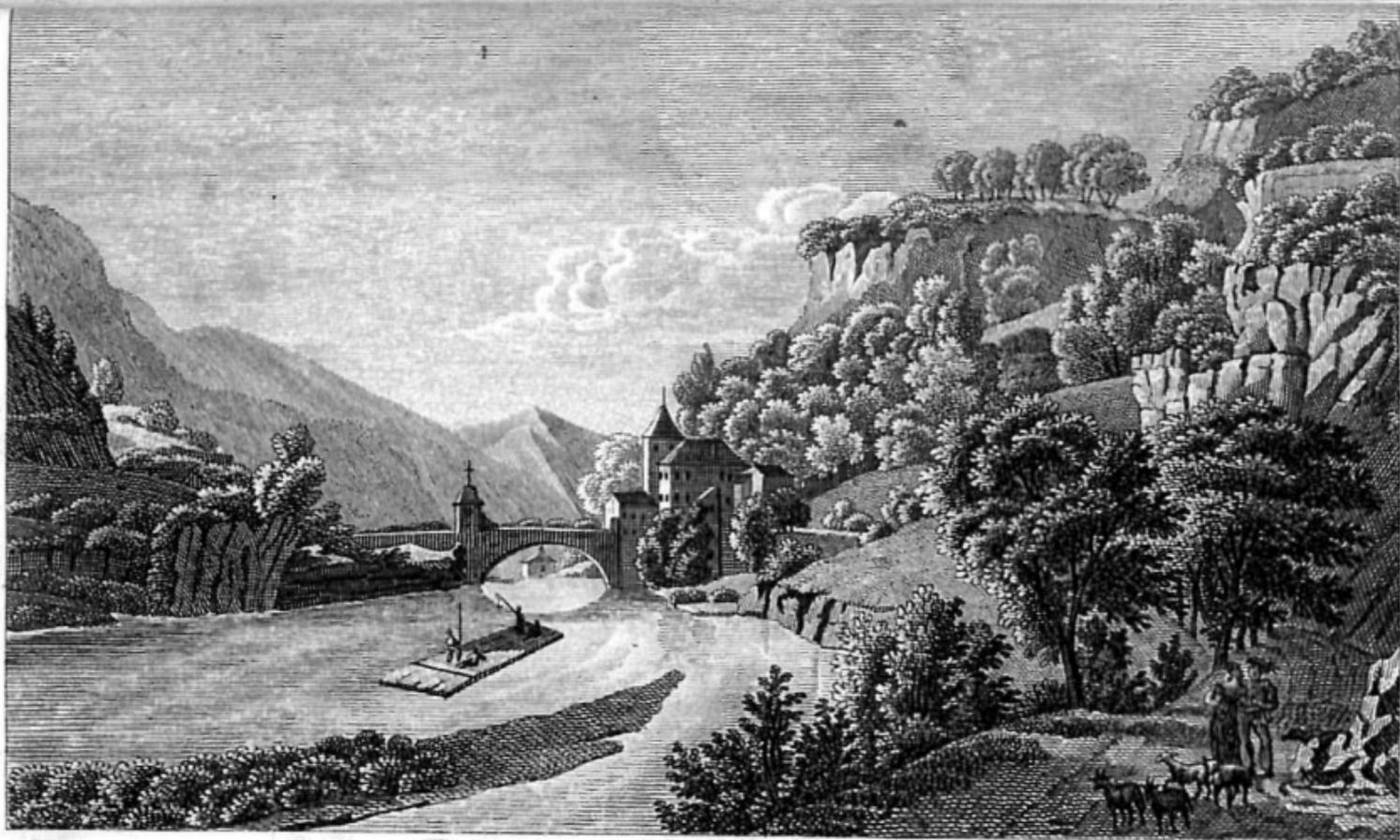
ments au travers de l'énorme voute qui les recèle ; elle voit leur longue agonie ; elle se reproche de n'avoir point partagé leur sort. L'étranger la retient, lui démontre l'inutilité de ses efforts, sans la pouvoir persuader ; il lui jure, en pleurant, de lui servir tout à-la-fois de père, de sœur et d'époux, d'être tout pour elle, si elle veut consentir à vivre. Une fièvre brûlante s'empare de la malheureuse Élise ; dans son délire, elle croit sans cesse sentir la terre crouler sous ses pas ; sans cesse elle entend les cris de ses parents qui l'appellent à leur secours : bien des années se passèrent avant qu'elle pût chasser cette cruelle image.

Arrivé au bourg de Monthey, peuplé de deux cents feux environ, je ne vis pas sans un plaisir extrême cette foule de jolies maisons blanches qu'il renferme. La plupart ont leur petit enclos de jardins et de vergers. Ici les Valaisannes portent de petits chapeaux qu'elles ornent de rubans, de pièces de brocard et de dentelles : cette coiffure est jolie, elle prête à ces femmes, dont le physique est en général agréable, quelque chose de vif et de piquant.

De l'autre côté du Rhône, entre Monthey et Saint-Maurice se trouve Bex, bourg considérable, remarquable par ses salines. Caché dans les flancs d'une montagne, ce monument de l'industrie humaine mérite l'attention des voyageurs. Là, tout commande l'admiration : ici ce sont des galeries taillées dans le roc ; là le puits du Bouillet, de 677 pieds de profondeur, où l'on descend par une cinquantaine d'échelles ; plus loin, de superbes réservoirs taillés dans l'intérieur de la montagne, dont un seul contient 50,000 pieds cubes d'eau ; d'un autre côté, c'est enfin une roue de 36 pieds de diamètre que l'eau met en mouvement à 3,000 pieds sous terre. Au sortir de ces souterrains, à l'aspect des campagnes parées d'une belle végétation, on éprouve un plaisir indéfinissable, on croirait mettre le pied dans l'Élysée. Près de Bex, on voit des mines de soufre et de gypse, et neuf sources d'eau soufrée qui sortent de terre dans une même prairie.

De Vionaz à Saint-Maurice on a parcouru quatre lieues et demie. L'entrée de Saint-Maurice a de grands rapports avec celle de la porte





Vue du Pont de St. Maurice.

Plan du Port de St. Maurice.

de Scèx. La *dent de Morcla* à droite et la *dent du Midi* sur la rive gauche, rochers tous deux remarquables par leur effet pittoresque et leur espèce de correspondance, forment en cet endroit les bases de deux énormes pics qu'on observe de très loin, puisqu'on les a tous deux en perspective en venant de Lausanne, bien qu'on ne les voie pas de Saint-Maurice même; on leur suppose plus de 7000 pieds d'élévation; ils rétrécissent la vallée, et paraissent vouloir fermer le pays une seconde fois; ils semblent, à proprement parler, ne s'être séparés qu'avec efforts pour ouvrir un passage au Rhône qui coule à leur pied. On a comme surpris ce fleuve au moment où il passe entre ces deux roches aussi hautes qu'escarpées, pour jeter une arche d'un bord à l'autre. Ce beau pont appartient au Valais et au canton de Vaud, et réunit ces deux États; il est long d'environ 200 pieds. Au milieu s'élève une petite chapelle, dans laquelle les Valaisans disent la messe; ce sont eux qui sont chargés des réparations du pont, et qui reçoivent le péage. Ce passage étroit était le seul avant la construction de la nouvelle

route qui fût ouvert aux voitures ; en fermant une porte, on leur défendait l'entrée du Valais. La construction hardie du pont *Saint-Maurice*, l'a fait attribuer aux Romains ; mais il a été bâti par Juste de Silinen, évêque de Sion, qui vivait à la fin du quinzième siècle. La tour, qui se trouve à son extrémité, sert de limites entre le canton de Vaud et le Valais.

Saint-Maurice est dominé par de hauts rochers qui surplombent ; les arbres qui y croissent, forment des berceaux au-dessus de la première rue. C'est près de là que fut massacrée, en 302, la légion thébaine, dont Saint-Maurice était le chef. Les soldats qui composaient cette légion avaient reçu le baptême à Jérusalem. Étant arrivés à *Agaunum* (c'était l'ancien nom de Saint-Maurice), ils apprirent qu'ils étaient destinés à poursuivre les Chrétiens, ils refusèrent d'obéir. A la nouvelle de leur résistance, l'Empereur Maximien, qui était à Martigny, fit décimer la légion, et renouvela ses ordres ; ce supplice n'ayant pas effrayé les soldats, le prince les fit décimer une seconde fois ; c'est alors qu'ils dirent à Maximien : « Nous

sommes tes soldats ; mais nous respectons Dieu plus que toi ; il nous a donné la vie , et nous ne tenons de toi que le prix de nos peines ; nous savons combattre des ennemis , et non plonger nos mains dans le sang des hommes vertueux. Si l'on n'exige pas de nous un si horrible attentat , nous voilà prêts à obéir ; mais nous sommes chrétiens , et nous ne pouvons égorger nos frères. » Maximien , pour toute réponse , les fit massacrer par son armée. La fondation d'un couvent dédié à Saint-Maurice dans le lieu où il périt , la vénération attachée à la mémoire de ce martyr , le changement du nom de la ville , l'ordre de Saint-Maurice et de Saint-Lazare créé par les ducs de Savoie , sont des monuments qui s'accordent avec les historiens sur cet événement.

Saint-Maurice était jadis le lieu où les Romains transportaient les morts de tous les pays pour leur donner la sépulture ; aussi le pavé de l'église était-il autrefois formé de pierres sépulchrales de ces anciens maîtres du monde. Plusieurs monuments romains s'y voient encore ; sur les rocs à pic qui dominent la ville ,

on remarque avec surprise une petite maison : c'est la cellule d'un ermite qui cultive un jardin d'une vingtaine de pieds, placé sur une saillie de rocher, à quelques toises au-dessus de sa retraite. Cet ermitage semblerait ne pouvoir être atteint que par des aigles.

Le Valais.

Avant de faire mes adieux à Saint-Maurice et de pénétrer dans l'intérieur du Valais, je n'étais pas fâché d'acquérir des notions précises sur la situation, l'étendue, les produits, l'histoire et les mœurs de la contrée que j'allais traverser, et qui paraissait mériter à tous égards l'attention d'un voyageur. Je profitai donc d'un petit accident qui survint à ma chaise de poste pour me faire raconter, par un Genèveois, avec lequel je fis connaissance au relais de Saint-Maurice, quelques particularités curieuses que je vais noter en passant.

Le Valais, situé au milieu des Alpes, forme la plus longue et la plus considérable des vallées de la Suisse, peut-être même du monde connu. Sa plus grande élévation, au pied des glaciers de la Fourche (où le Rhône prend sa source pour verser de là ses eaux dans le lac de Genève avec une déclinaison, pendant tout

ce trajet, de sept cent treize toises), est de quatre mille deux cent soixante-six pieds au-dessus du lac de Genève ; aucun des cantons de la Suisse ne renferme de plus hautes montagnes, et n'en possède un plus grand nombre ; celles d'entre elles qui jouissent de la plus grande réputation sont la *Fourche*, qui fait partie de la masse énorme du Saint-Gothard, tire son nom de la forme de ses deux sommités principales, qui présentent en effet l'apparence d'une fourche, et sur les flancs de laquelle repose le beau glacier du Rhône, l'un des plus vastes de la Suisse ; le *Grimsel*, au sud-ouest de la Fourche, qui s'élève à huit mille cinq cent quatre-vingts pieds au-dessus de la Méditerranée ; la *Gemmi*, dont les rochers à pic semblaient insurmontables jusqu'à ce que des Tyroliens fussent parvenus, de 1736 à 1741, à y tailler un chemin praticable pendant la belle saison aux hommes et aux mulets. Les hautes vallées, placées entre le Grimsel et la Gemmi, sont tellement remplies de glaciers que les montagnes qui les séparent, ressemblent aux îles

qui s'élèvent du sein de la mer Glaciale. La vaste sommité de la Gemmi présente , de son côté , l'image d'un désert de glace ; on y a planté , de distance en distance , des perches afin d'empêcher les voyageurs de s'égarer. Quant au grand *Saint-Bernard* , la plus célèbre d'entre ces montagnes , il est connu depuis un nombre infini de siècles. Au sommet du passage qui conduit dans le Piémont , est bâti l'hospice qui sert d'asile aux voyageurs. Cette maison , élevée de mille deux cent quarante-six toises , est la plus haute de l'Europe : c'est un carré long , bâti de pierres de roches. Les religieux qui l'habitent , méritent l'admiration du genre humain. Vivant au milieu des privations de toute espèce , entourés de neiges éternelles , ils se livrent aux travaux les plus pénibles ; ils vont au-devant des voyageurs pour les guider ; on les voit en sentinelle sur les cimes des rochers , portant de toutes parts des regards inquiets pour chercher des malheureux et voler à leur secours ; quand ils en aperçoivent que les avalanches atteignent , ils s'exposent à toutes sortes de dangers pour les

soustraire à la mort ; une sorte d'exaltation et un renoncement absolu à toutes les douceurs de la vie sont plus que nécessaires pour fixer des hommes dans cet affreux désert. Chaque année , sept ou huit mille voyageurs traversent le Saint - Bernard ; quelques uns meurent de froid dans ce passage : alors on range leurs corps dans une chapelle construite à côté de l'hospice ; la rigueur du climat fait que les traits de leurs visages se conservent pendant deux ou trois ans ; après quoi , ces corps se dessèchent et deviennent semblables à des momies. Ce sont là , sans contredit , de fort tristes archives. Les cîmes du Simplon , que je suis appelé à traverser , sont à leur tour chargées de six glaciers. La magnifique route qui traverse cette montagne , mérite d'être vue , dit-on , comme une des productions les plus étonnantes de l'art des modernes : c'est ce dont je jugerai bientôt par mes propres yeux.

Dans le Valais , tout diffère de ce qu'on voit ailleurs , c'est une autre nature , ce sont d'autres mœurs ; on voit réunis , sous le même ciel , les richesses du midi et toutes les hor-

reurs de la zone glaciale ; nulle part on ne voit de plus étonnans contrastes entre la nature riante et cultivée et la nature la plus sauvage , entre les scènes les plus effrayantes qui annoncent la mort et la destruction et les tableaux les plus gracieux d'une végétation brillante et vigoureuse ; nulle part , on ne rencontre un mélange plus intéressant et plus singulier de prairies , de forêts , de champs , de vignobles , de pâturages , de rochers nus et cultivés , de villages , de précipices , de glaciers et de déserts.

La chaîne septentrionale des montagnes du Valais sépare ce pays tout-à-fait étrange des cantons suisses ; la méridionale élève une barrière imposante entre cette vallée , le royaume d'Italie , le Piémont et la Savoie. Le Valais a trente-cinq lieues de longueur des sources du Rhône au village de Saint-Gingoulph , et dix lieues dans sa plus grande largeur du nord au sud ; son territoire est d'environ deux cents lieues carrées ; il ne renferme que de très petits lacs : en fait de rivières , il compte surtout le Rhône , qui le parcourt dans toute sa

longueur et se grossit dans son cours d'un grand nombre de torrents descendus des vallées latérales , au nombre desquels le Trient , la Viège , la Drance , la Vézonce , la Visp et la Saltine ; tantôt resserré entre les montagnes , ce fleuve se fraie avec peine une issue , et ses eaux , blanchissant dans leur chute , se précipitent en cascades ; tantôt se répandant dans la plaine , il inonde les prairies , les convertit en marais , et laisse des traces de ses ravages par-tout où la main de l'homme ne lui a pas opposé de barrières.

Cette contrée était anciennement divisée en haut et bas Valais. En partant du bord du lac de Genève , et remontant le Rhône , on parcourait le bas Valais où se trouvent Saint-Maurice et Martigny ; à cinq lieues de Saint-Maurice , près de la petite rivière de Morse , commençait le haut Valais. Les habitans du haut et ceux du bas Valais formaient alors deux races différentes : les premiers , jouissant d'un climat plus sain et par conséquent d'une santé meilleure , étaient plus vifs , plus entreprenants et en même temps plus grands et plus

beaux ; le langage lui-même changeait. Jusqu'à la fin du dernier siècle, les uns furent maîtres et les autres sujets. Cet arrangement singulier, par lequel une république de paysans gouvernait despotiquement et vénalement d'autres paysans plus nombreux, leurs voisins et de la même religion, durait depuis trois cent cinquante ans sans réclamation aucune : aujourd'hui, les deux populations sont associées à titre d'égalité, pour n'en plus former qu'une seule.

Le Valais doit à sa profondeur, comme à la hauteur des montagnes qui l'entourent, la variété infinie de ses produits. Dans les lieux bas et bien exposés, on voit mûrir les fruits d'Italie ; la vigne prospère et donne d'excellents vins ; au fur et à mesure qu'on monte, les champs succèdent aux vignes, les forêts et les pâturages, aux champs. Des bords du Rhône à la région des neiges, la pente des montagnes est couverte d'une succession admirable d'arbres et de plantes ; on quitte, au fond de la vallée, le grenadier et le figuier chargés de fruits ; en s'élevant, on rencontre

successivement les arbres et les plantes de tous les climats , jusqu'au Rhododendron , qui fleurit auprès des neiges. Le châtaignier , le platane d'occident , le chêne , le hêtre , le bouleau , le sapin et le mélèze peuplent les forêts , selon leur élévation plus ou moins considérable.

Les Valaisans sont en général de braves gens , graves , simples , probes , et sur-tout religieux : tel est même leur respect pour les images saintes , qu'on les voit faire le signe de la croix et s'agenouiller , non seulement lorsqu'ils en rencontrent sur leur chemin , mais du plus loin qu'ils aperçoivent quelque croix solitaire , plantée sur le sommet d'une montagne. Ce peuple , loin de desirer d'attirer l'attention du monde , est jaloux de son obscurité , de son ignorance , de sa pauvreté même qu'il croit nécessaire à son bonheur. Ses mœurs et sa manière de vivre annoncent une grande simplicité ; les femmes des premières familles soignent elles-mêmes leur ménage et leur cuisine ; leurs traits sont généralement fins et délicats et leur taille élégante ;

mais l'impression favorable que fait naître ce genre de beauté est affaiblie , en plusieurs endroits , par l'apparence d'une certaine nonchalance qui n'existe nulle autre part dans la Suisse ; cette nonchalance ne paraît que comme une ombre légère dans les hautes vallées et dans la partie orientale du Valais ; mais dans le centre et sur-tout dans la partie occidentale , elle dégénère souvent en malpropreté et se fait remarquer dans les maisons comme dans l'extérieur des habitans ; elle nuit aux progrès de l'agriculture , des arts et des sciences et proscrit l'industrie. Deux maladies sont , en quelque sorte , particulières aux Valaisans qui habitent les parties basses et marécageuses de cette contrée ; ces maladies sont le goître , et ce qu'on appelle le *crétinisme*. La première est une incommodité souvent monstrueuse , rarement mortelle ; mais la seconde , horrible dans ses effets , dégrade l'homme au moral comme au physique , et le transforme en un animal stupide et dégoûtant. Un teint livide , des chairs flasques , des lèvres pendantes sont les symptômes extérieurs de la maladie ; plu-

sieurs crétins , privés de la parole et de l'ouïe , sont étrangers à toute autre sensation qu'à celle de satisfaire les premiers besoins de la nature ; ils aiment la chaleur et sur-tout celle du soleil ; on les voit , pendant la belle saison , accroupis sans mouvement dans la fange devant leurs maisons ; ils ne sont capables d'aucun travail et vivent des charités que s'empressent à leur faire leurs parents et leurs voisins , car on les considère comme des êtres sacrés qui méritent l'intérêt et la pitié des autres hommes. Les plus stupides d'entre ces êtres dégradés sont inférieurs, sous tous les rapports , aux animaux dont ils sont entourés ; du reste , on observe que le nombre des crétins a sensiblement diminué depuis que les habitants aisés envoient leurs femmes accoucher sur les montagnes , et y font élever leurs enfants jusqu'à l'âge de onze à douze ans.

Le Valaisan , pâtre ou laboureur , vivant isolé , est demeuré étranger aux nombreux besoins que le luxe et la mollesse ont imposés à la plupart des peuples ; la simplicité de ses mœurs , sa modération , son hospitalité , sont

dignes des plus grands éloges ; il a peu de besoins , il se passe facilement des objets qui ne croissent pas dans son pays : on le croirait encore , sous plusieurs rapports , aux temps du moyen âge ; ses maisons , où l'on semble craindre la lumière du jour et où l'on manque des commodités les plus ordinaires , ne paraissent pas faites pour le siècle où nous vivons ; pendant l'hiver , il file la laine produite par la tonte de ses brebis ; à peine sait-il s'en servir pour fabriquer les draps grossiers de couleur brunâtre dont il s'habille. Dès qu'ils ont amassé quelque argent , les Valaisans le consacrent à l'achat d'un champ ou d'une prairie : ce qui fait que le terrain a chez eux beaucoup de valeur ; ils sont loin d'être riches , et cependant on ne peut pas dire qu'ils soient pauvres , car ils ont de quoi suffire à leurs besoins.

Je fus convaincu de reste par tout ce que me dit encore mon obligeant narrateur en faveur du Valais , que l'homme le plus insensible aux beautés de la nature ne saurait traverser cette contrée sans éprouver à chaque pas l'émotion la plus vive : j'en eusse pu douter

encore que la description enchanteresse qu'a faite Rousseau du Valais eût triomphé de mes doutes et de mon incrédulité. Je me la rappelle ici fort à propos : « Je gravissais, dit-il, lentement et à pied, des sentiers assez rudes ; je voulais rêver et j'en étais toujours détourné par quelque spectacle inattendu ; tantôt d'immenses roches pendaient en ruines au-dessus de ma tête ; tantôt de hautes et bruyantes cascades m'inondaient de leurs épais brouillards ; tantôt un torrent éternel ouvrait à mes côtés un abîme dont les yeux n'osaient sonder la profondeur ; quelquefois je me perdais dans l'obscurité d'un bois touffu ; quelquefois, en sortant d'un gouffre, une agréable prairie réjouissait tout-à-coup mes regards ; un mélange étonnant de la nature sauvage et de la nature cultivée montrait par-tout la main des hommes où l'on eût cru qu'ils n'avaient jamais pénétré. A côté d'une caverne, on trouvait des maisons ; on voyait des pampres secs où l'on n'eût cherché que des ronces, des vignes dans des terres éboulées, d'excellents fruits sur des rochers et des champs dans des précipices. Ce

n'était pas seulement le travail des hommes qui rendait ces pays étranges si bizarrement contrastés ; la nature semblait encore prendre plaisir à s'y mettre en opposition avec elle-même , tant on la trouvait différente en un même lieu sous divers aspects : au levant , les fleurs du printemps ; au midi , les fruits de l'automne ; au nord , les glaces de l'hiver ; elle réunissait toutes les saisons dans le même instant , tous les climats dans le même lieu , des terrains contraires sur le même sol , et formant l'accord inconnu par-tout ailleurs des productions des plaines et de celles des Alpes : ajoutez à tout cela les illusions de l'optique , les pointes des monts différemment éclairées , le clair-obscur du soleil et des ombres et tous les accidents de lumière qui en résultaient le matin et le soir , vous aurez quelque idée des scènes continuelles qui ne cessaient d'attirer mon admiration , et qui semblaient m'être offertes en un vrai théâtre. »

Martigny, Sion.

J'allais remonter en voiture , quand j'appris que l'inconnu qui venait de me donner des détails si intéressants sur le pays que je voulais visiter , se rendait lui-même à Milan pour quelques affaires de famille ; il faisait déjà de son côté ses dispositions pour partir. Ses manières distinguées , son air franc , aimable , m'avaient plu tout d'abord ; je m'empressai de lui faire la proposition de traverser le Simplon ensemble , l'assurant que je m'estimerais très heureux qu'il voulût accepter une place dans ma chaise de poste. Après quelques refus obligés de sa part , que je combattis de mon mieux , il accepta enfin ; j'étais ravi d'avoir fait une rencontre aussi agréable ; un compagnon de voyage ne pouvait qu'ajouter infiniment aux charmes de ma promenade pittoresque ; nous voilà remis en route pour Martigny , situé à quatre lieues et demie de Saint-Maurice.

La vallée, qui s'étend entre ces deux petites villes, devient, en se rétrécissant, tout-à-fait sauvage et stérile; des ronces la couvrent presque tout entière; nous étions parvenus à peine à moitié chemin que la belle *cascade de Pissevache* s'offrit à nos regards. Je n'étais point, je l'avoue, préparé à ce singulier aspect. Qu'on se figure une petite rivière, qu'on m'apprit être la Salanche, sortant d'un sillon profond qu'elle a creusé dans la montagne et tombant perpendiculairement d'une hauteur de deux cent soixante-dix à trois cents pieds! L'onde, en se brisant dans sa chute, se transforme en une gaze brillante qui voile le rocher: la Salanche, réduite en poussière, revêt cent formes différentes, se confond avec l'air, brille de l'éclat de la nacre, et lorsqu'elle est éclairée par les rayons du soleil, réfléchit toutes les nuances de l'arc-en-ciel.

Une lieue plus loin, nous franchîmes le Trient, dont les ondes noires se font jour à travers un roc creusé perpendiculairement à une profondeur qu'on assure n'être pas moindre de mille deux cents pieds; ce torrent, dans

son cours triste et uniforme , semble regretter l'obscurité de la montagne et craindre d'attirer les regards. Son débouché dans la vallée du Rhône présente un spectacle des plus extraordinaires. Remarquant l'émotion que j'éprouvais, mon compagnon de voyage , après m'avoir appris qu'il se nommait Desrives , qu'il se livrait par état à l'étude des sciences et de l'histoire , me parla en ces termes : « Puisque vous avez eu la bonté, Monsieur, de témoigner quelque desir de faire avec moi le voyage de Milan , je me regarderais comme très coupable de ne point vous faire part du peu de connaissances que j'ai de la Suisse. Sans doute vous parcourez cette vallée pour la première fois ; il est tant de curiosités et de merveilles du spectacle desquelles vous ne pourrez jouir , que je serai enchanté de vous en donner au moins une faible idée par les récits que je vous en ferai. Par exemple, l'entrée du Valais, vu du point où nous sommes , offre une réunion de beautés pittoresques. Deux montagnes, ceintes de bois sombres, forment un portique dont le premier aspect prépare l'imagination

à l'entrée de quelque région sauvage et dévastée, de quelque Ténare terrestre dont le sein des Alpes n'offre que trop souvent l'image. On avance.... Sont-ce les horreurs du chaos? non, mais le tableau ravissant de toutes les beautés de la Création; dans un espace de six à sept lieues, qui s'étend sur un seul plan, vous verrez le Rhône se précipiter, bondir, se jouer à travers une foule de bourgs, de villages, de jolies habitations, de bocages, de prairies qu'il arrose, fertilise, caresse de ses flots limpides. Tout y rit à l'œil, tout y rafraîchit les sens, tandis que, des deux côtés de la vallée, de superbes montagnes cultivées ou boisées protègent, défendent ce nouvel Eden de l'injure des hivers, du souffle des aquilons, et semblent devoir n'y laisser entendre que le vol des zéphirs chargés des parfums les plus odorants, ou le murmure d'eaux épanchées sur des lits d'une éternelle verdure. »

Nous venions d'entrer à Martigny; cette ville, que j'aurais volontiers prise pour un petit bourg, est située à la réunion des routes de France, d'Italie et de Chamouny; des ma-

rais assez considérables formés par le Rhône l'environnement ; son vieux château , élevé sur une éminence , offre des restes imposants et un aspect tout-à-fait romantique ; il conserve une tour remarquable , au haut de laquelle se balance un arbre assez gros qui brave les hivers et les aquilons. Vis-à-vis de Martigny , on voit les villages de Brausson et de Fouilly , situés dans la partie la plus chaude de tout le Valais ; ils se trouvent entièrement à l'abri des vents du nord et de l'ouest : aussi les moissons y mûrissent-elles trois semaines plus tôt que sur les bords de Genève ; dans ces villages , les crétins abondent.

On a calculé que Martigny était élevé de cinquante-six toises au-dessus du lac de Genève , qui l'est de cent quatre-vingt-douze lui-même au-dessus du niveau de la mer : « C'est de là , me dit M. Desrives , qu'on part pour visiter le Mont-Blanc et la vallée de Chamouni ; la distance est moitié moindre que de Genève , puisqu'on n'a que neuf lieues à faire au lieu de dix-huit , mais aussi ne peut-on faire cette excursion qu'à cheval ou à dos de mulet. Après

avoir traversé la Drance , on gravit la montagne de Forclas , au sommet de laquelle on découvre subitement la triste vallée de Trient ; on laisse à droite la Valorsine , le col de Bérard et le Buet. Mais de quel magnifique tableau ne jouit-on pas sur la cîme de ce dernier mont ? Entre le nord et le couchant , on voit le Rhône parcourir sous ses yeux un espace de trente-six lieues au milieu des plus riches plaines ; les parties de ce fleuve , que les montagnes couvrent de leur ombre , semblent un filon d'argent , celles que le soleil éclaire , un filon d'or. Au-delà , les regards se promènent sur la Gemmi , le Grimsel , la Fourche et le Gothard , toutes couvertes de glace ; à gauche , les montagnes s'abaissent brusquement ; devant soi , la vue plonge sur les plaines arrosées par l'Arve , le Giffre et mille autres torrents. Genève ne semble qu'un point à l'une des extrémités du lac ; le lac lui-même ne paraît qu'un ruban sinueux partageant les campagnes qu'il baigne , et ces campagnes sont un tapis d'or et de verdure. Quel disparate entre ce tableau magnifique et l'effroyable aspect des précipices

qui environnent alors de toutes parts le curieux voyageur.

« On se rend encore volontiers à Chamouny par la *Tête noire* : quant à moi, j'ai toujours préféré le *col de Balme*. Cette ascension, qui dure trois heures, se fait par un sentier des plus escarpés qui serpente d'abord à travers une sombre forêt de sapins, puis à travers de vastes pâturages. Du haut du col de Balme, on découvre tout-à-coup et le Mont-Blanc et tous les sommets qui l'environnent, et la vallée de Chamouny qu'il domine, et les énormes glaciers qu'il vomit dans cette vallée parsemée de prairies, de champs, de pâturages et de forêts, et que l'on peut regarder sans contredit comme l'une des vallées les plus hautes, les plus curieuses, les plus pittoresques de l'ancien Monde. Il y a tel lieu de cette vallée où l'on peut d'une main cueillir un épi et de l'autre saisir un glaçon.

« Après être arrivé au pied du col de Balme, on traverse les villages des Tours et de l'Argentière; l'un et l'autre ont leur glacier, celui d'Argentière doit son nom à l'éclat argenté de

ses glaces ; là , d'immenses glaces s'étendent en voûtes , en arcades au-dessus du voyageur , alors que d'autres portent dans les cieux leurs têtes pyramidales , espèce de trônes étincelants d'argent , d'or ou d'azur , dont la pompe des souverains de l'Orient n'a jamais égalé la magnificence.

« En sortant du village des Bois , on arrive enfin à celui de Chamouny : on trouve là toutes les ressources des villes , notamment de bonnes auberges ; l'affluence des étrangers y est si grande en effet pendant quatre mois de l'année ! Avant d'entreprendre l'ascension du *Mont-Blanc* , le voyageur ne peut résister au desir de faire une excursion sur la fameuse vallée de glace du *Montanvert* : on donne ce nom de Montanvert au sommet ou plateau qui domine cette mer de glace , l'une des plus extraordinaires qu'il y ait dans les Alpes ; le chemin pour y monter est de deux lieues et demie ; il présente çà et là des aspérités et des obstacles à vaincre ; mais que ne ferait-on point pour jouir du plus grand , comme du plus inattendu des spectacles ! On ne saurait con-

templer , sans extase , cette vallée de plusieurs lieues d'étendue , si semblable à ces mers glaciales situées sur les pôles , dont les flots battus des aquilons furieux demeurent , depuis des siècles peut-être , gelés et suspendus sur l'abîme qu'ils recouvrent. Les tempêtes y semblent avoir soulevé , bouleversé , confondu les monts et les eaux ; pareils à une armée hérissée de dards , ils élèvent encore contre les cieux mille pointes fourchues , et l'on dirait que , dans cette guerre d'éléments , paralysés tout-à-coup , ils ont conservé leur attitude désordonnée et tempétueuse. Spectacle affreux et sublime ! de tout côté vous voyez des monts immenses crevassés , fracturés , parés de veines , d'auréoles , de couronnes de neige et de glaces brillantes ; au-dessous de soi , fleuve de cristal , mer solide , vallée d'argent , d'azur , d'abîmes sombres et de lumière !! On ne saurait enfin donner une idée plus juste de cette immense surface de glace , hérissée de pointes irrégulières et coupée de profondes crevasses , qu'en la comparant à une mer furieuse qu'une gelée subite aurait surprise au fort d'une violente tempête.

« Tout voyageur qui vient à Chamouny, y est attiré sur-tout par le desir de contempler de près le Mont-Blanc : de ce village , on l'a devant soi ; on le voit depuis sa base, dont on est tout près , jusqu'à son sommet qui s'élève à près de deux mille toises perpendiculaires.

Salut, superbe Mont, fier géant de la terre,
 Toi, dont le front se pare au séjour du tonnerre.
 D'auréoles d'argent ,
 Et qui de mille feux sait resplendir encore ,
 Quand retenu par toi, l'astre qui te colore
 Pâlit à son couchant. »

Cet hommage , en forme de salut, rendu au Mont-Blanc , par mon compagnon de voyage , me fit présumer qu'il n'avait pas l'intention de s'arrêter, dans ses descriptions, tout court à Chamouny: il venait d'exciter trop vivement ma curiosité ! cette *mer de glace* que je croyais voir en réalité sous mes yeux, d'après son récit, me semblait devoir être moins admirable encore que l'aspect du superbe dominateur des Alpes. Tout en causant nous venions, sans nous

en apercevoir, d'atteindre Riddes, petit village aussi triste que ses alentours, quand M. Desrives, sans attendre que je le priasse de me faire une description du Mont-Blanc, reprit en ces termes : « Le Mont-Blanc, la plus haute des montagnes de notre continent, s'élève de 2446 toises au-dessus du niveau de la mer, et de 2000 toises environ au-dessus de la vallée de Chamouny : ce qui donne à peu-près deux lieues et demie de hauteur perpendiculaire, depuis cette dernière base ; on ne peut le gravir en moins de dix-huit heures, à cause des neiges qui encombrent plus des deux tiers du chemin, et des périls sans nombre qu'il faut affronter pour faire une pareille ascension. Il n'est même que fort peu de voyageurs au nombre desquels je placerai en première ligne M. de Saussure, le plus célèbre d'entre tous, qui aient eu la gloire de parvenir au sommet du Mont-Blanc. Supposons-nous y transportés tous deux, surtout à l'aube du jour ; un nouvel univers va soudain apparaître à nos regards. Le soleil se lève, ses rayons naissants n'atteignent d'abord que la région supérieure

de l'atmosphère , et ne rencontrent dans sa vaste étendue que les extrémités du globe , les pointes des glaciers qu'ils font scintiller de l'éclat argenté des étoiles , ou des nuances plus douces de l'aurore. Bientôt ils s'accroissent , se pressent , se reflètent , se précipitent , se perdent dans la profondeur des abymes , découpent les objets au sein de l'azur céleste ; et ces monts superbes , ces fils de la terre , ouvrage de mille et mille hivers , sont conquis à la lumière , et se présentent , à nos yeux éblouis , dans leur splendeur et leur immensité. Là , le Buet suspend sa cîme recourbée à une hauteur d'environ 2000 toises et menace sans cesse la terre de sa chute ; plus loin , le grand Talèfre s'élève radieux , et , de gradins en gradins , porte ses glaces dans le sein des nues. Ici , le Mont-Blanc se présente dans sa majesté royale , et toutes les Alpes s'abaissent devant lui. Comment décrire les beautés de cette foule de monts et de glaciers , qu'une fois sur la cîme du Mont-Blanc on parvient enfin à dominer et embrasser d'un regard : ici le livre de la nature est si sublime !.... quelle description pourrait jamais atteindre à

la hauteur et à la magnificence de ce nouvel univers ! Imaginez donc la main toute-puissante de l'Éternel touchant le soleil, et voulant former ici-bas un palais de lumière des débris d'une de ses parties. Frappés de la main divine, ces débris de l'astre du jour quittent leur sphère radieuse, atteignent ce globe, s'y fixent sous mille formes variées et fantastiques, conservent l'éclat de leur origine, et semblent, en remontant vers le ciel, aspirer encore au trône d'où ils sont descendus. Le soleil les couvre de lames d'or, d'azur et de vermillon ; comme ils resplendent de sa lumière ! Ici, les uns s'élèvent et brillent en pyramides de diamants ; là, d'autres se forment en obélisques, en cités, dont les tours, images réalisées de celle de Babel, atteignent la région des nuages, la surmontent à l'œil étonné, et vont se perdre dans le bleu foncé des cieux ; ailleurs, ils s'étendent en murs, en voûtes éblouissantes, en larges vallées de glace, dont l'éternel silence n'est troublé que par les avalanches, chutes brillantes et terribles, qui donnent l'idée de cette tempête de lumière

qu'eût excitée sur la terre celle des débris du soleil. Joignez à ces magnifiques effets, loin desquels l'imagination qui veut les peindre rampe dans l'ombre et sent sa misère; joignez les contrastes ravissants que, sur les frontières de ce vaste empire des glaces, et souvent même dans son enceinte, forment les tableaux riants de la nature; des plaines fertiles, des vallons peuplés d'heureux habitants, des lacs qui, ceints de glaciers immenses, reçoivent en cascades brillantes les eaux de leurs orgueilleux tributaires, et réfléchissent dans leur cristal pur et limpide leurs formes majestueuses, et leurs robes enrichies de tous les rayons du jour. Placé sur l'un des deux points les plus élevés du globe où peu de mortels sont parvenus, on est hors de soi, plongé dans une muette extase, tout entier à la voix imposante de la nature qui, dans la paix profonde, universelle de cet enfer, de cet Elysée de glaces, parle plus fortement à l'ame; on parcourt d'un regard avide, mais trop faible, et la chaîne des Alpes qui fuit sous ses pieds, et cette foule de villes, de provinces, d'états

enclavés dans la France, la Suisse, l'Italie, et dont les peuples, à l'aide du télescope, apparaissent à peine comme des fourmilières. Quelquefois les yeux éblouis se reposent, en errant, à travers les hachures et les noires anfractuosités de ces Alpes si hautes, qui maintenant soumises, nues, arides, dépouillées des vêtements des glaciers, semblent de vastes ossements d'un monde décédé, d'un monde où, jusqu'à son morne repos, tout était déjà néant. Plus loin, la scène change, tout est richesse, vie et lumière; en effet, dans le cours d'une ascension si extraordinaire, les tableaux de toutes les saisons, les températures de tous les climats frappent successivement, ou tout à-la-fois les sens; la verdure à côté des frimats; la vigne fleurie sous des neiges éboulées; plus haut, de noirs sapins et de jeunes mélèzes; l'ardeur de la canicule et le froid des hivers; le zéphir des vallons, et sur nos têtes le souffle des orages; de riantes habitations près de noirs abymes, ou d'épouvantables crevasses que semble avoir ouvertes la foudre en déchirant un mont de sa cime à sa base; tout, en un mot,

offre, sur un seul point du globe, les pièces rapportées du vaste trésor de la nature.

Là, des monts sur des monts en vaste amphithéâtre,
De leur neige étalant le radieux albâtre,

Joignent la terre au ciel ;

Et les pics azurés dont leur rang se compose,
Semblent les fondements sur qui brille et repose

Le séjour éternel.

« Mais c'est peu, reprit mon compagnon de voyage, que vous vous fassiez une idée du tableau immense et sublime dont on jouit de la cime du Mont-Blanc, l'image d'une tempête au milieu de ces glaciers fera naître dans votre esprit des sensations nouvelles. Je vais vous rapporter le récit d'un voyageur digne de foi : « Nous quittions à regret une cime d'où nous découvrions, pour ainsi dire, la terre céleste, lorsque, du sommet d'un des appendices du Mont-Blanc où nous étions redescendus, nous vîmes sous nos yeux des nuages, qui d'abord légers et brillants ceignaient l'horizon d'une auréole de lumière, s'étendre, se condenser, perdre leurs riches teintes aériennes, revêtir celles des ténèbres, nous dérober la terre, et

préparer les éléments d'un ouragan terrible. D'abord tranquilles à ce changement de scène, nous nous promenions au-dessus du foyer du tonnerre, dans l'attente de la tempête : nous nous croyions impassibles comme la divinité ; mais le sentiment de notre faiblesse reprit bientôt son ascendant naturel ; devions-nous descendre et chercher un refuge au-dessous de l'orage, ou bien attendre qu'il montât jusqu'à nous ? nous prîmes ce dernier parti. Bientôt nous vîmes les feux des tempêtes sillonner la plaine de nuages qui s'étendait sous nos yeux ; vous eussiez dit une mer en furie dont les flots écumants, roulant d'un bord de l'horizon à l'autre avec rapidité, eussent vomis la foudre de toutes parts. Nous contemplions ce spectacle horrible et sublime tout à-la-fois ; jouissant sur nos têtes d'un jour brillant et pur, et voyant l'enfer sous nos pieds, nous étions en quelque sorte détachés d'un monde livré à l'incendie, au désordre des éléments ; notre imagination épouvantée se transportait au jour d'une destruction universelle ; elle roulait sur les vagues nébuleuses ou cuivrées de la tem-

pête, montait dans les cieux avec les gerbes de feu qu'y lançait la foudre, s'enfonçait dans les abîmes que des nuages tout-à-coup séparés ouvraient au milieu d'eux; nous craignons que les monts qui nous portaient, ébranlés par les coups de l'ouragan, ne nous entraînent dans leur chute....; soudain ces nuages et ces ténèbres nous atteignent. Eperdus, nous descendons alors précipitamment, et cherchons un abri sous un rocher. C'est là que nous attendait toute l'horreur de la tempête, et que le bruit du tonnerre, répété par les échos retentissans des montagnes et accompagné du fracas des avalanches multipliées par ses coups, nous offrit un vrai tableau du dernier jour du monde. Il faut avoir vu les tempêtes des glaciers, avoir entendu le retentissement de la foudre dans la sonore profondeur des abîmes, le sifflement des vents irrités de leurs chaînes, et tourbillonnant dans les vallons, la chute de quartiers énormes de glaces roulant, bondissant, et se brisant avec le fracas d'un mont qui s'écroule, pour connaître toute l'horreur du bouleversement de la nature. A l'aspect de

noirs et gigantesques nuages qui, poussés par des vents opposés, venaient se heurter et se confondre au bruit des détonations du fluide électrique échappé de leur sein, nous nous figurions le combat que Milton fait livrer au Créateur par les anges rebelles; les voilà, disions-nous; mais ceux-ci, plus puissants encore, détachent les monts, les lancent à travers les airs, et, du choc de ces énormes masses, ébranlent la voute du ciel. Quelle rapidité dans leurs évolutions! quels feux! quels éclats! quelles secousses effroyables! quel combat de toutes les puissances célestes! Soudain un horrible coup de tonnerre éclate à nos côtés, et nous annonce sa présence; pleins d'effroi et la face contre terre, nous n'osions relever nos fronts inclinés, lorsque, n'entendant plus que le bruit sourd du tonnerre grondant dans l'éloignement, nous nous dîmes: le Créateur a passé. Nous nous relevâmes sur le bord de l'abîme, et vîmes en effet la tempête s'éloigner dans cette majesté fière et sombre d'un Dieu vainqueur qui remonte sur son trône, et rend la paix à l'univers. »

Le récit pompeux que venait de me faire M. Desrives, du Mont-Blanc et de ses beautés sublimes, m'avait plongé dans un tel ravissement, qu'à peine avais-je observé que de Martigny à Sion, dont nous approchions, le pays avait totalement changé de face; que de beaux pâturages avaient remplacé des marais; que des vignes, soutenues par des petits murs, s'élevaient de tous côtés en terrasses les unes au-dessus des autres, et tapissaient le bas des montagnes tournées vers le midi; que, sur celles opposées au nord, des champs se mêlaient à la verdure des bois et des prairies: autour de nous tout était riant et florissant; je ne voyais rien de tout cela; je me croyais toujours transporté sur la cime du Mont-Blanc.

Sion apparut enfin à nos regards; des villages, des églises et des oratoires remarquables par leur blancheur, décorent les cimes qui commandent cette capitale du Valais. Ces maisons blanches qui se distinguent au travers des arbres, ces châteaux rembrunis, dont la couleur annonce l'antiquité; cette plaine fer-

tile que le Rhône traverse en serpentant à côté des montagnes décharnées que de profonds ravins séparent, et qui se détachent les uns des autres par des nuances et des formes différentes; ces glaciers qui les surmontent... tout enfin contribue à rendre ce site un des plus remarquables de la Suisse. Sion, qui est l'ancienne *Sedunum*, conserve encore quelques antiquités romaines. Depuis le sixième siècle, elle est le siège des évêques de Sion, dont l'influence fut, pendant un temps, considérable; assez récemment, cette ville fut successivement ravagée par les eaux, le feu et la guerre; on y voit une rue très large, bordée de maisons neuves bâties avec goût et décorées de balcons dorés, seul genre de luxe en faveur à Sion; mais ces maisons contrastent avec les masures qui les entourent. Deux vieux châteaux, construits sur deux collines, dominant cette ville; le plus élevé se nomme Tourbillon: c'est là que s'assemblait autrefois le conseil d'état, et que l'on couronnait l'évêque; un magasin à poudre ayant sauté, mit le feu à Tour-



Vue de Sion, (côté de l'Orient.)

Plue de Sion, (côté de l'Orient)

billon. Il ne reste plus de cet édifice que quelques murailles crenelées. La vue dont on jouit du château de Tourbillon est magnifique; elle s'étend sur les haut et bas Valais; on peut suivre d'un coup d'œil la gradation successive de tous les climats, depuis les sommets glacés des Alpes jusqu'aux champs fertiles couverts des plus riches productions des pays chauds. La seconde colline, nommée Valerie, présente un amas de bâtimens sans règle et sans goût; des débris de fortifications recouvrent de chétives habitations entremêlées d'arbres, et le tout dominé par une vieille église gothique qui s'élève au milieu de ces ruines et des rochers qui les soutiennent. Du fond de ces châteaux, maintenant détruits, le célèbre Mathieu Schinner, cardinal de Sion, non moins guerrier qu'intrigant, méditait ces grandes entreprises qui rendirent son nom redoutable à la France; il se signala surtout à la terrible bataille de Marignan. L'évêque, son prédécesseur, avait sur sa monnaie, l'empreinte de saint Théodore dans ses habits pontificaux, terrassant le démon qui portait une cloche; le cardinal, pour

simplifier l'empreinte, fit ôter le saint. Cette monnaie singulière d'un prince ecclésiastique, à l'effigie du diable, se trouve dans les cabinets des curieux.

Sierre, Niège, Gliss.

Nous ne fîmes à Sion qu'une fort petite pause, car après tout c'est un assez triste séjour : la chaleur y était d'ailleurs excessive. Nous nous mîmes en chemin pour Sierre. La route tracée sur la rive droite du Rhône se trouve tantôt taillée en corniche dans la base schisteuse de la montagne dont il rongele pied, tantôt ouverte à travers les vignobles qui tapissent les pentes prolongées de cette montagne et les parties les plus hautes de la vallée. Toute la partie basse est devenue le domaine du Rhône qui l'occupe en entier, soit par ses eaux bourbeuses et ses marécages, soit par ses graviers et ses îles. Saint-Léonard, que nous ne tardâmes pas à traverser, n'offrit à M. Desrives aucun sujet de réflexion ; il n'en fut point ainsi du val d'Anniviers que nous laissions bien loin vers la droite. « Cette vallée, dit-il, a sept lieues de longueur, et est parcou-

rue par la Navisanche qui prend sa source au bas d'un glacier ; elle débouche à - peu - près vis-à-vis de Sierre ; elle est peuplée et fertile ; ses habitants sont beaux , bien faits , et se distinguent par une grande simplicité de mœurs ; ils ont , dans leurs tables de bois , des enfoncements qui leur servent d'assiettes ; chaque famille possède plusieurs cabanes qu'elle habite successivement avec ses troupeaux. »

Plus nous approchions de Sierre, plus la vallée se trouvait hérissée de monticules qui paroissaient bien n'être pas là à leur place : « Ce sont en effet des quartiers de montagnes éboulés, reprit mon compagnon de voyage ; ces désastres sont malheureusement fréquents dans les Alpes ; et aucun effort humain ne les saurait prévenir. On rencontre, à chaque pas, dans la vallée, des traces d'éboulement de tous les âges ; on passe souvent à côté de rochers tombés depuis quelques jours ou même depuis quelques heures seulement ; ce phénomène est en permanence. »

Tout près de Sierre, les hauteurs vers la gauche présentent un spectacle unique d'in-

dustrie variée et florissante, à côté des sites les plus sauvages et sur des escarpements en apparence impraticables ; les vignobles en terrasse, les champs de bled, les prairies, les groupes de maisons blanches surmontées du clocher de la paroisse, semblaient accollés à la montagne comme une affiche contre un mur. Dans un autre endroit sur la droite, on voyait un couvent aussi placardé contre la montagne, sur une étroite corniche du rocher. Pour y parvenir, un sentier en zig-zag paraissait avoir été taillé dans le rocher et l'on pouvait compter sept chapelles ou reposoirs, à distances égales, le long de cette rampe singulière.

Sierre, où nous entrons, est un bourg assez agréable par la blancheur de ses maisons et plus encore par sa riante situation au milieu des prairies et des vergers. On y voit une église et des bâtiments plus ornés que ceux du reste du Valais ; c'est le domicile des gens les plus riches et d'une partie de la noblesse du pays ; ses environs produisent des vins muscats et de la malvoisie ; c'est là que les voyageurs venant de Sion dans l'intention de visiter les bains de

Louëch, quittent leurs voitures et prennent des mulets pour gravir jusqu'aux bains qui sont éloignés de cinq lieues. « A propos de Louëch, me dit M. Desrives, permettez-moi de vous dire un mot de ses bains d'eaux minérales. La ville de Louëch, placée sur les flancs d'une montagne, est fortifiée d'ailleurs par un château gothique : l'habillement, la figure et le langage de ses habitants ne sont guères moins remarquables que le pays qu'ils habitent. Des chaumières, dans une prairie entourée des hauts rochers de la Gemmi, forment une espèce de hameau auquel on n'arrive que par un chemin difficile ; ce hameau, qui ne semble au premier coup d'œil qu'une réunion de ces demeures champêtres, refuge des bergers des Alpes, et qui, pendant l'hiver, est abandonné sous les neiges, rassemble dans la belle saison des étrangers de toutes les nations et de tous les rangs. En effet les eaux minérales de Louëch jouissent d'une réputation justement méritée dans toute la Suisse et même dans les contrées voisines. Elles sont fréquentées aussi, chaque année, par plusieurs centaines de baigneurs

qui viennent y chercher la guérison de plusieurs sortes de maux, particulièrement des rhumatismes et des maladies de peau. Les sources sont chaudes et sortent de terre à cinq mille pieds au-dessus de la mer. L'usage est de s'y baigner en commun sans aucune séparation des deux sexes, et jusqu'à vingt et trente personnes à-la-fois dans le même bain : les baigneurs sont vêtus alors d'une large chemise en laine ou en toile qui descend jusqu'à leurs pieds et se trouve fermée jusqu'au cou. Comme on passe une partie de la journée dans ces bains, on s'y établit commodément, on y lit, on y fait la conversation, on y donne des fêtes ; chaque baigneur a devant lui une petite table flottante ; de bonne heure, ces tables se couvrent de déjeûners ; ces légers bâtiments couverts de cargaisons de café, de thé, de gâteaux, vont aborder devant celui auquel ils sont adressés ; les dames valaisannes qui visitent les bains de Louëch, ornent même ces tables d'une sorte d'autel couvert de fleurs des Alpes auxquelles la vapeur de l'eau minérale rend toute leur fraîcheur, lors même qu'elles auraient été déjà fa-

nées auparavant. A l'arrivée du courrier, les lettres et les papiers distribués dans les bâtimens y apportent des nouvelles de différentes parties de l'Europe. A onze heures, on quitte le bain ; on abandonne le modeste uniforme des eaux ; et ceux qu'on avait vus confondus dans la même enceinte, reparoissent habillés chacun suivant sa fortune et la mode de son pays ; aux petits chapeaux des valaisannes se mêlent les parures plus élégantes des habitantes des grandes villes ; on forme des groupes qui parcourent les prairies, s'asseyent à l'ombre des bois, escaladent les rochers. L'heure de rentrer dans le bain ramène ces troupes errantes : le soir, on se réunit ; quelquefois même on donne des fêtes. »

Non loin de Louëch, il existe une vallée des plus sauvages ; un chemin resserré entre des rochers élevés, long de six lieues, le plus souvent rendu impraticable par les pluies et les neiges, conduit à un village qui ne communique avec le reste de la Suisse que par un glacier fréquenté des seuls chasseurs de chamois ; les habitants de Lonza demeurent, en un mot, en-

fermés et séparés du monde entier ; le langage et l'habillement du voyageur qui pénètre dans ce pays perdu, excitent une surprise générale et il ressent le même étonnement qu'il voit se peindre sur tous les visages. L'on peut se faire une idée de la simplicité des mœurs de cette peuplade inconnue ; les moindres commodités de la vie y sont ignorées ; ce peuple ne sait ni lire ni écrire ; des coches faites sur un morceau de bois sont le seul titre qu'un débiteur donne contre lui à son créancier.

Dans les Alpes, on ne saurait dire ce qui est inaccessible ou ne l'est pas, tant les apparences sont trompeuses. Il y a peu de rochers si droits que le pied d'un agile montagnard ne puisse y trouver un point d'appui, et sa main, quelque angle saillant, quelque branche ou racine pendante pour s'en aider. Un tronc d'arbre entaillé, une simple échelle lui servent à franchir les pas les plus difficiles, et il se fraye ainsi un chemin pour lui et les siens jusqu'à son petit héritage dans les nues. C'est ainsi qu'à une petite lieue des bains de Louëch, on trouve huit longues échelles qui mènent au village

d'Albinen par dessus d'affreux précipices et sur des pentes glissantes ; les habitants de l'endroit, hommes, femmes, enfants, grimpent ces échelles d'un pas assuré, jour et nuit indifféremment, souvent même chargés d'un fardeau pesant, sans se douter que le chemin ne soit pas aussi bon qu'un autre, et l'on n'a pas d'exemple qu'il leur soit arrivé d'accidents ; cependant la vue seule de ces échelles fait frémir la plupart des voyageurs.

Quand on a quitté Sierre, on franchit presque aussitôt le Rhône sur un pont de bois ; après quoi, la route s'engage dans des forêts de pins qui s'élèvent au pied des montagnes. Avant d'arriver à Pfyu, on perd de vue le fleuve pendant l'espace d'une lieue environ pour le retrouver ensuite vis-à-vis de Louëch que l'on découvre à gauche. Le beau pont de bois sur lequel on traverse alors le Rhône pour se rendre à Louëch par la route que nous suivons, est couvert d'un toit qui met la charpente, ainsi que les passans, à l'abri de la pluie et forme une galerie couverte. Plus nous avançons, plus la vallée devenait aride : ce n'était de tous côtés que mon-

ticules de sable, que cailloux parsemés de broussailles : nous entrâmes à Tourtmann, village tout-à-fait misérable, dans lequel je ne me fusse pas arrêté un seul instant si M. Destives ne m'eût mené voir, près de là, une cascade qui ne le cède guères en beauté aux plus belles de la Suisse : un sentier étroit et glissant conduit dans un fond garni de hauts rochers qui semblent avoir été ainsi disposés pour former un amphithéâtre autour du torrent qui se précipite en grande masse avec un bruit majestueux.

De Tourtmann à Viège on compte quatre lieues et demie, lesquelles par parenthèse me semblèrent d'une longueur mortelle. Toute cette partie de la vallée est triste au voyageur; presque par-tout le Rhône a exercé ses ravages; les terres y sont abandonnées ou bien mal cultivées. Ce fut donc sans déplaisir que j'aperçus les maisons hautes, noires et vieilles de Viège. Je croyais, en vérité, faire mon entrée dans une ville à juger par le nombre et la hauteur extraordinaire des maisons que je voyais, dont

quelques unes même ont de quatre à cinq étages, et je ne fus pas médiocrement étonné quand on m'apprit que Viège contenait à peine cinq cents ames. Après cela, fiez-vous-en aux apparences.

Le bourg de Viège s'étend sur la rivière dont il porte le nom, espèce de torrent presque aussi fougueux que le Rhône; il possède deux églises d'une architecture remarquable; ces bâtiments, gothiques s'il en fut jamais, se dessinent sur les montagnes que domine au loin le Mont-Rose. La vallée de Viège se déploie dans la direction du sud et de l'est sur une longueur de neuf à dix lieues jusqu'au Mont-Rose, au mont Cervin et au Mont-Moro; elle se divise en deux branches que l'on connaît sous le nom de vallées de Sass et de Saint-Nicolas. J'en parlerai plus bas. La route qui passe au pied du Mont-Cervin, ou Matterhorn, haute de dix mille deux cent quatre-vingt-quatre pieds au-dessus de la mer, est la plus élevée de toutes les routes de l'Europe; le Cervin a lui-même treize mille huit cent cinquante quatre pieds de hau-

teur ; sa sommité offre la forme d'une aiguille mince et pointue. Il est , ainsi que le Mont-Rose, situé sur les confins du Piémont ; ce dernier s'élève à quatorze mille cinq cent quatre-vingts pieds au-dessus du niveau de la mer ; il n'a point son égal en hauteur dans toute la Suisse.

M. Desrives qui venait de me donner ces premiers détails inconnus pour moi , ajouta ce qui suit : « Les vallées de Sass et de Saint-Nicolas sont non moins intéressantes que sauvages. Les hautes montagnes qui les forment, renferment des minéraux précieux ; les fleurs qui les tapissent y attirent des insectes et des papillons de toute espèce ; le spectacle d'une nature sauvage y contraste avec celui de l'industrie et du travail ; l'on voit des pentes escarpées de rochers , couvertes de champs et de prairies ; des villages sont placés dans des lieux qui , de loin , semblent inaccessibles ; de petits oratoires , des églises s'élèvent à côté des glaciers, et l'on entend en même temps le son des cloches et le bruit effrayant des avalanches. L'air vif et pur de ces lieux élevés rend aux habitants toute

leur énergie et fait disparaître ces maladies, cette langueur, cette inertie répandues dans les vallées basses ; enfin le tableau de mœurs simples ajoute à l'intérêt qu'inspirent ces montagnes. Les étrangers sont trop rares dans ces villages écartés, pour qu'on y trouve des auberges, mais chaque habitant s'empresse de leur offrir sa demeure : le voyageur s'assied à une table frugale entre le maître et le domestique, et il a peine à faire accepter le prix de cette précieuse hospitalité. Ces montagnes ont donné naissance au réformateur Thomas Plater.

Nous ne nous trouvions plus qu'à deux lieues et demie de Brigg ; nous remontâmes en voiture. Après Viège, on trouve de grandes prairies marécageuses ; des bergers et des bergères abandonnant leurs troupeaux, entrent dans ces marais, s'y enfoncent jusqu'à la ceinture, en retirent des paquets de chanvre qu'on y fait rouir, les secouent, les replongent et vont ensuite les laver dans un ruisseau : la vue d'un pareil travail désabuserait de reste ceux qui croient trouver encore dans les cam-

pagnes ces Tircis et ces Chloés, chantés par Gessner et Fontenelle. Hélas ! s'il en existe encore, ce n'est pas dans le Valais qu'il les faudra chercher.

Après avoir traversé Gamsen, nous observâmes que la vallée non seulement s'élargissait, mais même devenait plus fraîche et mieux cultivée ; insensiblement nous atteignîmes le fond de la vallée ; à l'extrémité du bassin qu'elle forme, nous distinguâmes alors la petite ville de Brigg et ses tours surmontées d'énormes globes de fer-blanc ; elle était placée au pied des glaciers, au milieu des prairies, des bois et des bosquets qui se dessinaient en superbes amphithéâtres autour d'elle. La route passa bientôt à travers un reste de mur antique qui traversait la vallée dans toute sa largeur et s'élevait sur les bases des montagnes jusqu'au point où la rapidité de la pente les rend inaccessibles. C'était une muraille qu'avaient élevée les Romains pour les mettre à couvert des incursions des barbares du haut Valais ; car ils n'avaient pas de place forte en Valais au-delà

de Sion. Presqu'incontinent nous passâmes dans le village de Gliss, dont tous les voyageurs admirent l'église, la plus belle du Valais. Enfin, me disais-je à moi-même, dans ma juste impatience, me voilà donc au pied du Simplon !!

Aspect du Simplon.

« C'est de Gliss, me dit M. Desrives, que part la nouvelle route du Simplon ; cependant nous nous rendrons à Brigg si vous le voulez bien : là seulement nous pourrons loger et prendre un peu de repos ; vous en avez besoin sans doute ; Brigg est d'ailleurs l'une des petites villes les plus intéressantes du Valais. Voyez quel tableau riant elle présente au milieu d'un pays sauvage ! des chalets dispersés sur des collines, des hameaux ombragés d'arbres, le beau village de Naters situé sur la rive opposée du Rhône, égayent et animent ses alentours ; il semble que la nature ait pris plaisir à prodiguer ici ses dons. La ville par elle-même est jolie ; vous remarquerez peut-être ces maisons bien bâties, couvertes de schistes micacés, d'un blanc brillant et argenté, et sur-tout ce château semi-gothique flanqué de quatre tours quadrangulaires, surmontées d'énormes boules

(trois

de fer-blanc qui donnent de loin à ce bourg l'apparence d'une ville russe ou asiatique. Ce château appartient à la famille Stockalper, l'une des plus anciennes et des plus riches du pays; ce que vous croirez aisément quand je vous aurai appris que presque toutes les montagnes de cette partie septentrionale du Valais sont sa propriété. Ce fut Brigg et ses environs qui éprouvèrent les plus funestes effets de la guerre que la France fit aux Valaisans en 1798 et 1799, en poursuivant l'armée austro-russe sous les ordres de Souwarow, lors de sa retraite en Italie. Les paisibles habitants de ce malheureux pays opposèrent à la supériorité du nombre et à la tactique française la plus courageuse résistance; mais forcés enfin de céder à la nécessité, le peu d'hommes qui restaient s'enfuit dans les montagnes, abandonnant ses campagnes ravagées. Peu à peu les traces de ce fléau se sont effacées; l'établissement de la route du Simplon, l'affluence des étrangers qu'elle amène dans ce pays, répandent à Brigg l'aisance et la prospérité. Cet endroit est devenu un point centre d'entrepôt pour les marchan-

dises de la Suisse, de la France et de l'Italie. On y compte jusqu'à trois ou quatre maisons de banque. A une demi-lieue de Brigg, on trouve des bains chauds qui jouissaient autrefois d'une grande renommée. De l'autre côté du Rhône, près de Naters, on recueillit dans un rocher, vers le milieu du dernier siècle, cinquante quintaux de cristaux de roche.

« Avant d'entreprendre la traversée du Simplon, reprit mon obligéant *Cicerone*, (ce à quoi nous ne devons prudemment songer que demain, au lever du jour, puisqu'en effet nous avons douze lieues à-peu-près à faire jusqu'au village de Simplon, seul endroit où, d'ici là, nous puissions faire halte), je pense, mon jeune ami, que vous ne serez pas fâché d'avoir une donnée primitive de ce Simplon que vous allez franchir, et des travaux immenses d'une route que vous venez admirer. — Vous prévenez mes plus chers desirs, répondis-je à M. Desrives, passons donc ici le reste de cette journée; demain matin nous nous mettrons en route.... Vous l'avez dit : étranger à ce pays, je ne saurais me faire une juste idée des merveilles qui

vont bientôt frapper mes yeux ; mais, dût votre récit, flattant mon imagination, me les faire supposer d'avance plus admirables qu'elles ne le seraient en effet, parlez, je vous écoute. — Je vais donc vous satisfaire : La chaîne des Alpes par-tout hérissée de pics inaccessibles, couverte de glaces et de neiges éternelles, ou sillonnée par de profonds ravins, ne peut être franchie que dans un petit nombre d'endroits. Le Simplon, situé presque à l'extrémité orientale du Valais, est l'un des passages les moins élevés de ceux qui servent à la communication de la France et de la Suisse avec l'Italie. Le plateau ou sommet de cette montagne, se trouve dominé par des glaciers d'où se précipitent plusieurs torrents. Sur le revers septentrional, la Saltine, dans le milieu de son cours, reçoit le Ganter, pour se diriger ensuite au nord, et grossir les eaux du Rhône près de Brigg. A une lieue de là, sur le revers méridional, le Krumbach et la Loquina se joignent pour former la Doveria ; cette rivière, après avoir coulé d'abord à l'est, le long de la profonde vallée de Gondo, puis au sud, va se perdre, près de

Domo-d'Ossola, dans la Toccia, qui se jette à six lieues de là dans le Lac-Majeur. Les vallées, creusées par ces divers torrents, ont facilité le développement de la route établie sur le revers des montagnes qui les entourent ; son étendue, de Brigg à Domo-d'Ossola, est de dix-neuf lieues de France. Jusqu'au commencement de ce siècle, un chemin étroit, dangereux, tracé presque au hasard au milieu des rochers et des vallées sauvages du Simplon, était le seul passage ouvert aux muletiers et à quelques voyageurs que la nécessité y conduisait ; aujourd'hui une route superbe, et praticable en toute saison, offre une communication facile entre la France et l'Italie ; le commerce en profite pour verser sur le continent les produits du sol et de l'industrie du Levant et de la mer Adriatique, en suivant la navigation du Pô et du Tesin ; il n'appartenait qu'au génie français de concevoir et d'exécuter une pareille entreprise, et de faire correspondre les canaux et les routes nouvelles de ces deux beaux pays, que la nature semblait avoir séparés par une barrière insurmontable. La postérité verra toujours dans cette route un

des beaux monuments de l'industrie humaine. C'est dans le courant de l'année 1801 que commencèrent les premiers travaux de la route du Simplon, sous la direction de M. Céard; on aime à se représenter cet ingénieur habile, traçant dans sa pensée la longue ligne que devait parcourir la route sur ces immenses montagnes; combinant à chaque pas l'utilité avec la solidité; jetant ici un pont; ailleurs perçant un rocher, là plaçant un hospice, et s'élevant toujours progressivement jusqu'à la région des neiges. Sa tâche n'était pas moins difficile qu'honorable. L'imagination peut concevoir à peine les obstacles qui s'opposaient à l'accomplissement de ce grand dessein; non seulement la route devait conserver sur toute son étendue, une largeur de vingt-quatre pieds, une inclinaison qui n'excédât pas celle de six pouces par toise; elle devait franchir des torrents et des précipices, s'enfoncer dans le sein des rochers, mais il lui fallait encore reposer souvent sur des rocs minés par le temps et par les eaux: il fallait soutenir et consolider ces antiques montagnes, construire sur leurs flancs des

massifs de muraille de cent pieds de haut , en un mot, semblables à des remparts; l'exécution de ces travaux immenses a répondu à ce qu'on pouvait attendre du talent des ingénieurs français. De Brigg à Domo-d'Ossola, la route aussi unie qu'une allée de jardin, est tracée au milieu des rochers, des précipices, et des torrents; se ployant avec élégance pour suivre les ondulations et la pente des montagnes, insensiblement elle s'élève jusqu'à la hauteur de quatre mille quatorze pieds au-dessus de Gliss, pour redescendre de cinq mille deux cent cinquante-cinq pieds jusqu'à Domo-d'Ossola; elle traverse, dans cet espace, vingt-deux ponts, sept galeries suffisamment larges pour donner passage à trois voitures de front, la principale desquelles a près de six cents pieds de long, et se trouve creusée dans le granit. Un vaste hospice s'élève au-dessus du plateau, ainsi que d'autres maisons de refuge destinées à recevoir le voyageur fatigué ou surpris par les neiges.

Il n'est point de passage de hautes montagnes sur lequel la nature n'ait placé des objets intéressants; les savants, les artistes, ou les

voyageurs que la curiosité seule y conduit, tous y trouvent des objets d'admiration, des sujets inépuisables d'études et d'observations. Ces masses énormes et antiques, l'aspect sauvage des rochers, des forêts, et des glaces éternelles qui les couronnent, celui des torrents qui se précipitent en cascades, et dont le bruit lointain interrompt le silence des vallées, tout cet ensemble forme une scène de grandeur qui change à chaque pas, émeut l'ame et lui fait éprouver des sensations profondes auxquelles la fraîcheur et la pureté de l'air que l'on respire donnent encore plus de vivacité. Voilà ce que l'on éprouve par-tout dans les Alpes ; mais nulle part aussi fortement que sur le Simplon. Il est peu de montagnes en effet où la nature déploie tant de variété et d'originalité. Si l'on prend les objets isolément, on voit par-tout des contrastes et du piquant dans les détails ; si l'on examine l'ensemble, tout est grandeur et harmonie. Ici c'est une forêt sombre, un chalet solitaire ; là un rocher menaçant, et des eaux qui bouillonnent sur des débris. Si, fatigué de ces objets rapprochés, le voyageur cherche des

tableaux plus vastes, à l'instant ses regards plongent dans une vallée profonde, ou bien ils errent sur les escarpements des monts, et peuvent à peine s'élever assez pour en mesurer les cimes éclatantes. Il ne sait ce qu'il doit admirer le plus, ou la beauté des sites qui l'entourent, ou la manière ingénieuse avec laquelle on a surmonté les obstacles qui s'opposaient à la perfection de ces travaux immenses. Telle est la succession des scènes intéressantes que la nouvelle route présente au voyageur. Là, sans courir de dangers, il jouit des points de vue les plus imposants ; la nature prenant tour-à-tour des aspects sauvages et terribles, aimables et rians, se montre à lui toujours grande et sublime : enfin, dans le même jour, il peut voir le Valais et le Rhône, s'élever, en admirant à chaque pas le triomphe de l'art sur les obstacles de la nature, jusque dans la région des glaces, et se reposer le soir sous le beau ciel de l'Italie.

« Telle est enfin la montagne du Simplon qui est par-tout empreinte des grands traits de la nature ; telle est cette route magnifique qui,

dans ses divers développemens, a su franchir des précipices, affronter des glaciers, s'embellir de tous les paysages et de tous les effets pittoresques des Alpes qu'elle traverse; ses ponts et ses galeries sur-tout rappellent les plus beaux ouvrages des Romains; malheureusement les torrents et les avalanches qui se précipitent des sommets voisins, ne tarderaient pas à rendre la route impraticable, si l'on n'y faisait tous les ans d'assez grandes réparations. Le côté méridional du Simplon, moins exposé que le côté septentrional aux avalanches, l'est bien davantage aux chutes de pierres; et disons-le franchement, le gouvernement Sarde s'empresse fort peu d'entretenir, de son côté, une route qu'il regarde comme de pur luxe, et qui l'expose, en temps de guerre, pour le plaisir bien gratuit de faire voyager quelques Anglais et quelques Russes, car le Simplon n'est point une route de commerce: il n'y a encore passé que des chaises de poste et du canon. Ne pas entretenir cette route, c'est la détruire; son sort est facile à prévoir. »

Passage du Simplon.

Nous nous sommes levés d'assez bonne heure : notre chaise de poste nous attendait : mon cœur tressaillit de plaisir en pensant que j'allais bientôt assister moi-même au grand spectacle de la nature sauvage vaincue par le génie de l'homme ; que j'allais, en moins de quinze heures de temps , voir se déployer sous mes yeux en détail , une à une , toutes ces beautés , toutes ces horreurs sublimes dont l'on m'avait, la veille, tracé un tableau si imposant. Nous voilà partis. Au lieu d'aller reprendre à Gliss le commencement de la route du Simplon, nous nous dirigeâmes par l'embranchement de communication dont la ville de Brigg a fait les frais , qui monte assez rapidement , il est vrai , en serpentant jusqu'au sommet de la première arrête de la montagne qu'on doit franchir ; la route qui part de Gliss , laisse Brigg sur la gauche ; le premier ouvrage remarquable qui s'y

rencontre, est un beau pont sous lequel le torrent de la Saltine roule ses eaux écumeuses à une grande profondeur; c'est l'un des plus grands de toute la route. La seule arche dont il se compose, construite en mélèze, a quatre-vingt-quatre pieds d'ouverture et repose sur des culées de cent pieds d'élévation; on a couvert ce pont afin de garantir de la pluie la charpente de l'arche.

Après avoir passé la Saltine, la route s'élève par une pente douce, en suivant par de longs contours toutes les sinuosités de cette partie de la chaîne des Alpes. On laisse bientôt, à sa gauche, une chapelle placée sur le flanc de la montagne, et plusieurs petits oratoires bâtis sur le chemin qui y conduit; ces chapelles sont assez communes dans le Valais: là, lorsque le pays est affligé de quelque fléau, se dirigent de longues processions; le laboureur vient y demander de la pluie pour son champ; le berger, la fin des maux qui attaquent ses bestiaux; le temple où se réunissent tant de vœux, s'élève à côté du champ desséché par la chaleur, au milieu des pâturages dans lesquels les trou-

peaux languissent, non loin de l'avalanche qui a tout renversé sur son passage.

On monte le Simplon presque sans s'en apercevoir, au moyen d'une inclinaison toujours adroitement ménagée; cette pente est le plus souvent de deux pouces par toise, quelquefois de six, mais jamais de plus; la route est unie, bien ferrée; un bon cheval y trotte en montant comme en descendant, et jamais voiture n'est forcée d'enrayer.

Nous avons parcouru tout au plus une lieue que déjà nous nous trouvions à près de deux mille pieds de hauteur, au milieu d'une belle forêt de mélèzes où la fraîcheur et l'ombrage semblent concourir à rendre la route agréable aux voyageurs. Lorsqu'on a une fois atteint le sommet de la montagne de Léria qui sépare la vallée du Rhône de celle de Ganter, on découvre un point de vue des plus variés; dans le lointain, toute la plaine du Valais avec son fleuve et les montagnes qui la bordent; au nord, les glaciers et les pics de la Suisse qui tranchent dans l'horizon et semblent s'élancer

dans un ciel d'azur; au-dessous le plateau de Brigg, varié de cultures et peuplé de paysages divers, et l'immense profondeur de la vallée qui retentit du bruit de la Saltine qui la traverse. En face de la forêt, domine le Glirs-Horn qui semble placé devant la route pour produire un grand effet, et dont la forme et la couleur du rocher tranchent d'une manière admirable avec toute la verdure des mélèzes de la montagne.

En suivant le développement des montagnes qui bordent les vallées de Ganter et de la Saltine, depuis leurs bases couvertes de sombres forêts jusqu'à leurs cimes couronnées de rochers nus et de glaces, nous voyions serpenter à nos pieds l'ancienne route sur des rochers escarpés; bientôt elle descendait rapidement dans le fond de la vallée de Ganter, tandis que la nouvelle se jette à gauche et remonte cette vallée jusqu'à sa naissance. Nous continuâmes ainsi de nous élever pendant plus de trois lieues; nous respirions je ne sais quelle fraîcheur éthérée et nous goûtions à-la-fois le plai-

sir de contempler, sans danger, sans effroi, les escarpements des vallées et les précipices que nous franchissions.

Bientôt la route, suivant de longs contours, se fléchit selon toutes les sinuosités de la montagne, et va chercher au fond de la vallée le *pont de Ganter*, sans contredit l'un des plus hardis de ce passage : son ouverture est en effet de soixante-quatorze pieds, et il est situé dans une gorge où deux torrents se réunissent en un lieu exposé à de fréquentes avalanches. Non seulement son architecture élégante et sa blancheur frappent singulièrement les regards au milieu des sombres forêts qui l'entourent, mais la solidité de sa construction est telle que la chute des avalanches ne peut être pour les voyageurs qu'un spectacle et jamais un danger.

Non loin du pont de Ganter est le chalet de Berenzaal qui appartient à la famille Stockalper ; nous nous y arrêtâmes un moment pour faire rafraîchir nos chevaux ; la situation de ce chalet est agréable et la vie de ceux qui l'occupent, doit être fort douce dans la belle saison. Dès la fin de l'automne, le Simplon se couvre

de neiges ; les orages les entassent et rendent le passage dangereux ; les bergers des campagnes voisines se retirent dans la plaine , les habitants du châlet restent seuls sur la montagne ; un flambeau de mélèze résineux les éclaire pendant les longues soirées ; souvent lorsque les neiges empêchent de distinguer le chemin , et que le vent souffle avec violence , un pauvre passager accablé de fatigues vient frapper à la porte du châlet et bénit le toit qui le met à l'abri du froid et de l'orage. On compte sept maisons de refuge sur la pente septentrionale du Simplon du côté du Valais , et trois sur la pente méridionale du côté de l'Italie ; ces maisons , solidement construites et placées dans les endroits les plus exposés , ont deux ou trois chambres à feu au rez de chaussée et autant au premier étage ; elles sont toujours habitées , et , en cas d'accident , on y peut passer la nuit.

Au fur et à mesure que nous avançons , la route se perdait dans une seconde forêt de sapins et de mélèzes ; vingt fois , dupe de l'illusion , je croyais voyager dans un parc magique , tant les arbres s'élèvent à l'envi et om-

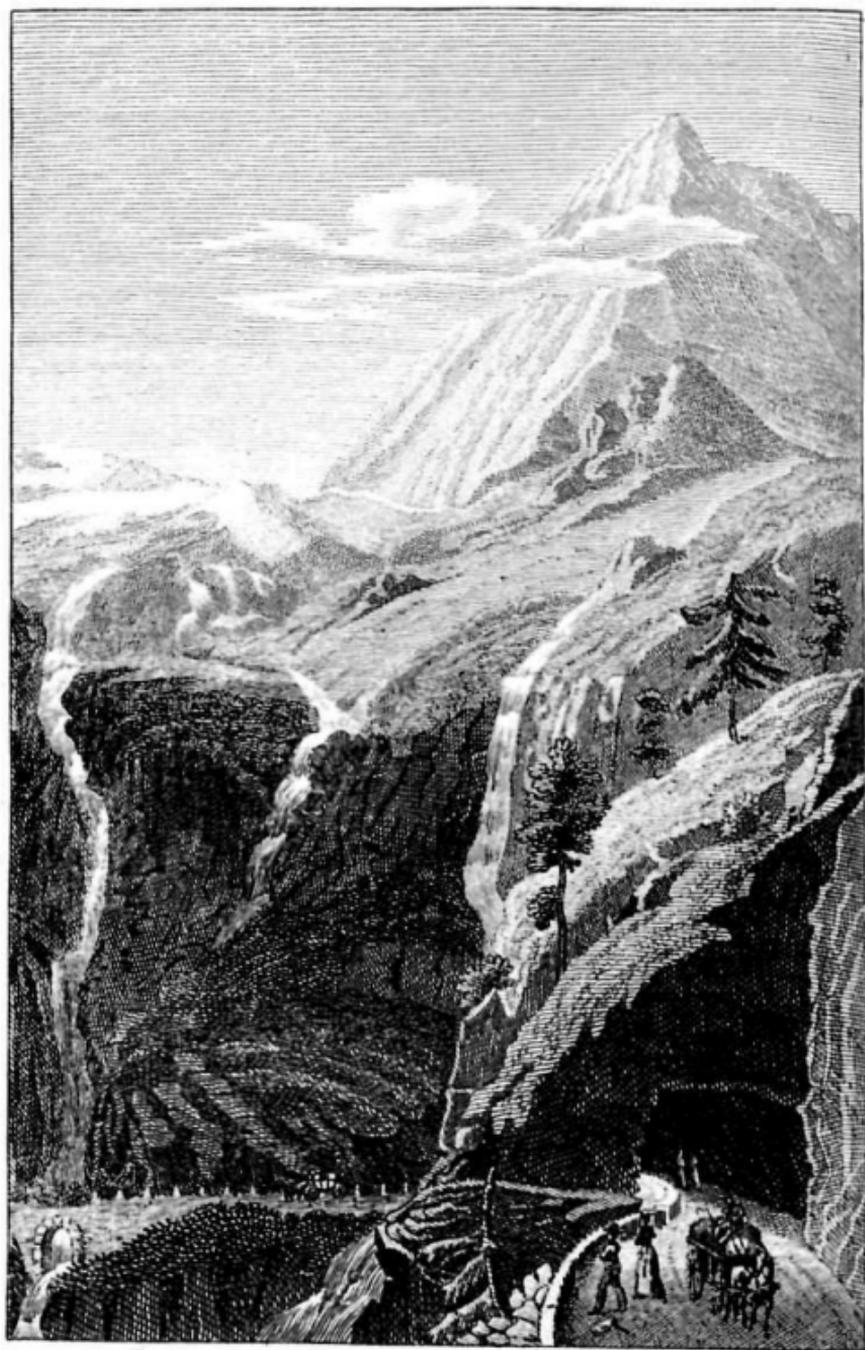
bragent la tête du voyageur. Mais, à chaque pas, les sites changent et se multiplient. La vallée de Ganter a disparu et celle de la Saltine s'est offerte à nos regards, ainsi que l'ancienne route qui est au fond du précipice.

Après deux heures de marche nous parvînmes enfin à la première galerie, celle de Schalbet ; pratiquée sur l'un des points les plus élevés de ce passage, rien n'en masque la vue. J'étais impatient d'y pénétrer, c'était en effet la première de cette nature que je traversais : elle m'offrit un spectacle inattendu et magnifique ; M. Desrives ne partagea pas à beaucoup près mon admiration. « Patience, patience, me dit-il toujours, vous allez voir quelque chose de plus imposant, de plus beau. — Quoi donc, repris-je, avec une sorte de dépit ? — Quoi ! eh parbleu, le Rosboden ! regardez devant vous. » Nous sortions alors de cette grotte sombre qui n'a, soit dit en passant, guères moins de cent pieds de long, quand mes regards furent soudain frappés de l'aspect de ce Rosboden, dont la cime éclatante et élevée do-

minait toutes les montagnes voisines. A mesure que nous avançons, mon œil s'abaissait du sommet de ce mont orgueilleux, jusqu'au fond de l'abyme où, se précipitant avec fracas, la Tavernette et la Saltine roulaient tumultueusement leurs ondes écumeuses. Mon ame fut encore électrisée par la beauté de cette majestueuse horreur.

Peu après la galerie de Schalbet, nous observâmes que les arbres diminuaient, languissaient et cessaient enfin de végéter; des buissons de Rhododendron les remplaçaient et couvraient le petit nombre de rochers dont les glaces ne s'étaient point emparées. L'éclat de sa fleur appelée *Rose des Alpes* récréait nos yeux qu'attristait tant soit peu la vue monotone des glaciers que nous apercevions de la route; on leur donne le nom de *Tavernette*: les eaux qui s'en échappaient formaient une infinité de cascades auxquelles on a ménagé, pour la route, un passage. Ce lieu qui, dans les beaux jours d'été, présente des effets grands et pittoresques, devient, dit-on, très dangereux le reste de l'année, à cause des violents coups de





Vue de la galerie des Glaciers.

Vue de la galerie des Glaciers. :

vent auxquels on y est exposé, et des neiges qui s'y accumulent pendant l'hiver.

En élevant nos regards, nous vîmes, au-dessus des glaciers, le Schonhorn élever majestueusement sa cime bleuâtre dans les airs : c'est au pied de cette montagne et d'une colline couverte de Rhododendrons que nous passâmes la *galerie des glaciers* ; sa longueur est de cent trente pieds. Les rochers au travers desquels elle est pratiquée ont une infinité de scissures où l'eau filtre et humecte sans cesse les parois de la galerie ; à la plus légère variation de température, cette eau se congèle et produit une quantité de stalactites plus ou moins curieuses. Je voulais m'arrêter pour jouir de ce coup d'œil bizarre, mais mon cher compagnon de voyage, avec sa prévenance accoutumée, me fit observer que le froid et le courant d'air perpétuel qui régnaient dans cette galerie, en rendaient le séjour aussi dangereux qu'incommode ; il m'ajouta que cette galerie était souvent obstruée de neige.

Nous nous trouvions alors à peu de distance du point le plus élevé de la route du Simplon. C'est

là que l'ancien chemin se réunit au nouveau. Au moment de tourner la base du Schonhorn, M. Desrives et moi sentîmes le besoin de contempler encore le pays que nous venions de parcourir; de ce magnifique belvédér nous voyions se développer une immense perspective. Nous jetâmes un dernier regard sur le Rhône, sur le Valais, sur la Suisse, puis nous nous mîmes en devoir d'atteindre le *plateau* du Simplon.

Ce plateau est un vallon circulaire, uni, assez spacieux; de tristes rochers l'entourent de toutes parts; aucun arbre n'en voile l'affreuse nudité, la neige seule les couvre; le Rosboden qui s'élève au milieu de ces glaciers, semble commander à une nature nue, stérile, et déserte. Ici la scène a totalement changé pour le voyageur; l'aspect des bouleversements remplace la variété et le mouvement du tableau des vallées; au bruit des torrents a succédé le triste sifflement des vents. C'est dans cet affreux désert où règne un hiver perpétuel qu'on projeta originairement de fonder un vaste hospice à l'imitation de celui du Grand Saint-



Vue du Village de Simplon.

Bernard ; on le bâtit enfin , mais un peu trop magnifiquement , c'est peut-être un motif pour qu'il ne soit jamais achevé.

Du point le plus élevé du Simplon où nous nous trouvions alors , au niveau de la mer , on compte mille vingt-neuf toises. Le froid étant excessif sur ce plateau , nous le traversâmes assez rapidement ; parvenu à son extrémité , on commence à descendre sensiblement sur le revers des Alpes du côté de l'Italie. Au bout d'une demi-heure , on aperçoit à droite , au-dessous de la route , l'ancien hospice appartenant encore au baron de Stockalper : ce bâtiment gothique et de structure singulière est placé dans un fond sans arbres ; il n'a pour toute perspective que les glaciers et les rochers : dans ces lieux sauvages , c'est un refuge bien précieux pour le voyageur surpris par la tourmente des neiges.

Le vallon s'était retréci devant nous ; les montagnes ne présentaient que des rochers arides ; à peine apercevions-nous çà et là quelques mélèzes. Nous traversâmes successivement deux torrents qui descendent du Rosbo-

den. L'effet des glaciers qui se trouvaient dans la haute gorge que nous suivions alors, très rapprochés de nous, me parut des plus pittoresques : leur blancheur rare était relevée encore par la couleur sombre des sapins. Peu de temps après nous arrivâmes au village de Simplon, fort de quarante à cinquante feux ; il était deux heures et demie, M. Desrives convint avec moi de ne nous arrêter là que pour dîner : nous pouvions aller fort aisément de Simplon coucher le même jour à Domo-d'Ossola, puisque les quatre postes trois quarts que l'on compte de l'un à l'autre endroit, se font assez volontiers en quatre heures. Nous fîmes halte dans une assez bonne auberge.

Le village de Simplon est probablement le plus élevé qu'il y ait en Europe ; il est situé à quatre mille cinq cent quarante-huit pieds au-dessus du niveau de la mer, au fond d'une vallée sauvage, près d'un torrent écumeux ; ses maisons d'une construction grossière sont bâties en pierre ; les lichens qui les tapissent leur donnent un aspect jaunâtre ; la grande élévation de ce lieu et les hautes montagnes dont il



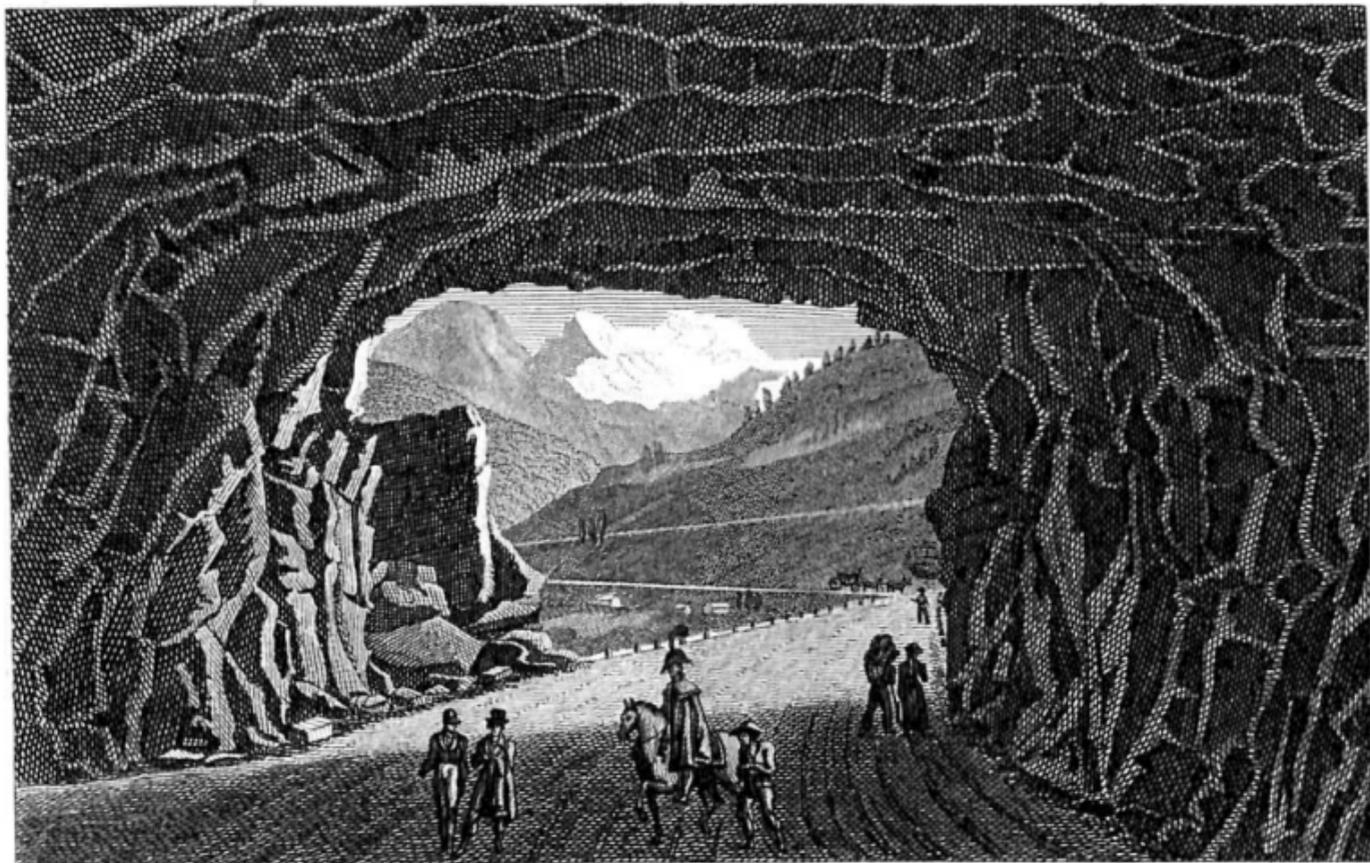
Perspective de l'intérieur de la galerie d'Ulgaby.



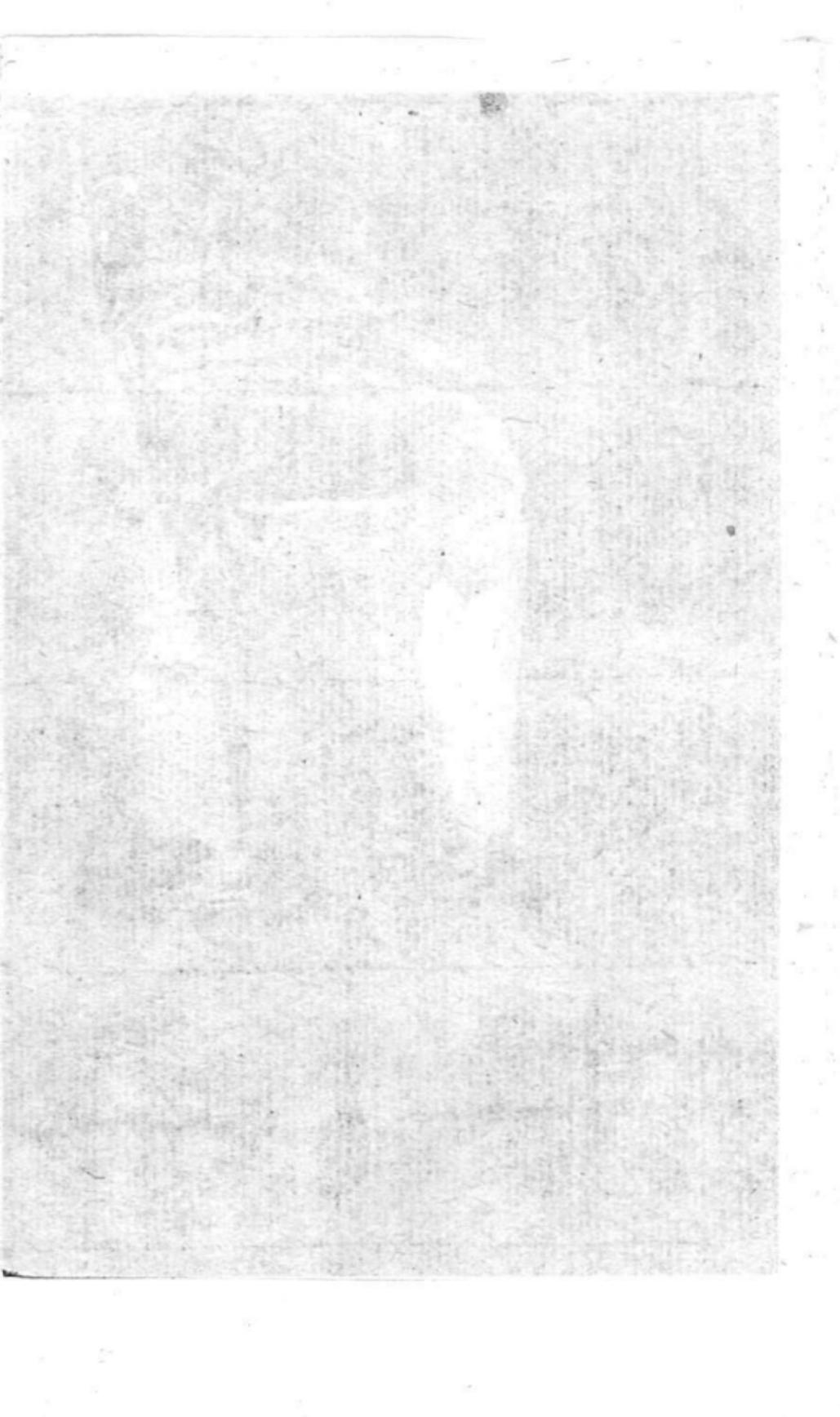
est entouré, qui le privent pendant plusieurs mois de l'année des rayons du soleil, concourent à y rendre les hivers fort longs et très rigoureux. Sa population, indépendante, robuste, et endurcie aux rigueurs excessives du climat, subsiste de quelques pâturages, des transports de marchandises, et des services qu'elle rend aux voyageurs en déblayant surtout les routes : aussi ce village est-il moins misérable qu'on ne devrait s'y attendre d'après sa position.

Partant de Simplon, on continue à descendre assez rapidement entre des montagnes resserrées ; puis, tournant sur un angle très aigu, on se trouve subitement enfoncé dans un vallon fort étroit qui porte le nom de Krumbach, et forme le commencement de la vallée de Gondo où nous devons pénétrer par la galerie d'Algaby. Ce vallon où nous entrions était tout couvert de blocs de granit et de gneiss, que les torrents avaient détachés des montagnes : c'est au milieu de ces débris que le Krumbach vient se perdre dans la Dovéria ; de l'entrée de la galerie d'Algaby, on aperçoit, en reportant

ses regards en arrière, les glaciers de Laqui et le contour qu'a décrit la route en quittant le village de Simplon. La galerie d'Algaby, longue de deux cent vingt pieds, passe pour l'une des plus grandes et des plus belles du Simplon. Dès qu'on en sort, on découvre devant soi un pays nouveau; cette vallée de Gondo prend alors le caractère terrible qui lui est propre. C'est vraiment ici, me dit M. Desrives, que la nature a coulé et frappé en bronze. D'immenses rochers s'élèvent au-dessus de nos têtes; l'intervalle qui les sépare est occupé tout entier par la route et le torrent; les arbres et les cabanes ont disparu, les travaux seuls de la route apprennent que les hommes ont pénétré dans ce lieu. Bientôt les rochers semblèrent se réunir; à peine entrevoyions-nous le ciel à une hauteur de deux mille pieds. En cet endroit, la vallée est si resserrée qu'avant les derniers travaux, un roc détaché des sommités était resté suspendu au-dessus du chemin; creusée en corniche dans le granit, la route plane, en quelque sorte, sur un précipice au fond duquel mugit la Dovéria; c'est un abyme redoutable que nous franchis-



Vue prise de l'intérieur de la galerie d'Algaby.



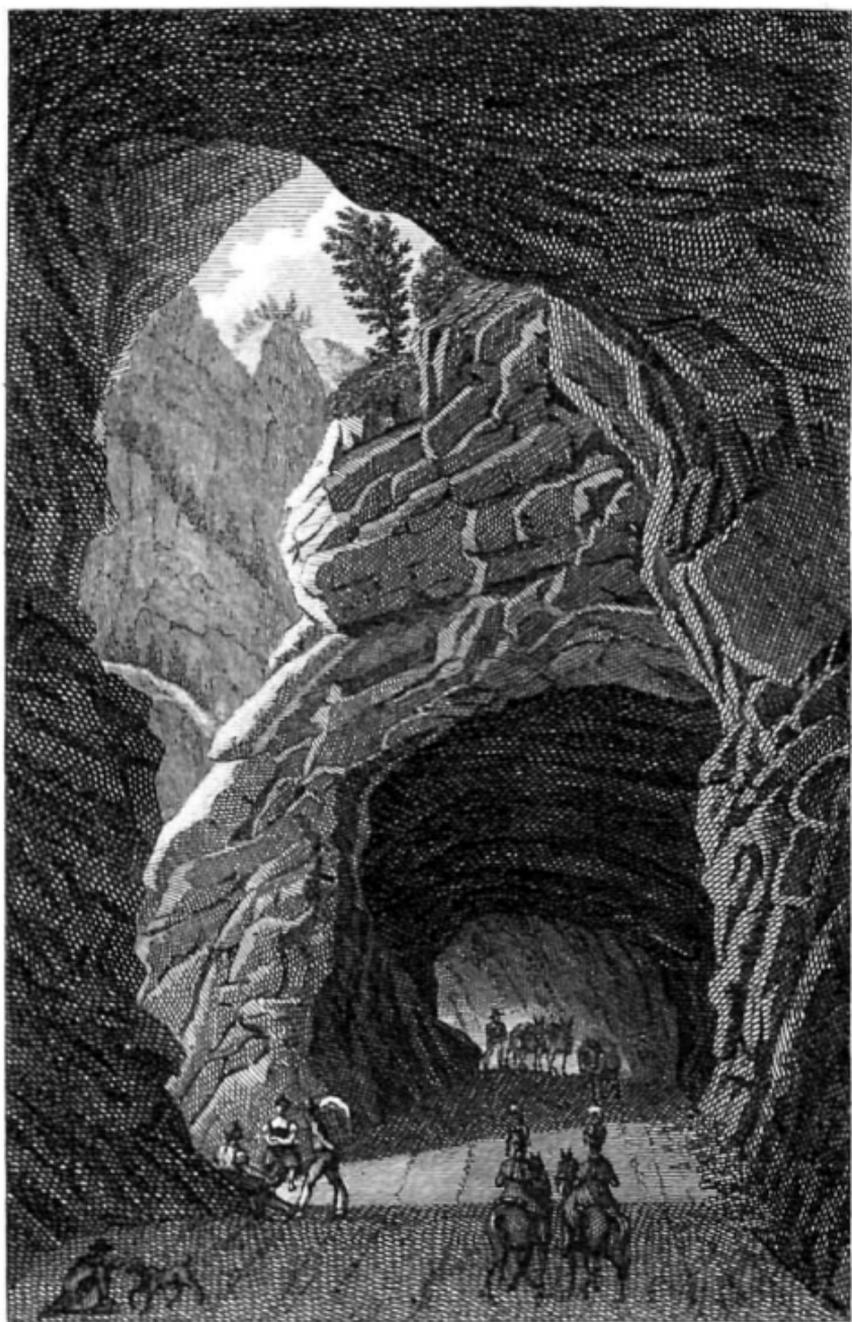
sons sur un pont élégant et solide , le *Ponte-Alto*. A mesure que le voyageur approche de ce passage remarquable , il est étourdi par le bruit du torrent ; appuyé sur le parapet , il abaisse involontairement les yeux au fond du gouffre , où une sorte de charme les tient fixés ; il contemple cette eau qui se brise avec furie sur les rocs entassés.

En poursuivant notre route , nous rencontrâmes bien , de distance en distance , des passages un peu moins étroits , mais la vallée n'en conservait pas moins un caractère sauvage ; le ciel , en harmonie avec le pays que nous parcourions , se couvrit d'un sombre voile ; en vain cherchions-nous de l'espace et du repos : les rochers étaient toujours là ; accrue par les eaux qui s'y précipitent , la Dovéria ne devenait que plus furieuse encore. Toutefois nous approchions de la grande galerie , il nous sembla que la vallée s'élargissait insensiblement ; mais à peine nous eûmes traversé de nouveau la Dovéria sur le pont de Frascinone , que nous nous retrouvâmes entourés des objets les plus menaçants : le torrent s'engouffrait entre

deux rochers de granit d'une direction verticale, d'une élévation prodigieuse, et y roulait de cascade en cascade dans un étranglement horrible, où l'œil ne plongeait qu'avec effroi; c'est dans cette enceinte des plus sublimes horreurs qu'ait pu rassembler la nature, que le génie de l'homme a marqué sa grandeur. Une énorme masse de rochers fermait le chemin; il l'a percé, il l'a creusé dans une longueur de six cent quatre-vingt-trois pieds; voilà le résultat de dix-huit mois de travail; on attaquait le rocher de quatre côtés à-la-fois; six ouvriers, attachés à chacune de ses faces, ouvraient le roc à coups de pique, et faisaient place à six autres, tous les huit heures, de manière que l'ouvrage n'était interrompu ni jour ni nuit. Cette inscription, gravée aux parois de la galerie, *ære Italo 1805*, indique que c'est en 1805 que ce grand œuvre a été terminé.

La Grande Galerie, ouvrage le plus étonnant sans doute de tous ceux du Simplon, est taillée toute entière dans le granit; deux grandes ouvertures y sont pratiquées latéralement en guise de fenêtres; mais à peine suf-

Cue de l'intérieur de la grande galerie.



Vue de l'intérieur de la grande galerie.

fisent-elles pour en éclairer l'obscurité ; elles ne vous laissent apercevoir autour de vous qu'énormes masses entassées , escarpements , précipices ; en un mot , rien de plus lugubre que l'entrée de cette sombre grotte. Presque sous ses pieds , on entend d'abord la Dovéria qui se jette dans un gouffre de plus de trois cents pieds de profondeur perpendiculaire ; à mesure qu'on pénètre dans la galerie , le bruit des pas des chevaux , des roues des voitures et des cascades , retentit sous les voûtes sonores. Enfin , après avoir fait plus de deux cents pas dans l'obscurité , on revoit la lumière , pour franchir presque immédiatement après un pont d'une construction singulièrement hardie , jeté sur les eaux de la Frascinone qui tombent , en brillante cascade , du haut de la montagne au fond du précipice où elles s'engloutissent.

La multitude de sensations vives et d'émotions fortes que je venais d'éprouver presque successivement , avait comme absorbé mon être et anéanti mes facultés ; mon œil était las d'admirer ; « Eh bien , vous le voyez , me dit l'ami Desrives , en me tirant de mon état d'extase et

de léthargie ; cette vallée de Gondo porte partout les traces des siècles et des révolutions successives qu'ont éprouvées les Alpes ; la main puissante qui éleva sur leurs bases ces immenses murailles de granit, et sembla leur imprimer un caractère d'indestructibilité, n'a pas voulu pourtant les soustraire à la destruction du temps ; partout, sur les flancs de cette chaîne de montagnes, à une hauteur même prodigieuse, on aperçoit les sillonnements, les excavations et l'action diverse des eaux qui creusèrent la vallée ; ces blocs énormes de granit, précipités des cimes, des monts dans le torrent, l'effet terrible que leur chute a pu produire, reviennent encore effrayer l'imagination. »

Nous continuâmes de suivre, avec une admiration mêlée de terreur, la pente rapide de la route ; plus nous avancions, plus les rochers semblaient s'élever : ils étaient coupés perpendiculairement, et semblables à d'énormes tours ; on eût été tenté de les croire taillés par la main de l'homme, si leurs immenses proportions n'en avaient démontré



Vue de la nouvelle route, près de la grande galerie.

de léthargie ; cette vallée de Gondo porte partout les traces des siècles et des révolutions successives qu'ont éprouvées les Alpes ; la main puissante qui éleva sur leurs bases ces immenses murailles de granit, et sembla leur opposer un caractère d'indestructibilité, n'a pas voulu pourtant les soustraire à la destruction du temps ; partout, sur les flancs de cette chaîne de montagnes, à une hauteur même prodigieuse, on aperçoit les sillonnemens, les excavations et l'action diverse des eaux qui décusèrent la vallée ; ces blocs énormes de granit, précipités des cimes des monts dans le torrent, l'effet terrible que leur chute a pu produire, reviennent encore effrayer l'imagination.

Nous continuâmes de suivre, avec une admiration mêlée de terreur, le cours rapide de la rivière ; plus nous avançons, plus les rochers semblaient s'élever : ils étaient coupés perpendiculairement, et semblables à d'énormes tours ; on eût été tenté de les croire taillés par la main de l'homme, si leurs immenses proportions n'en avaient démontré



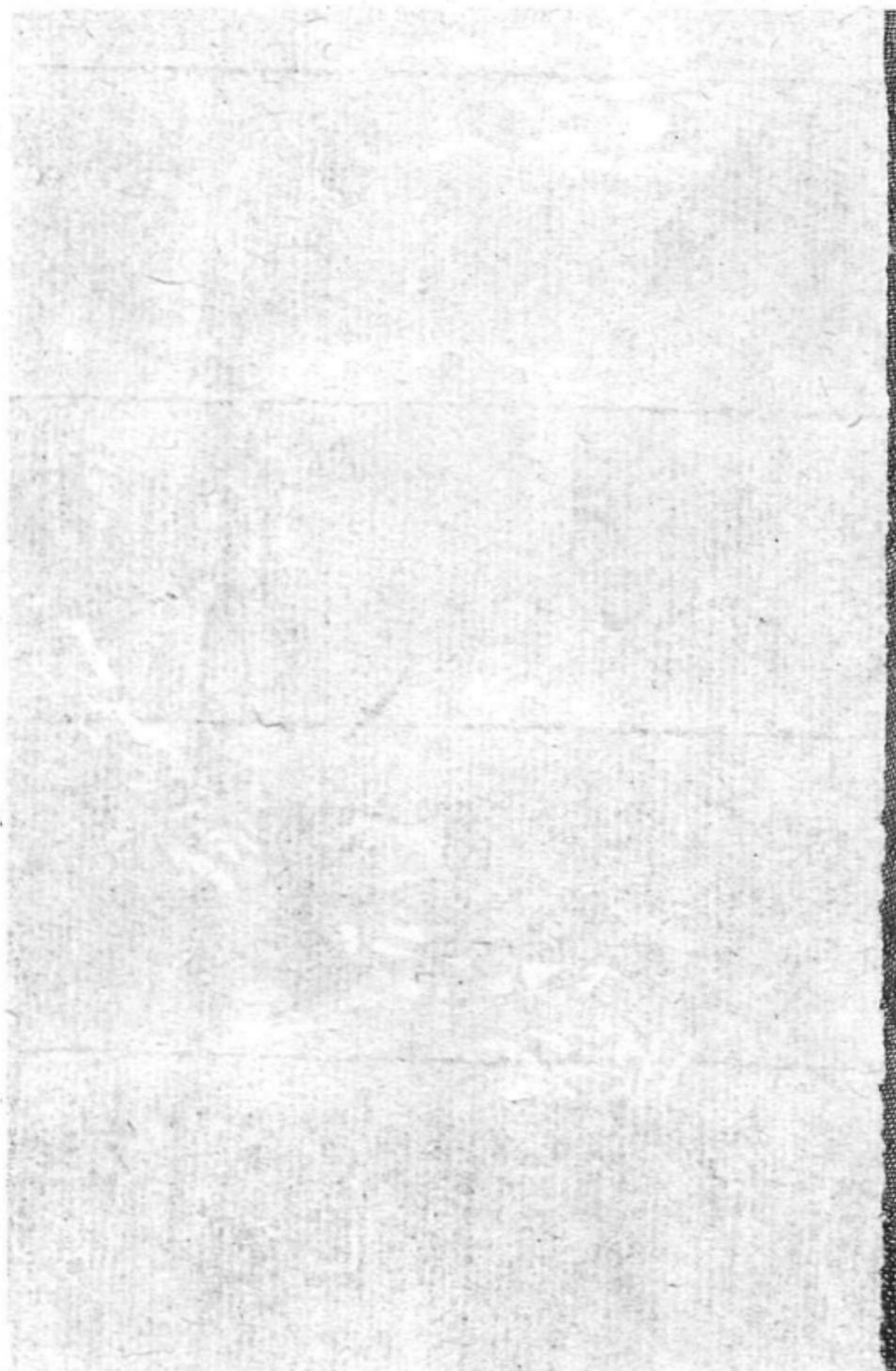
Vue de la nouvelle route, près de la grande galerie.

l'impossibilité. A chaque instant, de nouvelles cascades allaient se perdre dans la Dovéria qui les engloutissait avec fracas dans ses eaux écumantes. Enfin nous aperçûmes quelques maisons au milieu desquelles s'élevait un grand bâtiment d'une architecture bizarre. Ses huit étages, ses petites fenêtres grillées, sa triste situation, lui donnaient plutôt l'air d'une prison que d'une maison de refuge où le voyageur, surpris par la tourmente, trouve un abri. Cette grande habitation isolée appartient encore au Valaisan Stockalper ; cet ami de l'humanité a décidément, depuis Martigny jusqu'à Domo-d'Ossola, semé par intervalle près de trente lieues de ses habitations. La bonté de son cœur, la grandeur de ses entreprises et ses bienfaits innombrables, lui ont mérité dans son pays le surnom de *Grand*. C'est, selon moi, justice rendue.

Après avoir donc longé à gauche l'auberge dont je viens de parler, et laissé derrière nous les quatre ou cinq maisons qui forment avec elle le triste village de Gondo, nous jetâmes les yeux à droite, au fond de cette horrible

vallée, sur une petite chapelle d'un aspect sauvage, près de laquelle les habitants de Gondo rangent avec soin les os et les crânes de leurs ancêtres. A deux portées de fusil au-delà de Gondo, nous passâmes la frontière du Valais : elle est marquée par une Madone placée sur la droite de la route. Mais déjà la vallée perd tant soit peu de son caractère sauvage : les sapins ont disparu ; le noyer et le châtaignier commencent à parer les collines.

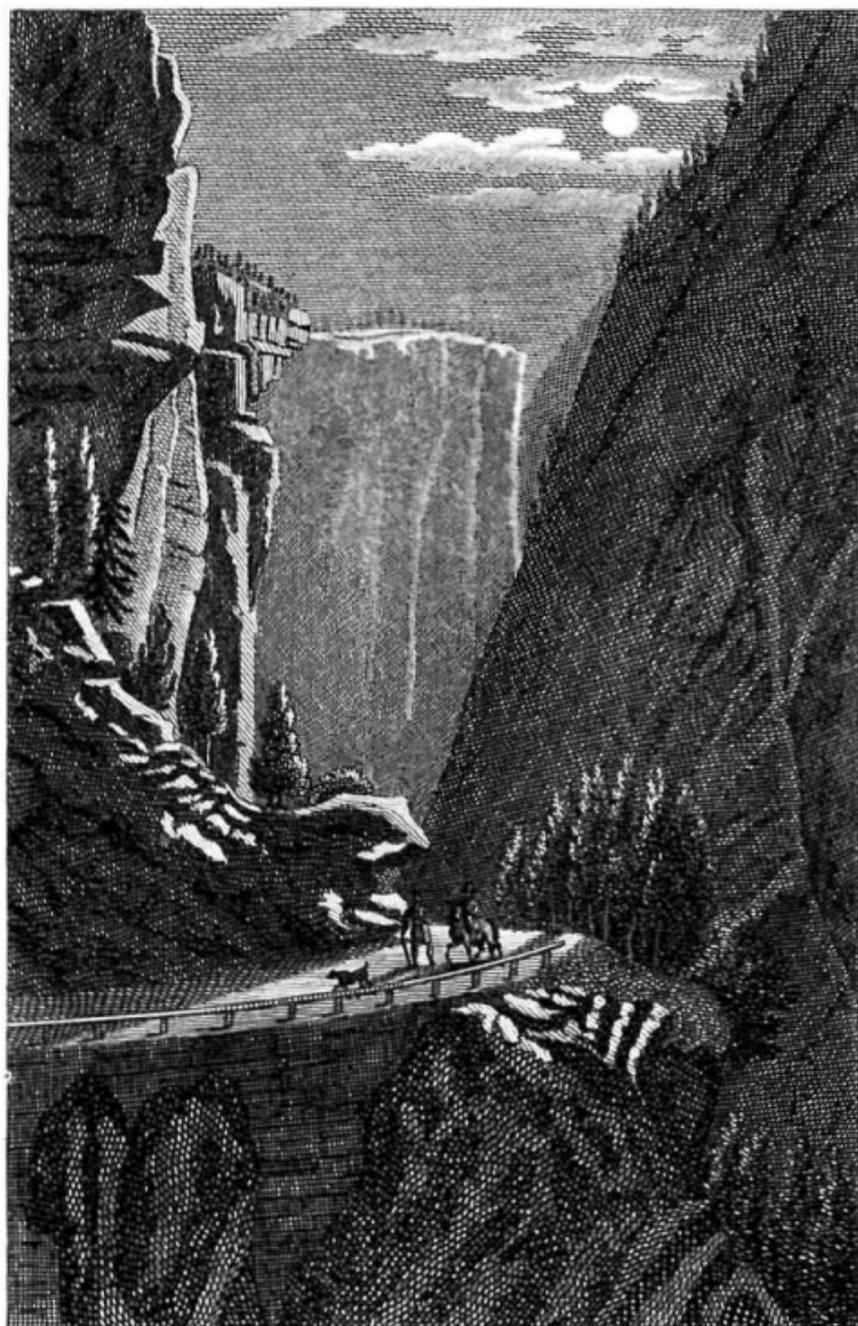
« Tandis que nous cheminions vers Iselle qui n'est distant de nous que d'une lieue, je vais, dit mon compagnon de voyage, vous raconter une anecdote que cette partie du Simplon, que nous parcourons, me rappelle ; vous l'entendrez avec plaisir, car elle consacre un trait d'intrépidité française : il vous souvient qu'en 1799 le Simplon fut successivement occupé par les Français et les Autrichiens qui s'en disputaient le passage. En mai 1800, le général Bèthencourt fut envoyé à la tête d'une colonne de mille hommes, tant Français que Suisses, avec ordre d'occuper le pas d'Iselle ; des chutes de neige et de rochers avaient emporté un pont ;



...ue pres de Gondo.

valle, sur une petite cascade d'un aspect sauvage, près de laquelle les habitants de Condorcourt avec soin les os et les crânes de leurs ancêtres, à deux pouces de l'air ancien, sont déposés, sans sépulture, la frontière du Valais, elle est traversée par une Madone. Elle se sur le lac de la route. Mais déjà la vallée perd tout son caractère sauvage, les sapins ont disparu; le ruyet et le chamois commencent à parer les collines.

Tandis que nous cheminions vers Iselle qui n'est distant de nous que d'une lieue, je vais, dit-il, vous raconter une anecdote que cette partie du Simplon, que nous parcourons, se rappelle; vous l'entendrez avec plaisir, car elle concerne un trait d'intrepidité française. Il vous souvient qu'en 1799 le Simplon fut en possession occupé par les Français et les Autrichiens qui s'en disputaient le passage. En mai 1800, le général Balthazard fut envoyé à la tête d'une colonne de mille hommes, tant Français que Suisses, avec ordre d'occuper le pas d'acier; des chutes de neige et de rochers avaient emporté un pont;



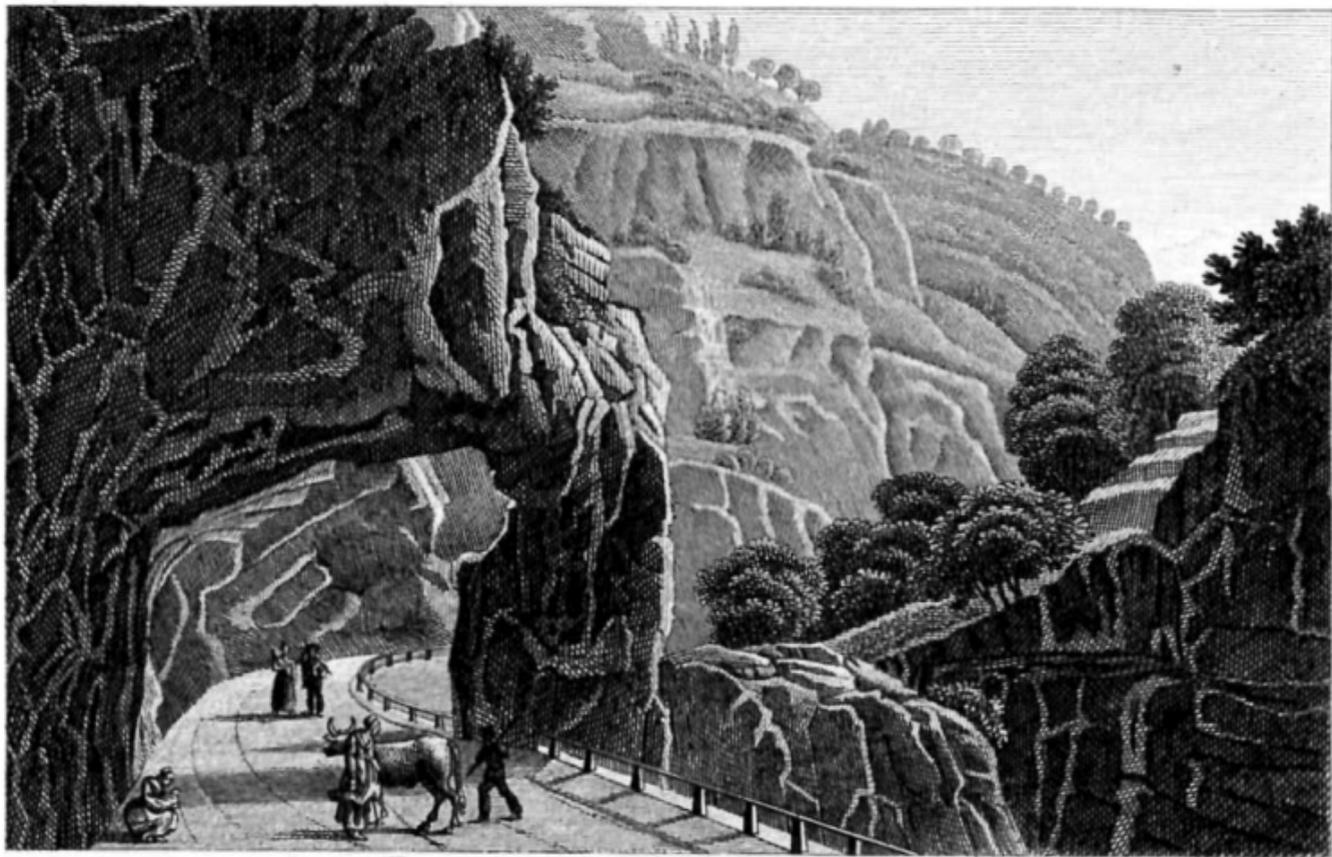
Rue près de Gondo.

le chemin se trouvait interrompu par un abyme de soixante pieds de largeur. Un volontaire plein de valeur s'offrit de tenter l'entreprise la plus hasardeuse ; il entra dans les trous de la paroi latérale qui servaient naguères à recevoir les poutres du pont : en passant ainsi d'une ouverture à l'autre , il arriva heureusement sur l'autre bord du précipice ; une corde qu'il avait apportée fut fixée à hauteur d'appui des deux côtés du rocher. Le général Béthencourt passa le second, en se suspendant à la corde tendue au-dessus de l'abyme ; les mille soldats le suivirent chargés de leurs armes et de leurs havresacs. En mémoire de ce trait d'intrépidité on a gravé dans le roc les noms des officiers qui les commandaient ; cinq chiens étaient à la suite de ce bataillon ; lorsque le dernier homme eut franchi le pas, ces pauvres animaux se précipitèrent tous à-la-fois dans l'abyme ; trois d'entre eux furent entraînés à l'instant par les eaux impétueuses du torrent. Les deux autres eurent la force de lutter contre le courant et parvinrent sur la rive opposée ; ils atteignirent le haut du précipice où

ils arrivèrent tout sanglants aux pieds de leurs maîtres. »

Tandis que M. Desrives parlait, j'avais eu le loisir de remarquer sur notre route une cascade d'un effet particulier ; l'eau s'élançait avec force de la montagne ; ensuite elle glissait à une grande hauteur avec la rapidité d'un trait sur un roc incliné, pour s'arrêter de là dans un bassin qu'elle s'était creusé, d'où elle sortait incontinent pour aller se perdre dans la Dovéria.

Iselle que nous traversâmes bientôt est le premier village du royaume d'Italie ; il est agréablement situé, des prés l'entourent, des arbres l'ombragent ; on y a placé la douane avec le relais. Non loin de là nous trouvâmes la galerie d'Iselle ; elle n'est remarquable ni par sa longueur, ni par la difficulté de sa construction ; en revanche sa position, les sites qui l'entourent lui donnent un air pittoresque ; par un de ces caprices bizarres de la nature elle forme un tableau gracieux et riant tandis que ceux qui l'ont précédé, inspiraient une admiration mêlée d'effroi. Cette galerie



Vue de la galerie d'Isère.

percées dans des rochers dont le partie saillie reposait sur une colonne du côté du nord; ces rochers formaient de cette masse enorme une sorte avec la verdure des collines qui se voyait de tout le tableau: elles sont ornées de plusieurs cascades que les rayons du soleil rendent d'une blancheur éblouissante.

En sortant de la gallerie d'Iselle, nous découvrirent les montagnes moins élevées; je pensai que nous avions atteint le bord de la vallée de l'Ardo; mais à peine nous fumes-nous avancés un quart de lieue seulement que la nature reprenant tout à coup le caractère sombre qu'elle semblait avoir quitté, se fit voir à nous avec terrible et plus effrayante que jamais. Les rochers de granit entièrement nus s'élevaient perpendiculairement: taillés en forme de cubes et fendus jusqu'à leur base, ils avaient l'apparence de bastions immenses; rien n'était plus imposant que l'aspect de ces masses antiques minées par le temps et les eaux, et entassées de débris que les siècles en avaient détachés. ces débris épars çà et là, ou bien en-

Original of the ...

est percée dans des rochers dont la partie saillante repose sur une colonne du côté du nord ; la couleur rembrunie de cette masse énorme contraste avec la fraîche verdure des collines qui servent de fond au tableau ; elles sont ornées de plusieurs cascades que les rayons du soleil font paroître d'une blancheur éblouissante.

Sortant de la galerie d'Iselle , nous découvrîmes des montagnes moins escarpées ; je pensais que nous avions atteint le fond de la vallée de Gondo ; mais à peine nous fûmes-nous avancés un quart de lieue seulement que la nature reprenant tout à coup le caractère sombre qu'elle semblait avoir quitté , se fit voir à nos yeux terrible et plus effrayante que jamais. Les rochers de granit entièrement nus s'élevaient perpendiculairement : taillés en forme de cubes et fendus jusqu'à leur base , ils avaient l'apparence de bastions immenses ; rien n'était plus imposant que l'aspect de ces masses antiques minées par le temps et les eaux, et entourées de débris que les siècles en avaient détachés : ces débris épars çà et là , ou bien en-

tassés les uns sur les autres, se trouvent suspendus sur la tête du voyageur qu'ils menacent d'écraser ; c'est au milieu de ce bouleversement général, de ces ruines terribles et du fracas d'un torrent impétueux, que la route poursuit son cours, opposant à la chute de ces débris comme au courant de la Dovéria un massif de muraille aussi remarquable par sa solidité que par son étendue.

Peu-à-peu nous vîmes s'entr'ouvrir les cotteaux de Dovedro ; à cet aspect j'éprouvai soudain quelque chose de semblable à ce que ressent l'homme qui, tourmenté long-temps d'un songe pénible, voit au moment du réveil se dissiper les images sinistres qui l'agitaient ; mon œil lassé de tant de sombres horreurs, se soulageait et se reposait avec délices sur cette riante perspective. Ici c'était l'enfer, et là l'Élysée.

On entre dans la vallée de Dovedro par un pont de pierre d'une architecture à-la-fois élégante et simple au-dessous duquel, après avoir coulé sur un pavé construit pour la solidité du pont, la Cherasca va joindre ses eaux

à celles de la Dovéria. Bientôt chaque objet repose la vue du voyageur ; ses regards errent délicieusement sur les prairies, sur les coteaux couverts de châtaigniers, sur les montagnes qui les couronnent. Ici la vigne commence à s'élever sur un tapis de verdure, et forme des festons ; là elle entoure des villages éclatants de blancheur : la différence de leurs constructions, l'élégance des clochers qui les dominant, la fraîcheur des ombrages qui les entourent, un ciel pur et riant, tout annonce un climat nouveau.

Mais nos jouissances ne devaient pas être de longue durée. Nous ne tardâmes pas à nous éloigner des riants coteaux de Dovedro ; et la route continuant à descendre nous ramena entre les rochers où se retrouvent la Dovéria et ses flots tumultueux. L'imagination, calmée par des scènes tranquilles, ne peut revenir aussi brusquement aux impressions terribles qui l'affectaient auparavant ; nous franchîmes avec impatience ces sites sauvages, mais peu-à-peu les lignes s'adoucirent, les rochers s'inclinèrent et bien que la vallée fût toujours

très étroite et couverte de débris, néanmoins le gazon et les arbrisseaux diminuaient l'aspérité de ces lieux. Alors que nous nous plaisions à remarquer ce changement de scène, nous aperçûmes un énorme rocher qui s'avance dans le torrent : la *galerie de Crevola*, la dernière du Simplon, le traverse en ligne droite sur une longueur de cent soixante-dix pieds. Dès que nous l'eûmes passée, la route, descendant toujours avec rapidité, nous conduisit hors des rochers et loin de la Dovéria.

Domo-d'Ossola , Ailla.

On se croit enfin hors des Alpes en voyant se développer devant soi la riante plaine de Domo. Aux passages les plus étroits, aux vallées les plus sauvages, aux aspects les plus affreux, au bruit assourdissant d'un torrent impétueux, succèdent subitement une vaste plaine bien cultivée, parsemée d'habitations, où deux rivières réunissent leurs eaux; des collines couvertes de la plus belle végétation, des montagnes dont la verdure se perd sous l'azur des cieux. Des hauteurs de Crevola nous contemplions avec extase ce spectacle magnifique; soit que nous abaissâssions nos regards sur le superbe pont de Crevola, soit que nous les arrêtàssions sur Domo d'Ossola, par-tout les plus riantes images s'offraient à nos regards, attireraient tour-à-tour et captivaient notre attention.

La route nous ayant amenés par un circuit rapide sur le *pont de Crevola*, nous eûmes tout le loisir d'admirer son élégante architecture.

Ce pont réunit deux montagnes entre lesquelles coule la Dovéria. Formé de deux arches de bois soutenues par un énorme pilier aussi beau que solide et qui n'a pas moins de cent pieds d'élévation, il domine sur le village de Crevola dont la chapelle et les maisons font ressortir sa grandeur colossale. C'est une belle statue parmi des ruines. Le petit village de Crevola offre la réunion de deux passages des Hautes-Alpes, celui du Simplon et celui du Griès.

En suivant une belle avenue d'une demi-lieue de long, nous arrivâmes enfin à Domo-d'Ossola: c'est là que finit pour le voyageur le spectacle du Simplon. De Domo-d'Ossola, au milieu d'une nature douce et riante, l'on voit en se retournant les énormes bastions du revers méridional des Alpes, de cette forteresse de la nature, s'élever brusquement du sein des plaines de la Lombardie; la Suisse est dans ces murs et vous êtes en dehors; leur grande élévation et leur vaste étendue frappent plus fortement encore que de l'intérieur.

La petite ville de Domo-d'Ossola est peuplée et commerçante. On y entend de tous côtés les

coups de maillets des tailleurs de pierre ou plutôt des sculpteurs , et les éclats de marbres couvrent les rues ; on sent qu'on est dans le pays des beaux arts. Ses maisons sont bien bâties et ornées de peintures ; elle possède une assez belle place. Ses habitants n'ont rien dans la figure qui les distingue de ceux des Alpes méridionales. Les deux sexes s'habillent avec des étoffes de laine grossière , ordinairement brunes ou bien d'un rouge foncé. Les femmes ont les cheveux cachés sous un mouchoir de couleur qu'elles nouent derrière la tête et dont elles laissent pendre les coins ; elles ont la taille courte et renfermée dans un corset semblable aux vestes des hommes , et qui leur écrase la poitrine ; elles portent des bas de laine écarlate, coupés au-dessus de la cheville du pied. Dans la campagne, elles marchent pieds nus, et ne se chaussent que dans la mauvaise saison.

M. Desrives, toujours obligeant et non moins infatigable, voulut me faire parcourir les environs de Domo, et sur-tout visiter une colline assez curieuse qui domine la ville et qu'on nomme le *Calvaire* ; mais j'étais déjà trop ras-

sasié de curiosités et de merveilles. Après avoir fait un souper passable, je préfèrai me reposer d'autant que nous nous proposons de faire, le lendemain, une petite excursion sur le Lac Majeur : ce qui ne devait pas non plus l'empêcher de se trouver le jour suivant à Milan. Il me fut impossible de fermer l'œil de la nuit ; toute la fantasmagorie des glaciers, des torrents, des ponts, des galeries, des abymes que j'avais vus, admirés, parcourus depuis Brigg jusqu'à Domo, me repassa sous les yeux avec les aspects les plus bizarres et les plus fantastiques.

Dès le lever de l'aurore, nous avons quitté Domo. Un chemin, en droite ligne, nous conduisait à Villa : nous traversâmes, pendant deux lieues, des plaines arrosées par la Toccia ; l'on passe un torrent sur un beau pont ; le village se déploie à droite et quelques édifices s'élèvent avec élégance sur une colline boisée qui la domine. Les maisons de Villa sont entourées de nombreux noyers dont la végétation vigoureuse annonce un sol riche et un climat tempéré. Derrière ces maisons, la vigne forme des berceaux sur les collines parsemées de fermes



Villa

29. Mar.



et dominées par la chapelle du lieu. Ce site a, sous le rapport de l'ensemble, beaucoup d'analogie avec celui du pont Saint-Maurice. Le reste de la vallée inférieure d'Ossola ne présente aucun point de vue intéressant.

De Villa, traversant encore des plaines assez fertiles, la route aboutit à Porto-Massone où nous passâmes la Toccia, pour la seconde fois. Vis-à-vis de Massone, on voit le pic de Mulière où s'ouvre la vallée du Mont-Rose, remarquable, dit-on, par la beauté de sa végétation, et plus encore par ses mines d'or. Si nous n'avions pas décidé, mon compagnon de voyage et moi, de nous faire conduire aux îles Borromées que de Baveno seulement, nous eussions pu prendre, d'ici même, un bateau qui, descendant la rivière, nous eût mené jusqu'au Lac Maggiore: mais il eût fallu laisser ma voiture à Massone, et cela n'entraîna aucunement dans le plan de mon itinéraire. Il est vrai que la route par terre jusqu'à Baveno ne présente rien de remarquable: j'en serai quitte pour la passer sous silence. Vogogne est un bourg d'assez mince apparence: on y trouve cependant de riches

habitants et quelques sociétés. Six lieues nous restaient à franchir pour atteindre Baveno. Après avoir traversé les vastes prairies qui s'étendent d'Ornavesco jusqu'à Gravelona, nous arrivâmes à Fariolo sur les bords du Lac Majeur; un quart d'heure après nous entrâmes à Baveno, petit village situé sur la même rive, en face des îles Borromées, au pied de la montagne, au milieu de prairies où les châtaigniers élèvent à l'envi leurs têtes majestueuses et cachent sous leurs ombrages épais les maisons et les vignes qui les environnent. Des hauteurs qui dominant Baveno, on jouit, dit-on, de points de vue admirables; mais hélas! un voyageur peut-il tout voir? j'étais d'ailleurs trop impatient de voyager sur le Lac Majeur et de visiter les îles Borromées.

Iles Borromées.

Si du haut des collines qui s'élèvent entre Baveno et Stresa, on jouit de tout l'ensemble du magnifique tableau que présente le Lac Majeur, on en découvre successivement les détails en se rapprochant du rivage. Les diverses branches du lac qui s'étendent du côté de Lorciano, de Sesto et de Fariolo, se réunissent aux pieds du voyageur; et c'est au centre de ce vaste bassin, sur lequel une infinité de bateaux forment en naviguant des rayons brillants de lumière, que les îles Borromées se groupent de la manière la plus pittoresque.

La vue du Lac Majeur doit, sans contredit, exciter l'admiration de tout amateur des arts et des beautés de la nature; mais maintenant supposons que cet ami des arts, cet admirateur de la nature se trouve, comme par enchantement, transporté sur les bords de ce lac ou dans les îles fortunées qu'il renferme,

précisément au sortir de la profonde vallée du Rhône et du passage du Simplon, qu'on juge des sensations délicieuses qu'il éprouvera ; la nature offrit-elle jamais contraste plus étrange ? il quitte un plateau nu et stérile, des rochers à pic épouvantables, des torrents qui roulent d'abymes en abymes, des glaciers éternels, pour tout dire enfin, des lieux tristes, déserts, sauvages ; et soudain le tableau le plus riant s'offre à ses regards : ce sont des montagnes d'un contour pittoresque et couvertes de verdure jusqu'à leur sommet, des collines qui s'abaissent dans le lac sous des formes arrondies et variées, des coteaux ornés de chapelles, de châteaux, de maisons de campagne remarquables par l'élégance de leur architecture, la légèreté de leurs toits, la variété de leur construction ; une superbe route bâtie en chaussée pour contenir les flots du lac, conduisant aux différentes vallées qui embellissent ses bords et réfléchissent leur teinte blanche dans ses ondes azurées ; trois îles, enfin, apparaissant au milieu d'un golfe et élevant au-dessus des eaux, l'une ses modestes

cabanes, les autres leurs bosquets, leurs statues, leurs palais.

Le Lac Majeur s'étend du nord au midi sur une longueur de quinze lieues ; sa plus grande largeur est de deux lieues et demie, et sa moyenne d'une demi-lieue ; son élévation est de six cent trente-six pieds au-dessus de la mer. Il forme, au centre de sa rive occidentale, un golfe profond, à l'entrée duquel s'élèvent les îles Borromées ; il reçoit au fond de ce golfe la Toccia, qui descend du Simplon et de la vallée d'Antigorio, et, dans sa partie septentrionale près de Locarno, le Tésin qui réunit les eaux du Saint-Gothard, sort du lac à Sesto, vers le midi, et se jette dans le Pô, près de Pavie. Le Lac Majeur sert utilement au transport des marchandises d'Allemagne et de la Suisse en Italie. Les bateaux peuvent remonter la Toccia, ils descendent le Tésin, d'où un canal les conduit à Milan : ils y portent les produits de la contrée, du charbon, du bois, du foin, du marbre blanc, du granit rose. Les légers bâtiments des passagers qui vont d'une rive à l'autre, ceux des voyageurs qui visitent

les îles , les bateaux des pêcheurs , contrastent de la manière la plus singulière avec ces barques si pesamment chargées : tout cela donne au lac du mouvement , de la vie , de la gaieté.

Le batelier qui nous prit à Baveno était un gaillard de bonne mine , fort gai , passablement bavard ; tout en voguant sur le lac , il faisait à M. Desrives mille contes qu'il trouvait sans doute fort plaisants , car il les accompagnoit toujours d'un gros rire éclatant ; quant à moi , peu familiarisé à son jargon milanais , je comprenais très peu de chose à son langage ; d'ailleurs j'étais tout occupé de promener mes regards avides sur l'étendue du lac , sur ses bords pittoresques , sur ses îles délicieuses que déjà nous cotoyions. *L'Isola Bella* et *l'Isola Madre* , vues du lac , font un effet charmant. On croirait en vérité qu'en les décorant aussi magnifiquement leur fondateur Borromée , ait plus travaillé pour le plaisir de ceux qui viennent les visiter que de ceux qui les habitent ; ces voûtes régulières , ces terrasses qui s'élèvent majestueusement au mi-

lieu du lac, ces statues qui se peignent dans les eaux, ces arbres des pays méridionaux qui croissent à l'entour, donnent à l'Isola Bella sur-tout, quelque chose d'enchanté.

La première de ces îles dans laquelle nous abordâmes, est l'*île des Pêcheurs* : un très petit pertuis la sépare de l'Isola Bella ; par la simplicité de ses habitations, la pauvreté des gens qu'elle renferme, on la dirait placée là tout exprès pour rehausser la magnificence de sa voisine ; nous y vîmes une foule de cabanes tellement pressées les unes contre les autres, que chaque propriétaire trouve à peine la place d'élever une treille à côté de sa demeure ; un clocher domine ce bouquet de maisons, qui produit au-dessus de l'eau un effet assez extraordinaire ; cette petite colonie se compose de deux cents habitants environ : l'île des Pêcheurs n'est, à vrai dire, qu'un îlot ou rocher. Dix minutes nous avaient suffi pour le visiter ; nous descendîmes presque aussitôt à l'Isola-Bella.

Des voyageurs ont regardé l'Isola Bella comme une merveille de l'art et de la nature,

comme une véritable île enchantée. Ses bosquets ne peuvent être, disent-ils, comparés qu'à ceux d'Idalie, ses jardins qu'à ceux des Hespérides, son palais qu'à celui d'Armide : eh bien ! je ne trouvai rien de flatté dans ce pompeux éloge. Rien ne prouve à un si haut degré ce que peut la main créatrice de l'homme, que ce séjour de délices. En 1670, ce n'était qu'un rocher stérile. Le comte Vitalien Borromée et ses successeurs la couvrirent successivement de palais, de jardins somptueux, de terrasses superbes.

D'un côté, vous voyez une forêt d'orangers et de citronniers plantés en pleine terre, qui répandent au loin leur parfum ; ici, d'énormes lauriers, les plus grands sans doute qui soient dans l'univers, dont la verdure claire contraste avec la couleur sombre des sapins qui les avoisinent ; là, le myrte, le jasmin, les roses, fleurissent auprès des orangers ; et la vigne, formant des festons d'un arbre à l'autre, suspend ses fruits dorés à côté de la figue, de la pêche et du limon : les fruits que produisent ces jardins suffisent presque à la consommation

de Milan. De l'autre côté, quatorze terrasses s'élèvent les unes au-dessus des autres, et donnent à l'île la forme d'une immense pyramide; une licorne colossale, arme des Borromées, les domine; des orangers, des cédrats, des grenadiers, tapissent ses murs, dont le sommet est orné de statues de marbre, d'obélisques, et de vases remplis de fleurs étrangères. La vue dont on jouit de la terrasse supérieure, élevée de plus de cent pieds au-dessus des eaux, est de toute beauté; elle s'étend sur la plus grande partie du lac, sur toutes les montagnes qui l'entourent, sur les villes de Palanza, d'Intra, de Laveno, de Somma, de Sainte-Catherine, et dans le lointain jusqu'aux cimes couvertes de neige du Simplon. Le palais, aussi vaste que magnifique, s'élève au sommet de ce monticule artificiel; chaque année, les princes Borromées y viennent passer quelques semaines; les appartements et les meubles y sont de la plus grande richesse; les dorures, les marbres les plus rares, les glaces, y brillent avec profusion; on y voit d'ailleurs une collection de tableaux

précieux. Le rez-de-chaussée de ce palais est sur-tout remarquable : il se compose d'une suite de salons en forme de grottes, dont les parois, les colonnes, le plafond, sont revêtus de mosaïque ; des statues les ornent, et des fontaines y entretiennent une agréable fraîcheur.

Nous fûmes, M. Desrives et moi, forcés de nous arracher, comme malgré nous, à ce séjour de délices : le soleil commençait à se voiler à l'horizon, ses derniers rayons n'éclairaient bientôt plus que les collines lointaines ; nous voilà donc rentrés dans notre modeste nacelle et voguant de nouveau sur le lac.

L'*Isola Madre*, assez éloignée de l'*Isola Bella*, et beaucoup plus avancée dans le lac, sort du sein des eaux comme un bouquet de la plus riche et de la plus fraîche verdure. Les ifs, les pins, les cyprès, les lauriers, la couvrent de leurs rameaux toujours verts ; quand les neiges blanchissent les montagnes, quand les collines n'offrent plus que des arbres dépouillés, l'*Isola Madre* conserve encore sa brillante parure, et donne l'idée d'un printemps perpétuel.

Quelle promenade charmante ne fîmes-nous

pas en cotoyant cette troisième île ; le chant des oiseaux, le frais ombrage de mille arbres qui s'élevaient avec grace au-dessus de l'onde, le parfum des citronniers et des orangers qui nous embaumait, le murmure de l'eau qui se brisait sur ses bords, enfin, la beauté des divers sites qui nous entouraient, tout nous plongeait dans une ivresse indéfinissable. L'île est ornée, du côté du sud, de quatre terrasses plantées d'orangers et de citronniers qui s'élèvent en amphithéâtre et sont dominées par une espèce de maison de plaisance d'une architecture fort simple et d'un aspect champêtre. Si l'*île Belle* est un prodige de l'art, l'*île Mère* semble appartenir entièrement à la nature. Ses prairies, ses bocages, ses vergers, rappellent à chaque pas les îles de Cythère et de Calypso.

Nous avons épuisé toute notre admiration dans nos visites aux îles Borrhomées ; déjà les ombres du soir répandaient sur le lac un ton de couleur vague et transparent ; notre guide nous proposa d'autant plus de rentrer à Baveno, que le vent qui venait de se lever sou-

dain enflait singulièrement notre voile. C'est alors seulement que j'appris que le Lac Majeur était sujet à de forts coups de vent, que même sous un ciel serein ses flots s'agitaient parfois avec assez de violence pour exposer les barques des curieux à chavirer. Fort peu tenté d'ensevelir mon admiration dans le Lac Majeur et d'y trouver un tombeau, je fus de l'avis de notre batelier : nous fîmes nos adieux aux îles Borromées. La lune se levait alors derrière les montagnes ; une légère vapeur confondait avec le ciel leurs cimes bleuâtres. Au bout d'un quart d'heure, le léger murmure des flots qui se brisaient sur la grève et le brouhaha de la rive nous apprirent que nous arrivions à Baveno. Cette journée délicieuse fera, comme la précédente, époque dans ma vie.

Arona, Gallarate.



J'avais laissé ma voiture à Baveno. Nous quitâmes ce village dès l'aube du jour. De Baveno à Milan, on compte vingt-une lieues et demie de poste. Nous ne pouvions arriver que fort tard dans la soirée à notre destination. De Baveno, notre point de départ, nous devions avoir jusqu'à Sesto la jouissance des sites variés et pittoresques qu'offre la rive occidentale du Lac Majeur. Nous la cotoyâmes donc par une terrasse charmante qui ne s'en éloigne, de distance en distance, que pour faire place à des vergers garnis de treillages. Les points de vue changeaient et se multipliaient incessamment de tous côtés.

Belgirate, où nous relayons et déjeunons, est un petit bourg assez peuplé. Quelquefois on s'embarque de son port pour visiter les îles Borromées. A moitié chemin de Belgirate à

Sesto, on trouve Arona, petite ville assez bien bâtie ; son port, passablement vaste, est rendu commerçant par le passage des marchandises de la Méditerranée et de l'Italie que l'on transporte en Allemagne et en Suisse. En face, sur l'autre rive, s'élève un monticule au sommet duquel sont situés d'une manière tout-à-fait pittoresque la ville et le château gothique d'Angera.

Le palais d'Arona bâti au-dessus de la ville, rappelle d'anciens souvenirs. C'est là que naquit, en 1538, saint Charles Borromée cardinal et archevêque de Milan ; ce vertueux prélat consacra sa vie et ses richesses à fonder des établissements de charité ; il se distingua sur-tout par son généreux dévouement, lors de la peste qui ravagea Milan.

L'une des plus belles merveilles de l'Italie a frappé d'abord les regards du voyageur : c'est la statue colossale de Saint-Charles Borromée érigée sur une colline qui domine Arona ; on ne saurait se faire une idée d'un travail aussi extraordinaire, aussi gigantesque : ce colosse, chef-d'œuvre de Zanella de Pavie, et

de Falcono de Lugano, fut érigé en 1697 aux frais des habitants des environs, et sur-tout de la famille Borrhomé. Le cardinal est représenté en habit de religieux ; d'une main, il tient un bréviaire ; de l'autre, il bénit sa ville natale. Ce monument semble en effet mettre tout un pays sous la protection de l'homme célèbre par ses vertus qui y a pris naissance. Cette statue est si bien proportionnée qu'au premier aspect, on ne saurait vraiment en apprécier la grandeur ; elle a soixante-six pieds d'élévation, et le piédestal de granit qui la soutient, quarante-six : ce qui fait un total de cent douze pieds de hauteur. La tête, les pieds, les mains sont de bronze fondu, et le reste, de cuivre battu ; l'intérieur est consolidé par un massif de pierre, renfermant un escalier qui permet de monter jusque dans la tête de Saint-Charles ; l'ouverture par laquelle on s'introduit dans le corps, est étroite et difficile à découvrir, ayant été ménagée avec art dans un des plis de la draperie. La tête peut tenir jusqu'à huit personnes dont une est obligée de s'asseoir dans la cavité du nez.

Les côteaux qui dominant Arona s'abaissant graduellement laissèrent bientôt à découvert à nos yeux une grande étendue de la chaîne des Alpes, au centre de laquelle nous signalions le Mont-Rose rival en hauteur du Mont-Blanc et sur la cime duquel personne n'est encore parvenu. A quelques lieues d'Arona, nous traversâmes le Tesin à sa sortie du Lac Majeur; la ville de Sesto s'étend sur les bords de la rive opposée et se peint dans les eaux du fleuve; une petite île de verdure sépare les flots et encadre les cimes des glaciers qui s'élèvent dans le lointain. Sesto est un joli bourg situé à l'extrémité méridionale du Lac Majeur, à l'endroit où cesse ce lac et commence le Tesin; il compte quinze cents habitants.

En sortant de Sesto, nous entrâmes dans les plaines de la Lombardie; la route s'engage dans des collines peu intéressantes pour le voyageur qui vient d'admirer celle du Lac Majeur. Nous ne tardâmes pas à traverser bientôt le gros bourg de Somma où l'on remarque un fort beau palais, et dans le parc un énorme cyprès dont la tige a dix-huit pieds de circon-

férence. C'est à Somma que se terminent les superbes travaux du Lac Majeur. Dès lors aucune montagne ne borna plus notre horizon ; de vastes champs de maïs, de panais, de millet bordant les chemins n'étaient entrecoupés que par des treilles et des plantations de mûriers blancs. Bientôt Gallarate s'offrit à nos regards. Cette ville est remarquable par la propreté de ses rues, d'ailleurs bien percées, par la blancheur de ses maisons et sur-tout par la quantité de belles femmes, qu'on y rencontre : ce qui n'était point à dédaigner pour de pauvres voyageurs comme nous qui, depuis Saint-Maurice, n'avions presque constamment vu que des visages pâles, maigres, et des laideurs repoussantes. Je me serais arrêté volontiers à Gallarate pour contempler, plus à l'aise, ces beautés tout-à-fait séduisantes, mais il fallait partir : c'est ce que nous fîmes sans nul retard.

Vous voyez, en quittant Gallarate, une plaine qui vous séduit d'abord par sa trompeuse apparence, mais peu à peu elle devient nue et stérile. On parcourt, au milieu des

bruyères, deux lieues environ sans rencontrer une seule habitation; après quoi, on relaie à l'auberge de la *Cassina*: nous fîmes plus: nous y dinâmes et fort mal, par parenthèse. En remontant en voiture, un sommeil involontaire causé par une chaleur excessive me prit soudain; je ne me réveillai qu'à l'entrée du bourg de Rho, grace encore aux éclats de voix bruyants de notre postillon. Aussi bien M. Desrives m'eût, disait-il, réveillé, parcequ'il avait quelque chose de curieux à me faire voir dans ce bourg: c'était l'église de la Mission située au bord de la route; nous la trouvâmes bâtie dans un goût simple et noble; elle possède à l'intérieur quelques bons tableaux et de belles orgues enchâssées dans des colonnades dorées.

A quelque distance de Rho, la plaine s'incline vers Milan couverte de toutes les espèces de végétations, embellie de toutes les nuances de verdure, rafraîchie par tous les genres d'ombrage, et par une multitude de canaux d'arrosement; pour tout dire enfin, c'est par une des plus agréables et des plus fertiles plai

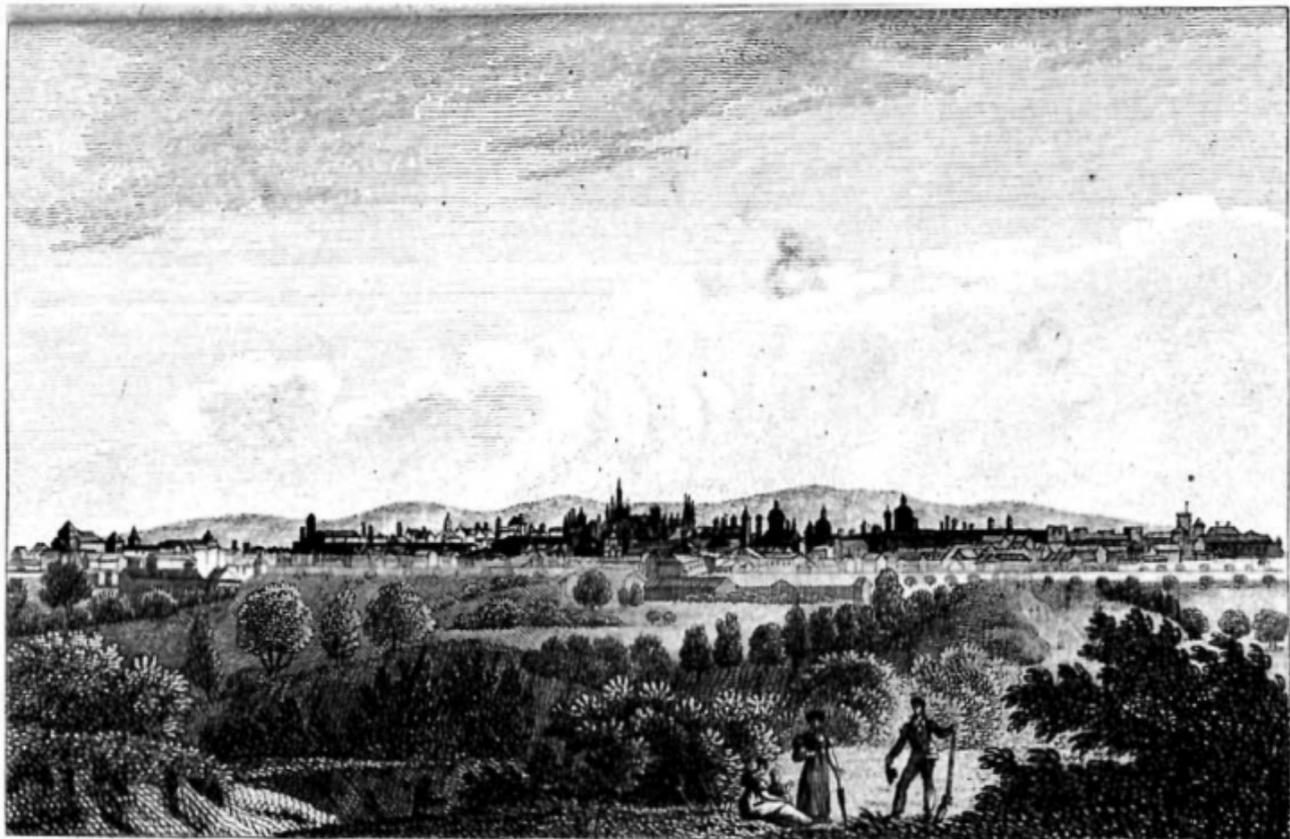
nes de la Lombardie , entre de riches moissons à droite , de belles prairies à gauche , qu'on arrive à Milan . Une large avenue plantée de tulipiers et terminée par un superbe arc de triomphe nous conduit dans la ville . Il faisait nuit quand nous arrivâmes .

Accoutumé depuis quelques jours au calme imposant des glaciers et des déserts , ce fut pour moi quelque chose de fort extraordinaire que de voir cette multitude qui remplissait toutes les rues , d'entendre le bruit de ces mille équipages qui se croisaient en tous sens sur notre passage ; des rues bruyantes , des boutiques illuminées , des cafés ouverts , des tentes élégantes , enfin tout le mouvement d'une grande ville.... Quel contraste ! quel assourdissant tableau pour le voyageur qui vient de franchir les Alpes ! Je m'y ferai .

M. Desrives était descendu par complaisance dans le même hôtel que moi , mais des affaires impérieuses l'appelant de suite à quelques lieues de Milan , il prit le lendemain matin congé de moi , les larmes aux yeux ; nous nous séparâmes donc , mais en nous embrassant ten-

drement, mais en promettant bien de n'oublier jamais le charmant voyage que nous venions de faire ensemble. Brillants Citadins, dont le cœur ne s'ouvre point à l'amitié, vous qui méconnaissez jusqu'à l'existence de ce tendre sentiment, voyagez, parcourez des sites agrestes, des déserts, des lieux sauvages, vous presserez, involontairement, la main du premier homme que vous y rencontrerez et vous aurez serré la main d'un ami.

Me voici arrivé au terme de ma *promenade pittoresque* ; que m'offre-t-elle en analyse ? Deux cités superbes, Genève et Milan ; une route qui fera l'admiration de la postérité : des perspectives enchanterées, ses celles du lac de Genève ; de sombres horreurs, des tableaux sublimes, dans la vallée du Rhône ; d'effrayantes solitudes, un bouleversement total de la nature, au Gondo ; plus loin la riante Italie, des vues ravissantes. En quelques heures, j'ai vu les huttes des Valaisans et le palais des Borromées, d'éternels glaciers et des bosquets de myrtes et d'orangers ; c'est avoir parcouru tour-à-tour l'Enfer et l'Élysée.



Vue de Milan

MILAN.

La plus grande ville d'Italie, et
la plus peuplée d'Europe, est
située sur le lac de Côme, qui s'étend
sur une longueur de trois lieues
dans son étendue. Milan est précédé d'une
colline, appelée Montebello, sur
laquelle se trouve l'église de S. Ambroise,
regardée comme la cathédrale de
la ville. D'un autre côté, sur la
colline, s'offre un amphithéâtre, sans
doute le plus vaste de tous ceux que je
connais. Il est seulement à regretter qu'en
raison de la majesté de ce monument on s'at-
tende plutôt qu'à l'élever, qu'à le
détruire. Il peut contenir de 30 à 35 mille spectateurs. L'arène
est fondée et mise à son usage par
la volonté de son fondateur, et est
également propre à des courses et
à des combats.

Place de Milan.

Milan.

Milan est la plus grande ville d'Italie après Rome, qu'elle égale toutefois en population. Les boulevards qui l'enveloppent, ainsi que les faubourgs, forment une enceinte de trois lieues de circuit environ. Milan est précédé d'une grande esplanade, appelée *Place du Château*. C'est là qu'en effet s'élève l'antique château des Visconti, regardé comme la citadelle de la ville, qu'il domine. D'un autre côté, sur la même place, s'offre un amphithéâtre, sans contredit le plus vaste de tous ceux que je connaisse. Il est seulement à regretter qu'on ait sacrifié la majesté de ce monument en s'attachant à l'étendre plutôt qu'à l'élever; il peut contenir de 30 à 35 mille spectateurs. L'arène peut être inondée et mise à sec à volonté: ce qui la rend également propre à des courses et à des naumachies.

La place du château a été convertie en une belle promenade par les soins du feu prince de Beauharnais ; c'est lui qui fit dessiner toutes ces pièces de gazon, ombragées par des plantations d'arbres, et coupées par des chemins sablés.

L'arc de triomphe qui devait servir d'entrée à Milan, de ce côté, n'est point terminé. Commencé par le gouvernement qui fit bâtir l'amphithéâtre, cet édifice ne s'est élevé qu'au tiers de la hauteur qu'on lui destinait ; il est en marbre blanc. L'élégance et la noblesse de ses proportions font naître un sentiment pénible de regrets, qui s'accroissent encore si l'on visite, dans les ateliers, les chefs-d'œuvre dont il allait être embelli. Corniches, chapiteaux, bas-reliefs, etc., tout avait été confié aux premiers talents de l'Italie : un grand nombre sont achevés.

La ville, fort ancienne, porte, dans sa construction irrégulière, le cachet de son antiquité. Ses rues, étroites et mal percées pour la plupart, sont toutes garnies de deux larges

bandes de dalles granitiques, sur lesquelles portent les roues des voitures. Tout ici se ressent de la mollesse italienne. Les riches Milanais, emportés dans leurs voitures, traversent ainsi la ville sans que le moindre bruit, le moindre cahos les arrache à leur indolente apathie. Voilà qui est bien calculé pour le riche ; mais qu'on se figure maintenant une population de 150 mille âmes, disputant le passage de ces rues à des équipages, proportion gardée, bien plus nombreux là qu'à Paris. Le simple bourgeois et l'étranger sur-tout, qui cheminent modestement à pied, se voient donc sans cesse exposés au danger d'être écrasés. Il est vrai que la police, sévère sur ce point, prescrit impérieusement aux cochers de n'aller qu'au petit trot ; mais cet ordre s'exécute toutes les fois que l'amour des plaisirs n'y fait pas contrevenir. Des pavés, substitués à ces dalles, protégeraient, selon moi, beaucoup mieux les piétons que tous les réglemens de police.

Les maisons de Milan ont de trois à cinq étages ; elles sont en général assez bien bâties.

Celles qui méritent le plus d'être distinguées, sont les Casas Viscomti, Marino, Litta, Castelli, Belgioso, etc.

La ville renferme plus de deux cents églises, toutes plus ou moins riches des chefs-d'œuvre de l'architecture, de la peinture et de la sculpture italiennes; mais toutes sont éclipsées par la cathédrale du Dôme; à peine le voyageur leur accordera-t-il un coup d'œil, s'il a commencé par le Dôme. Il serait pourtant injuste de garder le silence sur le mérite de quelques-unes de ces églises; celle de Saint-Laurent possède une belle colonnade corinthienne en marbre de Paros, restes précieux d'un temple d'Hercule. La coupole des Dominicains est admirable. C'est dans le réfectoire des Dominicains qu'on voyait autrefois la *Cène* de Léonard de Vinci, ravagée par le temps, puis transportée à Vienne. Le sépulcre de l'Église de Saint-Jérôme, le chœur en mosaïque de Saint-Ambroise et son portail en bronze, sont autant de curiosités auxquelles on ne pourrait demeurer insensible.

L'étranger est bien étonné de trouver, à l'é-

glise du Dôme, une coupole surmontée d'une flèche de style morèsque, et pour peu qu'on ne l'ait pas prévenu d'avance qu'en Italie toute église qui possède un chapitre de chanoines, est appelée *Dôme*, il y cherchera vainement ce dôme qu'on lui aura tant vanté. Au reste, c'est la cathédrale qu'on cite pour son ensemble et non sa coupole; c'est ce mélange d'architectures grecque et gothique; c'est cette basilique de marbre blanc, supérieure à tous les temples d'Italie, et qui ne le cède qu'à celle de Rome. Ici tout est joli; mais rien n'est majestueux, rien n'est vraiment digne du Dieu qu'on révère. Qu'est-ce que toutes ces aiguilles de marbre blanc travaillées, comme la flèche, avec tant de délicatesse, et surmontées de trois ou quatre mille statues? Quel luxe minutieux là où l'on cherche la noble simplicité, la grandeur. Si ce monument était exécuté en petit, à peine oserait-on y toucher dans la crainte de le mutiler; aussi Charles-Quint disait-il que la basilique du Dôme était bonne à mettre sous verre. Quoi qu'il en soit, cette église charme l'étranger curieux; mais le connaisseur

la regarde comme un joujou d'architecture. L'intérieur est entièrement gothique, à l'exception de deux colonnes de granit sur lesquelles posent les ornements de la grande porte. La chapelle souterraine renferme l'autel où repose saint Charles Borromée; cet autel est enrichi de chefs-d'œuvre en sculpture, orfèvrerie et ciselure. Le pavé de la nef, le coloris des vitraux, le trésor de la sacristie, la méridienne, les tableaux, les ornements et les statues qui décorent les chapelles et les pourtours du chœur, sont de vrais objets de curiosité. Parmi les statues et derrière le chœur, on voit un Saint-Barthelemi, d'une vérité effrayante : il est écorché, et porte sa peau sur son dos.

L'église du Dôme fut commencée dans le quatorzième siècle par Galéas Viscomti. La piété des fidèles avait affecté une foule de dons à sa construction; mais on ne pensa longtemps qu'à jouir des donations, sans songer à achever l'édifice. L'église n'est en effet terminée que depuis peu d'années; peut-être ne l'eût-elle jamais été sans la volonté ferme du

gouvernement. Sur la place du Dôme, s'élève aussi le palais Ducal, monument de peu d'apparence à l'extérieur, mais riche de ses tableaux, et beau dans sa distribution intérieure.

L'*Ospedal Maggiore* ou grand hôpital est l'un des plus grands et des plus beaux d'Italie; on y compte environ deux mille lits. L'ancien cimetière de cet hospice est peut-être unique en son genre; vous y trouvez une église bâtie au milieu d'un tapis circulaire de verdure. Ce tapis est entouré d'une vaste rotonde ouverte à l'intérieur par une colonnade qui regarde l'église. Les morts étaient autrefois déposés dans cette galerie.

Le séminaire, la bibliothèque dite l'*Ambrosiana*, et le musée de Brera ou palais des sciences et des arts, doivent figurer encore au nombre des principaux monuments de Milan; l'*Ambrosiana* se recommande plutôt par la quantité de livres précieux qu'il possède que par la beauté de leurs reliures, car presque toutes sont en parchemin. Le Brera renferme un observatoire commode et des mieux disposés, un jardin botanique, une bibliothèque

fort riche, bien qu'inférieure à l'*Ambrosiana*, un musée de sculpture et de peinture, enfin une collection précieuse de médailles antiques.

Des six ou huit théâtres qu'on trouve à Milan, celui de la *Scala* est le seul digne de remarque; il le dispute en grandeur au théâtre Saint-Charles de Naples, le plus vaste de toute l'Italie et peut-être de l'Europe entière; son intérieur se divise en 276 loges disposées sur six rangs de hauteur. Ces loges sont comme autant de petites chambres qui se convertissent tantôt en salles à manger où l'on soupe, tantôt en salons où l'on joue, cause, et reçoit les visites qui se font d'une loge à l'autre. Un joli rideau de soie verte soustrait, quand on veut, l'intérieur aux regards du public. Une table de jeu y remplace la table à souper : les domestiques sont là pour être à portée de servir; ainsi l'on soupe et l'on joue au théâtre comme chez soi : bref, on ne va au spectacle que pour causer, souper, intriguer et jouer.

Les Milanais ne fréquentent en quelque sorte

le spectacle que pour voir du monde; tout ce qui se passe sur la scène leur est volontiers indifférent; aussi les acteurs ne s'attachent-ils véritablement qu'à tout ce qui frappe d'une manière sensible l'ouïe ou la vue. Leur pantomime est ridicule; mais la partie des ballets et du chant est très soignée. De temps à autre, les spectateurs des loges se tournent nonchalamment pour voir un pas de ballet ou bien pour entendre une ariette. Le spectacle est si bien un rendez-vous d'habitude que les directeurs donnent fort souvent la même pièce tout un mois de suite, sans s'inquiéter aucunement de savoir si elle plaît ou non au public.

C'est sur-tout à la promenade du *Corso* qu'il est facile d'observer l'indolence du Milanais. Cette promenade est voisine de l'ancien Lazaret. Tout le monde s'y rend à pied ou en voiture; la rue par laquelle on y arrive, présente au piéton les plus grands dangers. Tous les soirs en été, dit M. Vaysse, les nombreux équipages de Milan s'y réunissent en foule. Tous les dimanches et fêtes, les fiacres et les carrosses

de remises viennent grossir leur nombre, qui s'élève alors à trois mille. Ces diverses voitures s'y rendent au grand trot, en luttant entre elles de vitesse; mais arrivées au pavé du cours, elles se ralentissent tout-à-coup : la marche devient grave, des sentinelles commandent le petit pas et l'alignement d'abord sur deux rangs, ensuite sur trois, quatre et cinq, à mesure que le nombre des voitures augmente. Bientôt les deux rangs des bords s'arrêtent le long des deux allées latérales, où se presse la foule ambulante des piétons. Ainsi stationnés, les promeneurs à équipage s'amuse à regarder passer et repasser ces flots allants et venants de promeneurs à pied, et le plus souvent ils ne les regardent pas du tout; ils ne regardent rien, ils reposent leurs chevaux, ils se reposent eux-mêmes. Rarement descendent-ils de leur dormeuse pour se mêler dans la foule; ils causent nonchalamment entre eux. Quelquefois les hommes s'abandonnent aux douceurs du sommeil, tandis que les dames se livrent au plaisir de faire admirer leurs charmes et

leur toilette : voilà ce que le beau monde de Milan appelle se promener. Ce singulier genre de promenade est en usage dans tout le reste de l'Italie, où une rue sert de cours. Les approches du dîner en hiver, les approches de la nuit en été, mettent fin à l'immobilité générale. Les équipages, qui servent de chefs de file, s'ébranlent, et la circulation recommence, d'abord avec la lenteur prescrite, jusqu'au bout du cours, ensuite avec la promptitude de l'éclair, quand on a gagné la rue. C'est alors que les gens à pied doivent être sur leurs gardes contre cette excessive rapidité que l'obscurité rend plus dangereuse. Ce cours et le beau jardin public attenant, forment la promenade la plus fréquentée de la ville.

Il semble que l'apathie et l'amour du *Dolce far niente* tient banni chez les Milanais jusqu'au moindre sentiment d'énergie : rien de plus efféminé que leur air. La jeunesse Milanaise fait volontiers de la nuit le jour, et du jour la nuit. De là ce teint pâle, cette figure blême, ce corps maigre et élancé qui la carac-

térisé ; les dames possèdent en général des tailles sveltes charmantes ; elles manquent de fraîcheur , mais leur peau est fort belle ; au total , le sexe de Milan est un des plus beaux d'Italie.

Nombre de voyageurs ont vanté la douceur, l'affabilité des Milanais ; peut-être serait-il prudent de ne prendre pas tout-à-fait à la lettre cet éloge flatteur ; on pourrait au contraire regarder les Milanais comme le peuple non seulement le plus intéressé de l'Italie , mais même le plus étranger au véritable sentiment de l'hospitalité ; quant à sa douceur , elle me paraît inséparable de la mollesse qui le maîtrise.

Milan a vu naître peu d'hommes vraiment célèbres , bien qu'on en cite un grand nombre. Les personnages les plus marquants que cette ville ait produits sont , parmi les anciens , Cœcilius - Staius , Virginius - Ruffus et Valère - Maxime ; parmi les modernes , Viscomti , le duc Sforce , Trivulce , Beccaria , Cavalieri , et la mathématicienne Agnesi. Les arts , les lettres et les sciences qui florissaient autrefois à Mi-

lan, sous les Viscomti, sont aujourd'hui bien délaissés. On trouve là peu d'artistes recommandables, exception faite du sculpteur Bosio et des peintres Bassi et Apiani.

Le commerce de Milan doit beaucoup aux Français; il a surtout reçu la plus grande extension par suite de la construction de la route du Simplon; il est d'ailleurs favorisé par le double canal qui lui ouvre les débouchés de l'Adda et du Tesin. C'est encore au séjour des Français en Italie que l'étranger est redevable de toutes les commodités de la vie qu'il trouve à Milan. A cette époque, la ville a vu s'augmenter de 30,000 habitants sa population, qui depuis long-temps n'excédait pas 120,000 ames.

Milan, fondé par les Gaulois sous la conduite de Bellovèse, 590 ans avant J.-C., est une des villes les plus anciennes. Devenue successivement, pendant vingt-cinq siècles, la proie des vainqueurs, elle fut encore fréquemment déchirée par des guerres intestines, ou par des épidémies : aussi sa population est-elle peu nombreuse en comparaison de ce qu'elle

était autrefois. On raconte que 300,000 habitants périrent alors que Vitigès ravagea la ville en 539; Barberousse la ruina entièrement en 1162. Les Autrichiens et les Français se la disputèrent pendant des siècles: c'est aussi ce qui fait souvent dire aux Italiens qu'il faudrait ruiner Milan pour le bien de l'Italie.

LES GLACIERS

de la Suisse.

THE GLASS

IN THE

Les Glaciers de la Suisse.



ODE.

Salut ! superbes monts , fiers géants de la terre ,
Vous dont le front se pare au séjour du tonnerre
D'auréoles d'argent ;
Et qui , de mille feux , resplendissez encore ;
Quand , retenu par vous , l'astre qui vous colore ,
Pâlit à son couchant .

Naguères votre enceinte à l'homme inaccessible ,
L'effrayait , lui semblait un lieu saint et terrible ,
Où le maître des cieux
Préparait en secret ses fleuves , ses orages ,
Et faisait retentir tous vos antres sauvages
De bruits mystérieux .

De Saussure , Bourrit , atteignirent vos cimes
Leurs regards , sans effroi , sondèrent vos abymes
Prêts à les engloutir .
Le génie inventa , se fraya votre route ,
Et , dans ce vol hardi vers la céleste voûte ,
Il parut s'agrandir .

Mont-Blanc, roi des glaciers, tu devins sa conquête ;
Il abaissa l'orgueil de ta superbe tête ,

Et tu vis ses efforts

Mesurer ces rochers , cet océan de glace ,

Qui, des vainqueurs de Rome, eût vu toute l'audace

Expirer sur ses bords.

Eh bien ! Monde nouveau, du sein de ces bois sombres

Qui couvrent ton abord de leurs antiques ombres ,

J'atteindrai ta hauteur :

O spectacle imposant ! ô sublime nature !

Avant d'avoir connu ta sauvage parure ,

J'ignorais ta grandeur.

Là, des monts sur des monts, en vaste amphithéâtre

De leur neige étalant le radieux albâtre ,

Joignent la terre au ciel ;

Et les pics azurés dont leur rang se compose ,

Semblent les fondements sur qui brille et repose

Le séjour éternel.

Source de l'Arvéron, Montanvert, Argentièrè ,

Ouvrez-moi vos trésors de glace et de lumière ;

Et toi pompeux Bosson

Tempère à mes regards la splendeur dont tu brilles ,

Et laisse-les plonger, de tes riches aiguilles ,

Dans tes gouffres sans fond.

Quelquefois les torrents des neiges écoulées,
Entrainant les débris dans le creux des vallées,
A l'œil épouvanté,
Sous la Zône des fleurs offrent l'aspect horrible
Des pôles où l'hiver, de son sceptre terrible,
Frappe un sol dévasté.

Perdu dans ces glaçons, dans ces rochers en poudre
Qu'ont détaché les vents, les siècles et la foudre,
D'un pas intimidé,
Le voyageur recule, et, fuyant leur enceinte,
Croit fouler le cadavre, ou la poussière éteinte
D'un monde décédé.

Heureux quand, sous ses pieds, une trompeuse glace
N'ouvre pas, tout-à-coup, d'une affreuse crévasse
Le gouffre dévorant,
Ou si, de roc en roc, l'avalanche emportée,
L'atteignant dans sa marche en vain précipitée,
Ne l'engloutit vivant!

Plus bas, le doux printemps recommence à sourire;
Des coteaux émaillés présentent son empire
Près de tristes déserts.
C'est ainsi qu'autrefois par la fable abusée,
La Grèce avait placé les champs de l'Élysée
Aux bornes des Enfers.

Le penchant d'un coteau, d'un vallon solitaire,
S'anime, s'embellit d'une simple chaumière,
Ou de rians châlets;
Je vois, j'entends encore, ô Maglan, l'onde pure
Qui, pour toi, ralentie avec un doux murmure,
Caresse tes bosquets!

O terre aérienne, en merveilles féconde,
Réservoirs éternels où le tribut de l'onde
Revêt les flancs des monts!
Révélez le pouvoir qui l'attire, l'enchaîne,
Et cet ordre constant qui toujours le ramène
Arroser nos vallons!

Pour m'élever au Dieu vers qui montent vos faites,
Non, je n'ai pas besoin que la voix des tempêtes,
En échos redoublés,
Grondant, retentissant dans vos abîmes sombres,
Me peigne la ruine et le bruit des décombres
De vos monts écroulés.

Mais, soit qu'à l'orient plus brillante, l'aurore
De ses premiers rayons, vous nuance, vous dore;
Soit que du haut des airs,
Du palais du soleil image ravissante,
Sur vos disques sa flamme et jaillisse et serpente
En mille et mille éclairs;

Soit que réfléchissant sa couronne d'étoiles ,
Du trône de la nuit vous écartiez les voiles ,
Glaciers majestueux ,
Toujours du Créateur le plus auguste ouvrage ,
Vous m'offrirez un temple où doit monter l'hommage
D'un cœur religieux.

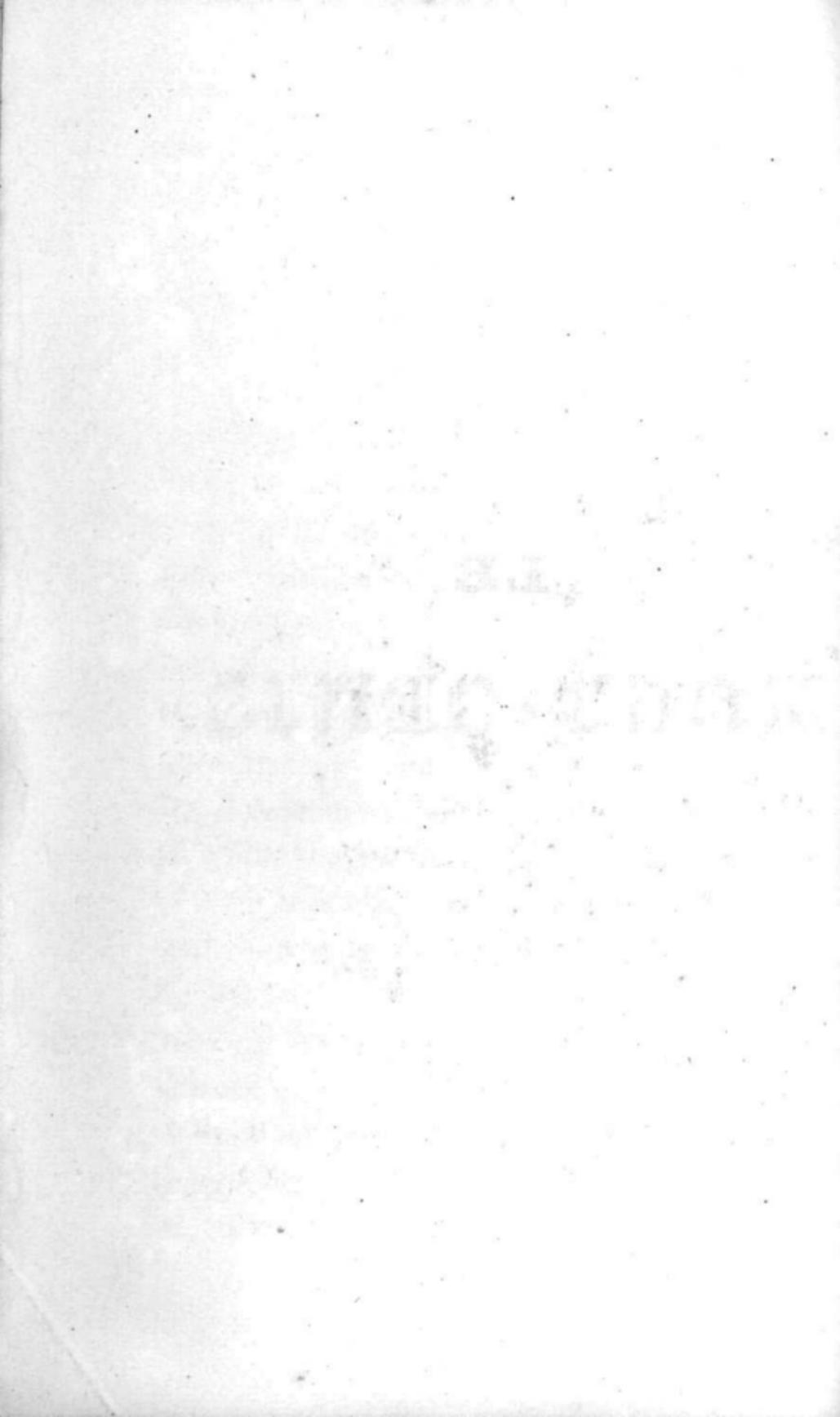
Et vous qui , de ces monts , peuplez un pan fertile ,
Qui buvez le nectar que l'abeille y distille ,
Bergers de Chamouni ,
Que j'aime à contempler la paix de vos campagnes ,
Et toutes les saisons décorant les montagnes
Qui vous servent d'abri !

Le cœur renaît , s'épure à l'air qu'on y respire ;
Pour vos monts qu'Amédée abdique son empire !
Il ne m'étonne plus ;
Sans doute il envia votre douce innocence ,
Qui tire le bonheur d'une agreste abondance ,
Et de simples vertus.

Jaloux de te connaître , ô nature ignorée ?
J'interroge ces monts , empreints de ta durée ,
De ton immensité ;
J'ose me plaindre alors d'être une ombre qui passe ,
Mais que sont-ils eux-même ! un point de ton espace
Et de l'Éternité !

LE

MONT-GENIS.



Le Mont-Cenis.



Le passage du Mont-Cenis, sans offrir précisément le même intérêt que celui du Simplon, est encore des plus curieux et des plus pittoresques. On part de Chambéry, ville triste, mal percée, mal bâtie, dont la situation est en revanche des plus heureuses, car on y jouit, de tous côtés, des points de vue les plus agréables. D'ailleurs, le voyageur trouve aux environs de Chambéry des curiosités dignes de son attention, entre autres la *Dent de Nivolet*, hauteur si escarpée qu'il faut près de cinq heures pour atteindre son sommet, encore même en s'aidant des pieds et des mains. De ce plateau, l'on domine la ville et le bassin de Chambéry ; on plane sur les ondes azurées du lac du Bourget ; l'on a devant les yeux le *Mont du Chat* et la *Dent de Grenier*, et les principales sommités des Alpes. En suivant di-

verses autres directions, ici c'est la fontaine minérale de Boisse, là le site appelé *Bout du Monde*, plus loin les *Abymes de Myans*, que l'on peut visiter tour-à-tour ; mais, de tous les sites voisins de Chambéry, le plus remarquable, tant par lui-même que par les souvenirs qu'il rappelle, est celui des Charmettes, maison isolée qu'habitèrent madame de Varens et Rousseau.

De Chambéry à Montmélian, on traverse une plaine fertile et bien cultivée. Montmélian consiste en deux petites rues qui se joignent en forme de T ; il compte de douze à treize mille habitants ; sa position, sur l'embranchement de quatre routes et de quatre vallées, est des plus pittoresques. En quittant cette ville, on parvient au hameau de Maltaverne, puis au village d'Aiguebelle, où la vallée qu'on parcourait, resserrée tout-à-coup, apparaît comme une véritable gorge des Alpes, dont Aiguebelle est en quelque sorte la porte.

En sortant d'Aiguebelle, le voyageur s'enfonce dans les Alpes. Nous ne dirons rien du misérable hameau de la Chapelle, non plus

que de Saint-Jean de Maurienne qu'on trouve cinq lieues plus loin. Si l'extérieur de cette petite ville est riant, son intérieur n'offre que vieilles mesures et vilaines rues.

En quittant Saint-Jean de Maurienne, on passe un torrent impétueux, l'Arvan, puis la rivière de l'Arque, sur un pont en face duquel on voit un ruisseau d'eau pétrifiante qui offre les phénomènes de la fontaine de Clermont. Le village de Saint-Julien, qu'on traverse, contient des vignes qui produisent un vin très estimé. Saint-Michel, entouré d'une enceinte riante de vergers et de prairies, semble sortir du milieu d'un bosquet de verdure ; ce petit village est orné d'ailleurs de jolies maisons.

De Saint-Michel à Modane, on compte cinq lieues. On passe tour-à-tour Franco, les Frenets, les Fourneaux, très petits hameaux sans intérêt. Modane n'est lui-même qu'un village fort ordinaire, qui renferme mille habitants environ. Sa hauteur, au-dessus du niveau de la mer, est évaluée à cinq cent quatre-vingt-trois toises. Deux lieues plus loin, on laisse à gauche Villaroudin, et plus loin à droite Bra-

mant, après quoi l'on traverse, presque sans aucune pente, la forêt de Bramant, jadis renommée par les rampes étroites et rapides qu'il fallait sans cesse ou monter ou descendre, ainsi que par le précipice qui les bordait et menaçait sans cesse les voyageurs. Le relais est à Leverney. La double cascade de Saint-Benoît, qu'on ne tarde pas à apercevoir, est l'une des plus belles des Alpes. Les deux chutes dont elle se compose, lui donnent un caractère particulier; elles se sont creusées toutes deux un profond abîme dont on n'aperçoit pas le fond, et où elles paraissent s'engloutir. Une heure après, on est arrivé à Termignon, bourg passablement peuplé et dont les femmes jouissent, sous le rapport de la beauté, d'une célébrité assez mal fondée. Une lieue plus loin, vous trouvez Lans-le-Bourg, situé au pied même du Mont-Cenis. Ces deux derniers bourgs sont bien les deux plus affreux séjours qu'on puisse imaginer. La hauteur de Lans-le-Bourg est évaluée à sept cent douze toises au-dessus du niveau de la mer.

Bien que la vallée de la Maurienne n'offre

pas des masses de montagnes aussi imposantes que le reste des Alpes, cependant le voyageur retrouve là des aspects assez extraordinaires et y éprouve les sensations les plus vives. C'est néanmoins, dit M. Vaysse de Villiers, un trajet curieux à faire, autant qu'un affreux séjour à habiter; et tout en priant le ciel de n'être jamais condamné à y passer sa vie, on serait fâché de ne l'avoir pas vu. Je me suis demandé quelquefois, en parcourant les diverses vallées des Alpes ou des Pyrénées, quel effet produirait le premier aspect de ces profondes tranchées qui paraissent ouvertes dans les entrailles de la terre et de ces énormes croupes qui semblent supporter le ciel (dont elles ne laissent souvent apercevoir que le zénith) sur un habitant des plaines, un Parisien, par exemple, qui ne connaîtrait d'autres montagnes que les buttes qui portent ce nom dans les environs de la capitale; si, après l'avoir conduit jusque là, les yeux bandés, on lui ôtait tout-à-coup son bandeau au milieu de la vallée... Il est difficile de se figurer les senti-

ments qui s'empareraient de son ame à la vue d'un spectacle aussi nouveau pour lui.

Le voyageur, en sortant de Lans-le-Bourg, a passé l'Arque pour la dernière fois : c'est alors qu'il va gravir le Mont-Cenis par une longue suite de rampes douces, de tournants prolongés dont l'ensemble forme une des plus belles routes. La distance à parcourir de Lans-le-Bourg au Mont-Cenis est de six lieues. La neige couvre cette route pendant une grande partie de l'année. Les voitures roulent sur la neige même qui prend la dureté de la glace, sans en avoir le glissant ; la trace des premières qui passent, devient la voie nécessaire des autres, et malheur à celles qui ne suivent pas la même voie.

La maison ou grange, dit M. Vaysse, qu'on voit au haut de la montée porte le nom de *Ramasse*, qui est celui des traîneaux destinés à descendre le Mont-Cenis, parceque c'est ordinairement là que les voyageurs commencent à se faire ramasser. Ces traîneaux ne sont praticables qu'autant que les neiges ont comblé

tous les creux et nivelé toutes les inégalités de la montagne. Dirigés avec autant d'adresse que d'habileté par un seul homme assis devant le voyageur, ils descendent de la Ramasse à Lans-le-Bourg en sept à huit minutes, tandis qu'une heure de temps ne suffit pas aux voyageurs qui suivent la route. La hauteur perpendiculaire de cette descente est d'environ six cents mètres.

Un quart de lieue après la Ramasse, on trouve le point le plus élevé du Mont-Cenis, lequel est dominé par de bien plus hautes montagnes. C'est l'endroit le plus difficile du passage dans les moments de tourmente. On gagne de là, en descendant par une pente douce, la jolie plaine du Mont-Cenis; un petit lac en occupe à-peu-près la moitié. La route le cotoye à droite, après avoir longé à gauche le hameau de Tavernettes, où se trouve le relais.

Ce hameau, situé au pied d'un des pics qui dominant le plateau, est composé de cinq ou six maisons, qui sont autant d'auberges ou de tavernes d'où lui est venu le nom de *Tavernettes*. Les voyageurs s'y arrêtent tantôt pour

s'y réchauffer, tantôt pour s'y rafraîchir, presque tous pour s'y reposer et s'y régaler des excellentes truites du lac.

L'hospice, qu'on trouve un quart de lieue au-delà, est une fondation de l'empereur Charlemagne. L'édifice en est vaste et commode; la route le longe à gauche vers le milieu du trajet. Derrière s'élève une des croupes qui dominent cette plaine; en face s'étend une vaste prairie qui va se terminer au lac, joli bassin d'une demi-lieue de tour et de l'eau la plus limpide. Une petite île, parsemée d'arbrisseaux touffus, tapissée de gazons aussi frais que vigoureux, embaumée de fleurs de toute espèce, embellit ce lac vers une de ses extrémités, et forme une charmante promenade sur l'eau. Dans l'enclos d'un amateur, cette petite île enchantée porterait un nom gracieux comme elle : ce serait l'île de Cythère, ou de Paphos, ou de Calypso. On conçoit bien qu'il ne faut pas chercher ici le printemps éternel que rappellent ces heureux noms. On ne trouve sur le Mont-Cenis que l'hiver pendant les deux tiers de l'année; on y trouve le printemps pendant

l'été, l'été pendant l'automne, et l'automne jamais. Tous les bords du lac sont également fleuris et gazonnés. Le plateau entier n'est qu'une vaste prairie ou parterre. Trois énormes pics s'élèvent à l'entour, et leurs sommets, presque toujours couverts de neige et de glace, presque toujours cachés dans les nues, sont les réservoirs qui alimentent les eaux du lac. Leurs bases, tapissées de prairies et de paturages jusqu'à la région des neiges permanentes, sont entièrement dépouillées d'arbres à l'exception de la montagne dite du *Revers*, sur laquelle végète tristement un petit bois composé d'aulnes et de bouleaux.

La plaine du Mont-Cenis n'a pas moins d'une lieue de longueur; elle commence au hameau de ce nom et finit à celui de la Grand-Croix. Dans cet intervalle, la route cotoye à droite le lac, et à gauche, vers le milieu du trajet, l'hospice dont nous avons parlé; des jalons, plantés de distance en distance, servent à l'indiquer lorsque les neiges la dérobent. Le hameau de la Grand-Croix est situé sur la Cenise qui forme le dégorgement du

lac, et non loin du pic de Rochemelon, ancien lieu de pèlerinage, que les géographes regardent comme la principale sommité de cette partie des Alpes, puisqu'il s'élève jusqu'à la hauteur de trois mille cinq cents mètres au-dessus du niveau de la mer. Jadis le chemin descendait rapidement le long du torrent jusqu'au bourg de la Novalaise, par une suite de rampes escarpées qui régnaient pendant près de deux lieues et comptaient bien pour quatre. La nouvelle route ne passe plus là; cotoyant la montagne par une pente très douce, elle passe au bout d'une demi-lieue sous la voûte d'un rocher très élevé; peu après, l'on atteint l'ancienne frontière de la Savoie et de l'Italie; après quoi, l'on domine à gauche le village de la Ferrière, puis le bourg de la Novalaise dans une profondeur de trois à quatre cents mètres; c'est de là qu'on jouit d'un point de vue admirable: le torrent devient une rivière, la gorge une vallée, tout le pays un vrai paysage. Là commencent les vignes, les treillages, les noyers et les vergers d'Italie. Vers le milieu de la descente, vous rencontrez une maison isolée: c'est

la poste de Molaret ; et bientôt on se trouve au milieu des frais paysages dont on n'avait eu jusqu'ici que la perspective. Alors on a passé le Mont-Cenis. Suze, petite ville où l'on arrive après une bonne heure de marche en passant au pied d'un roc escarpé, est en effet comme la porte de l'Italie. Suze est située dans le fond de la vallée, au pied de plusieurs rochers près du confluent de la Cenise et de la Doire, et sur l'embranchement des deux routes du Mont-Cenis et du Mont-Genèvre. De Suze, on se rend en sept à huit heures au plus à Turin, but ordinaire des excursions au Mont-Cenis.

En général, le passage du Mont-Cenis est moins dangereux qu'aucun autre sous le rapport des avalanches de neige, la route étant dirigée de manière à les éviter presque toutes. On trouve sur le Mont-Cenis beaucoup de papillons particuliers à cette région de l'atmosphère, notamment le mnémosyne et le phœbus. On y trouve des pinsons de neige, des perdrix, le grand et le petit aigle. Les marmottes y sont communes, c'est leur région naturelle ; on rencontre fréquemment des ours

aux environs de Termignon, dans la Maurienne; mais on n'en voit point du tout sur le Mont-Cenis, bien que le centre des Alpes soit leur séjour ordinaire.

Une vieille tradition rapporte que le Mont-Cenis était, dans des temps très anciens, couvert de forêts que brûla certain général; par exemple, on ne saurait dire lequel. Cette tradition fait en même temps dériver Mont-Cenis de *mons cineris* (mont de cendres). Cette étymologie, comme dit M. Vaysse, est piquante et certes pas plus mauvaise que bien d'autres; elle a été donnée à ce savant voyageur par un paysan qui ne savait pas le latin, qui la tenait de son père aussi peu latiniste que lui. Il est bon d'ajouter, pour la curiosité du fait, que des pêcheurs trouvent souvent dans le lac, dont j'ai parlé plus haut, des arbres réduits à l'état de charbon.

LES
PYRÉNÉES,

Les Pyrénées.

Cette longue chaîne de montagnes, moins élevées que les Alpes, ressemble de loin à un vaste amas de nuages bleuâtres, bizarrement groupés sur l'horizon. Il est difficile de peindre l'étonnement, l'horreur, et l'admiration dont on est saisi à leur approche. La nature s'est jouée, dans leur formation, des règles qu'elle semble avoir suivies ailleurs.

La partie la plus élevée des Pyrénées est couverte de neiges dans toutes les saisons. Ces neiges ne fondent jamais avec autant d'abondance qu'au temps des pluies du printemps et de l'été. C'est alors que la confusion règne de toutes parts. Qu'on se figure le silence effrayant qui précède cette horreur, et puis le fracas universel qui le suit, l'obscurité des nuages entassés, le mugissement des vents, ces tourbillons furieux qui se précipitent des régions supérieures, le bruit long et soutenu

du tonnerre, les éclats de la foudre qui sillonne les airs, des torrents de neiges fondues, de grands amas d'eaux qui débordent de toutes parts; enfin, le fracas des rochers qu'elles détachent et entraînent dans les abîmes. Malheur à qui se trouve seul, égaré dans ces déserts ! qui ne se sentirait glacé d'épouvante, en voyant s'écrouler les montagnes, et la terre se changer en lacs sous ses pas ? Quels ravages ne doivent pas produire ces fontes subites qui se forment à une élévation de quinze cents toises au-dessus du niveau de la mer, tombent souvent d'une hauteur perpendiculaire, et entraînent avec elles des masses énormes ! A cette espèce d'avalanches, ajoutez celles qui sont produites en hiver par des neiges abondantes qu'un coup de vent détache des sommets et précipite dans les ravins. Elles grossissent toujours dans leurs cours; elles entraînent des amas de pierres et de terre, forment des ponts sur les torrents, comblent les vallons. Souvent elles sont accompagnées d'un sifflement épouvantable; alors rien ne résiste à l'impétuosité de leur cours.

Malheureusement les avalanches et les éboulements de neige ne sont pas les seuls dangers auxquels les habitants des Pyrénées soient exposés. De temps à autre de grandes montagnes s'affaissent, s'écroulent, bouleversent tout ce qui se trouve autour d'elles, et portent au loin le ravage et la désolation.

Une des plus grandes beautés des Pyrénées, ce sont les magnifiques cirques ou amphithéâtres qui forment les intervalles qui les séparent, et qui portent le nom d'*Oules*. Celui de *Gavernie* est un de ces objets singuliers qu'on chercherait en vain hors des Pyrénées. L'oule d'*Estaubé* est beaucoup plus développé, mais cependant moins remarquable; mais celui qui les surpasse tous, c'est l'oule de *Héas*. Lorsqu'on atteint le plateau de *Troumousse*, et qu'on se trouve au niveau de ce cirque majestueux, on reste interdit et ravi d'admiration. Les deux chaînes, qui jusque là resserraient la fente, s'écartent tout-à-coup du lieu où se trouve le spectateur, elles semblent se courber en un vaste croissant. L'une de ces branches se termine par deux énormes rochers qui se

projetent en avant comme deux bastions. Entre eux est la rampe qui conduit au port de la Caneau. L'autre branche du croissant est une longue montagne tout unie et toute nue, dont le sommet, terminé en plate-forme, est surmonté d'un rocher tronqué qui se perd dans les nues. Ce rocher, appelé la Tour des Aiguillons, domine le cirque et son enceinte. Troumousse réunit les deux branches du croissant : elle est chargée de glaces, hérissée d'aiguilles, sillonnée de profondes déchirures, d'où s'écroulent des torrents de ruines ; l'espace renfermé dans une pareille enceinte seroit un gouffre, s'il n'étoit immense. Cette enceinte n'a nulle part moins de 8 à 900 mètres de haut ; mais elle a plus de deux lieues de circuit ; l'air est libre, le ciel ouvert, la terre parée de verdure ; de nombreux troupeaux s'égarerent dans cette étendue dont ils ont peine à trouver les limites. Trois millions d'hommes ne la rempliraient pas ; dix millions auraient place sur son amphithéâtre ; et ce superbe cirque se trouve à la crête des Pyrénées, à 1,800 mètres d'élévation et au fond d'une gorge hideuse, où le voyageur se

glisse en tremblant le long d'un misérable sentier dérobé aux précipices.

Les jouissances qu'on éprouve à la vue de ces scènes ne sont rien encore en comparaison de celles qui attendent le voyageur sur le sommet des montagnes. Sont-ce des aspects que l'on cherche? voilà le Mont-Perdu, le Cylindre, le Marboré, ses tours et ses creneaux; on les a vus séparés, il faut les voir ensemble; on les a vus de loin, il faut les voir de près; on les a vus du fond des vallées, il faut les voir de nouveau dominer ces vallées, ces cirques, ces amphithéâtres, et les sources des longues cascades qui en franchissent les degrés. Comme ces murailles s'élèvent du sein de ces obscures profondeurs! Comme elles surmontent le confus amas des Pyrénées! Quelles formes! Quelle couleur! Quel jour en éclaire le faite, et quelle distance ces clartés mettent entre elles et tout ce qui rivalise avec elles!

Les principaux pics des Pyrénées sont: le Mont-Perdu, le Vignemale, le Pic-Long, la Tour de Marboré, le Neouvielle, le Pic du Midi, la Brèche de Roland, le Piméné et le

Pic-Montaigu. Le plus élevé d'entre eux, le Mont-Perdu, a 3,436 mètres de hauteur et le moins élevé, le Pic-Montaigu, 1,286.

Le Mont-Perdu est, dans les Pyrénées, ce qu'est le Mont-Blanc dans les Alpes. Hérissé comme le Mont-Blanc de glaciers, de neiges, et entouré de précipices, il semble être inaccessible ; un célèbre naturaliste, M. Ramond, a cependant atteint son sommet : « Nous approchions enfin, dit-il, du sommet de la crête ; il ne restait plus qu'un petit nombre de degrés à monter ; je regardais mes compagnons, aucun ne donnait de signes de joie. Une sorte de tristesse produite par une longue anxiété, laissait à peine concevoir ce que la vue du Mont-Perdu nous préparait de dédommagements. Après tant de plans inclinés, de rochers si droits, de glaces si perfides, nous ne sentions d'autre besoin que celui d'un peu de terrain plat, où le pied pût se poser sans danger ; mais ce terrain, nous ne le touchions pas encore, que déjà la scène changeait. Du haut des rochers nous considérions, avec une muette surprise, le majestueux spectacle qui nous at-

tendait au passage de la Brèche ; nous ne le connaissions pas ; nous ne l'avions jamais vu. Naguère le rideau n'avait été que soulevé : le crêpe, suspendu aux cimes, répandait le deuil sur les objets mêmes qu'il ne couvrait pas. Aujourd'hui, rien de voilé ; rien que le soleil n'éclairât de sa lumière la plus vive ; le lac, complètement dégelé, réfléchissait un ciel tout d'azur ; les glaciers étincelants, et la cime du Mont-Perdu, toute resplendissante de célestes clartés, semblait ne plus appartenir à la terre. En vain j'essaierais de peindre la magique apparence de ce tableau ? Quel repos dans cette vaste enceinte où les siècles passent d'un pied plus léger qu'ici bas les années ! Quel silence sur ces hauteurs où un son, quel qu'il soit, est la plus redoutable annonce d'un grand et rare phénomène ! Quel calme dans l'air, et quelle sérénité dans le ciel qui nous inondait de clartés ! tout était d'accord : l'air, le ciel, la terre, et les eaux, tout semblait se recueillir en présence du soleil, et recevoir un regard dans son immobile aspect. En comparant l'imposante symétrie du cirque au désordre hideux

qu'il offrait lorsqu'une brume épaisse se traînait autour de ses degrés, nous reconnaissons à peine les lieux que nous avons parcourus. Jamais rien de pareil ne s'était offert à mes yeux. J'ai vu les Alpes, je les ai admirées; mais ce que je n'y ai pas vu, c'est la livrée des sommets les plus élevés, revêtue par une montagne secondaire. Ces formes simples et graves, ces coupes nettes et hardies, ces rochers si entiers et si sains, dont les larges assises s'alignent en murailles, se courbent en amphithéâtres, se façonnent en gradins, s'élancent en tours où la main des géants semble avoir appliqué l'aplomb et le cordeau. Voilà ce que personne n'a rencontré au séjour des glaces éternelles; voilà ce qu'on chercherait en vain dans les montagnes primitives, dont les flancs déchirés s'alongent en pointes aiguës, et dont la base se cache sous des monceaux de débris. Quiconque s'est rassasié de leurs horreurs, trouvera encore ici des aspects étrangers et nouveaux. Du Mont-Blanc même, il faut venir au Mont-Perdu. »

**LA GRANDE
CHARTREUSE.**

La Grande Chartreuse.



Une excursion bien intéressante à faire, quand on est à Grenoble, est celle de la Grande Chartreuse. Plusieurs chemins y conduisent. Les deux plus fréquentés sont ceux de *Saint-Laurent-du-Pont* et du *Sapey*. Le premier quitte, à Voreppe, la grande route et la vallée de l'Isère, pour pénétrer dans une gorge qu'on suit pendant trois lieues, en tirant droit au nord, entre deux montagnes: l'une à gauche, peu escarpée et cultivée jusqu'au sommet; l'autre à droite presque par-tout inculte et inabordable, par-tout défendue par des roches crénelées, qui sont comme les remparts que s'étaient tracés les enfants de saint Bruno. Des forêts de sapins forment les épaulements de cette fortification naturelle; de profonds ravins, la plupart aussi inaccessibles que les montagnes mêmes, en sont les tranchées. Ces ravins vo-

missent, dans la vallée qu'on parcourt, les torrents qui les ont creusés. On en franchit, non sans danger, cinq ou six avant d'arriver au village de Saint-Laurent, où s'arrêtaient les voitures des généraux de l'ordre, lorsqu'ils se rendaient au chapitre, tenu tous les ans à la Grande Chartreuse. Là finit le danger des torrents à traverser; là commence celui des chemins étroits et suspendus en corniche sur d'autres torrents. Nous avons vu de loin se précipiter de nombreuses cascades; ici on va les voir de près. Ce n'est plus un bruit lointain et confus, c'est un fracas épouvantable, qui étouffe tous les autres bruits; qui ne permet pas à l'oiseau de faire entendre ses chants aux voyageurs effrayés de s'entendre eux-mêmes.

La vallée se resserre tout-à-coup; les deux montagnes se rapprochent et perdent dans les nues leurs cimes, devenues presque verticales. De part et d'autre, des escarpements hérissés de ronces, de sapins, de rochers, et entrecoupés de torrents forment une barrière également inaccessible pour ceux qui voudraient pénétrer dans cette retraite, et pour ceux qui

en voudraient sortir par toute autre issue que le détroit qu'on a choisi pour la barrer. Une maison, percée d'outre en outre par un arceau, et fermée d'une double porte, occupe toute la largeur de ce détroit. Il faut nécessairement, après avoir franchi le torrent sur un horrible pont jeté d'une montagne à l'autre, passer sous la voute de cette maison, adossée à droite contre la montagne, et suspendue à gauche sur un abîme. La double porte franchie, on est dans l'enclos de la Chartreuse qui se compose d'un groupe de montagnes, les plus hautes, les plus escarpées et les plus sauvages de toute la chaîne. Les forêts de sapins qui les couvrent, du sommet à la base, y tiennent lieu de vergers et de plantations; les torrents et les rochers, d'embellissements.

On marche pendant plus d'une heure, en longeant à gauche, et remontant le torrent du *Guier vif*, qui va former avec le *Guier mort*, la rivière des *Échelles*. On l'entend sans cesse lutter contre les rochers qui lui disputent le passage; mais on ne l'aperçoit que par intervalles à travers l'épaisseur de la forêt, et dans un ef-

froyable abîme, dont un seul faux pas peut vous faire mesurer la profondeur. Tout-à-coup se présente une cascade : elle fond au milieu du chemin, du haut de la montagne qu'on a sur la droite. Les chevaux s'effarouchent ; mais il n'y a pas d'autre passage. Il faut ou raser le talus du rocher sous la cascade même, qui ne peut guère manquer d'écraser, par son volume et la force de sa chute, le cheval avec le cavalier, ou passer dans un espace de deux ou trois pieds, entre le précipice et la cascade, sous la pluie qu'elle répand, et dans le courant rapide qu'elle forme à travers le chemin. Si le cheval effrayé fait un mouvement à gauche, on tombe avec lui dans le torrent qui, en cet endroit, bondit à plus de 400 pieds de profondeur perpendiculaire.

Le danger des torrents, qui est extrême à l'époque de la fonte des neiges, devient nul dans l'été, saison ordinaire de ce pèlerinage, à moins qu'ils n'aient été gonflés par de très grands orages.

On avance dans l'obscurité de la forêt, toujours entre la montagne à droite et le torrent à

gauche, jusqu'à un deuxième pont qui était l'ancienne entrée des Chartreux. Ce dernier pont franchi, on cotoie la rive opposée, et l'on n'a plus qu'une demi-lieue de forêt avant d'arriver au couvent. Même horreur, même ombre impénétrable à l'astre du jour, même profondeur de précipices, même hauteur de montagnes : on s'élève à mesure qu'on avance, mais elles s'élèvent dans la même proportion. La fraîcheur dont on jouit ajoute dans la saison des chaleurs, un charme de plus à toutes les sensations qu'on éprouve. Enfin la vallée s'évase un peu, la forêt s'éclaircit, et les hêtres remplacent les sapins, qui n'occupent plus que les cimes. Déjà l'on voit briller, à travers quelques clairières, le monastère qu'on va visiter. Bientôt la forêt cesse entièrement, et l'on se trouve dans une vaste prairie au fond de laquelle l'œil mesure, avec toute l'immensité du bâtiment, une partie du désert dont il occupe le centre.

Cet édifice qui a coûté plus d'un million, est d'une architecture noble, simple et solide. Adossé contre la montagne qui borde la rive gauche du torrent, il n'a d'autre aspect que la

croupe très rapprochée qui s'élève sur l'autre rive. La prairie dont il est entouré, l'est elle-même par la forêt qui couvre toute cette haute région. La façade est embellie par les jardins en terrasse des anciens officiers de la maison. On visite, dans l'intérieur, les appartements des étrangers, les caves aussi fraîches que spacieuses, et la fromagerie où l'on fabrique une espèce de Gruyère. Les tables de la cuisine sont formées de deux plaques de marbre grossier. La salle du chapitre, encore tapissée des portraits de tous les généraux de l'ordre, est ce qu'il y a de mieux à voir, et la largeur du cloître ce qu'il y a de plus frappant. Il renferme quatre-vingts cellules. Ce couvent n'a pas été vendu, parcequ'il n'a point trouvé d'acquéreur : sa démolition ne pouvant être d'aucun profit au fond de ce désert.

En remontant le torrent par un chemin ombragé, large et assez commode, on arrive, en un quart d'heure, à la cellule de saint Bruno, fondateur des Chartreux, qui est aujourd'hui convertie en chapelle. Dans une grotte, située au bas, coule la fontaine où il se désaltérait.

Jamais asile ne fut mieux choisi : on sent, pour ainsi dire, le repos de l'ame et le silence de toutes les passions, en abordant cette paisible et morne solitude, dont le seul aspect commande le recueillement.

Elle n'a qu'une autre issue semblable à la première et un peu moins éloignée. C'est encore un torrent qui roule entre deux énormes rochers, un pont jeté de l'une à l'autre rive, une maison qu'une double porte ferme par les deux bouts, et qu'il faut traverser sous une voûte. La nature, si horriblement variée dans ces montagnes, n'a d'autre uniformité que ce double, cet étrange resserrement par lequel elle a fermé les deux vallées qui aboutissent à la Grande Chartreuse. Ces deux uniques portes, et les cimes hérissées qui entourent l'enceinte de toutes parts, sont des fortifications bien plus inexpugnables que toutes celles dont l'art et le génie environnent nos forteresses. L'on arrive en peu de temps au village de la Chartreuse ou *Chartrouse*, d'où ce couvent a tiré son nom.

FIN.

